

La Maison sur le Roc

par
Jeanne de Coulomb



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babilote*.
Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant*.
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
Emile BERGY : 130. *Irène*.
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Révolté*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*.
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludolotte*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmenclita*. — 83. *Meurtre par la vie !*
100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Pierre GOURDON : 140. *Accusée*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
— 166. *Russe et Française*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent*.
L. de KERANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur.*
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*
Pierre LE ROHU : 104. *Contre la flot.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.* — 162. *Les Raisons du Cœur.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de Foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les ségles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Vole de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le Savoir.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptée de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyrnette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou vivant.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 139. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Mario THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.*
Andrée VERTIOL : 72. *L'Étoile du lac.* — 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camille de VERZINE : 167. *Les Vœux clairs.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contre-façons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien **"STELLA"**. C'est la seule collection éditée par la Société du **"Petit Echo de la Mode"**.

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92640

JEANNE DE COULOMB

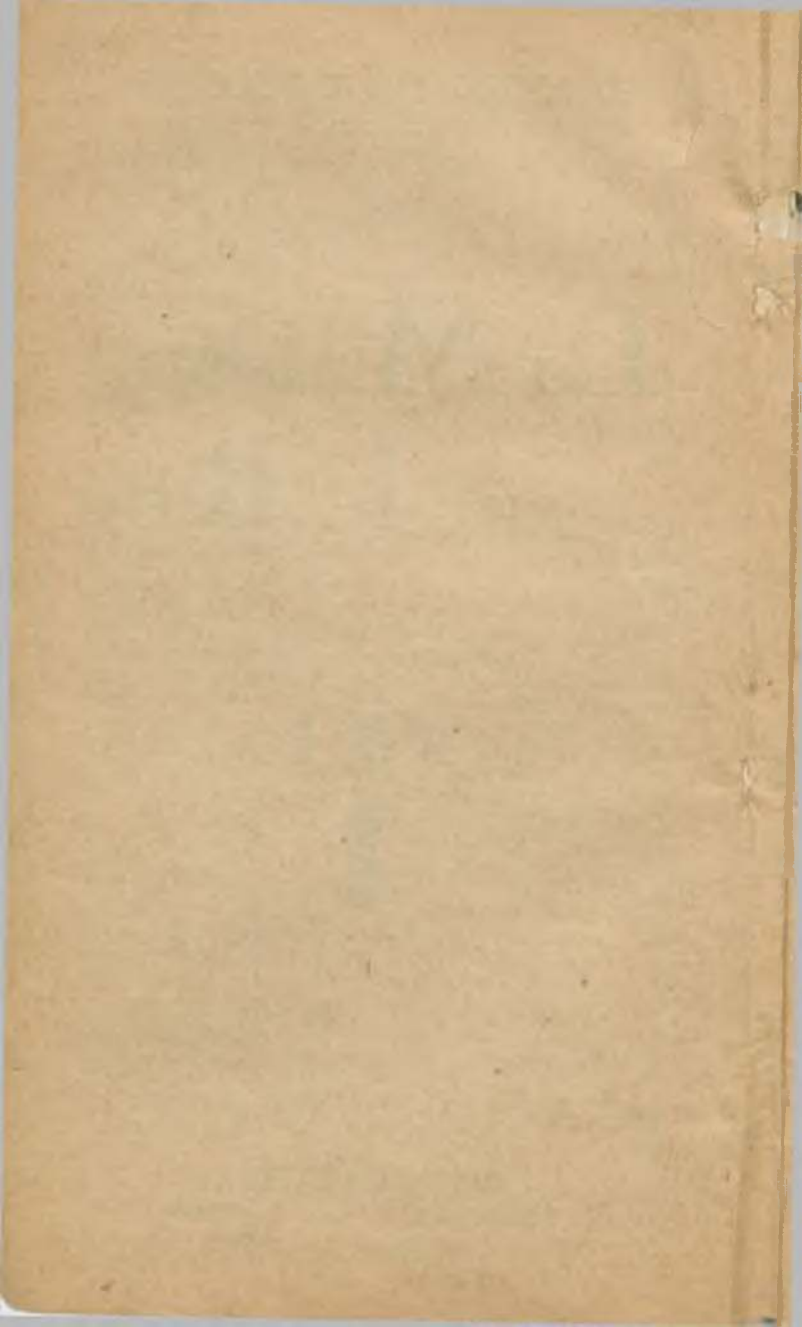
828

La Maison sur le Roc



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)



La Maison sur le Roc

PREMIÈRE PARTIE

I

Un peu plus de cinq heures seulement, et, déjà, c'était presque la nuit !

Toute la journée, le temps était resté brumeux comme si cette fin d'octobre voulait anticiper les tristesses de novembre. A peine le couchant s'éclairait-il de quelques traînées rouges sur lesquelles des pies criardes, regagnant leur juchoir, détachaient leurs silhouettes fuyantes.

Et cependant, malgré l'atmosphère grise, le froid humide qui collait les vêtements aux épaules, il flottait dans l'air de la joie, de l'espérance...

Sur le quai de la gare de Sarlat, les voyageurs, qui attendaient le train du Buisson, lisaient ou commentaient avidement les dernières dépêches.

Lille était délivrée... et Roubaix, Tourcoing, Bruges, Ostende ! Des milliers de prisonniers tombaient entre nos mains avec leurs canons et leurs mitrailleuses... Le front craquait de toutes parts... Bientôt sonnerait l'heure de la Victoire !

— Boson, je crois que tu n'en as plus pour longtemps ! déclara un vieux monsieur à moustache blanche en repliant le journal dont il venait de parcourir les communiqués.

— Je le crois aussi, mon oncle, répondit le jeune lieutenant — mince et racé sous la lourde capote bleu horizon — à qui ces paroles s'adressaient. A moins que je ne tombe pour la clôture, ce qui

serait regrettable, car je voudrais entendre les cloches triomphales !

Il souriait en disant cela, et ce sourire sur des dents blanches que laissaient bien voir les fines lèvres rasées, était séduisant. Il donnait un bel air d'insouciance au visage allongé dont un nez busqué, un regard bleu, légèrement impérieux, accentuait la naturelle distinction.

Le vieux monsieur — un colonel en retraite que son jeune parent était venu saluer au cours d'une permission — entreprit alors d'expliquer comment la lutte s'engagerait sur la Meuse — pivot général des armées allemandes — et comment, dès que ce pivot aurait sauté, ce serait la déroute de l'ennemi, sa capitulation...

Boson ne l'écoutait que d'une oreille : une jolie forme féminine venait de passer auprès de lui : elle était grande et de tournure élégante sous un manteau vague de tissu anglais. Un petit feutre masculin coiffait ses cheveux châtons, et elle tenait à la main une valise qui devait être lourde.

Il ne put qu'entrevoir le profil très pur sur lequel de longs cils projetaient de l'ombre.

Le colonel avait interrompu son cours de stratégie pour saluer l'inconnue; lorsqu'il voulut le poursuivre, son jeune compagnon l'arrêta courtoisement aux premiers mots :-

— Pardon, mon oncle... quelle est cette jeune femme ?

— M^{lle} Amielle Dorgeray, la fille du percepteur de Montréal.

— Mais alors, c'est la sœur de mon capitaine, Simon Dorgeray ?

— Parfaitement ! Leur père — le baron Jérôme Dorgeray — était mon conscrit à Saint-Cyr. C'était un brillant cavalier — un peu casse-cou — dont les succès en courses ou aux concours hippiques ne se comptaient plus... Un peu avant la guerre, une chute de cheval le rendit boiteux, et cela au moment où la fuite d'un banquier infidèle effondrait sa fortune, déjà grignotée par ses habitudes de grande vie. Il dut solliciter une perception et on l'envoya à Montréal. Sa femme — une La Morlière, du Poitou — se fit très courageusement son employée; mais elle mourut bientôt à la peine — je le crois très paresseux — et à présent sa fille la remplace. C'est elle qu'on trouve au bureau; c'est elle qui va payer les allocations dans les communes voisines, c'est elle en-

fin qui sert d'agent de liaison entre son père et le receveur général.

— Le capitaine Dorgeray m'a montré la photographie de sa sœur. J'aurais dû la reconnaître ! Car souvent il m'a dit combien il s'inquiétait de lui voir mener une existence dont les graves responsabilités ne sont pas en rapport avec son âge : vingt et un ans !...

— Il n'a pas tort de s'inquiéter ! Telle que tu la vois, elle doit porter deux à trois cent mille francs dans sa valise : les fonds de subvention qu'elle est venue chercher...

— Chut ! mon oncle, fit le jeune officier. Il y a un homme de mauvaise mine qui nous écoute.

Le colonel regarda l'individu, désigné d'un geste discret : une veste sordide, une casquette très enfoncée sur le front, un cache-nez de laine entortillé autour du cou..., le pas traînard et comme indifférent de ceux qui cherchent le mauvais coup à faire...

— Il ne nous a pas entendus, assura-t-il. Et puis nous eût-il entendus qu'il n'aurait pas compris de qui nous parlions.

M^{lle} Dorgeray revenait, essayant de lutter par un continuél va-et-vient contre le brouillard froid qui s'épaississait avec la nuit.

Elle était certainement jolie : un teint délicat, des traits finement modelés, et cet air de simplicité fière des femmes très jeunes, obligées de gagner leur vie, qui entendent être respectées.

Bien qu'au passage elle n'eût pas détourné les yeux, Boson savait, pour les avoir souvent contemplés en image, que ces yeux étaient sombres, mais très purs, et qu'ils vous attiraient par leur expression chaude et prenante.

— Vraiment, murmura-t-il presque involontairement, son père est bien imprudent de la laisser circuler seule à de pareilles heures ! Elle pourrait faire une mauvaise rencontre.

— Je m'étonne même que ce ne soit pas encore arrivé, car, dans le pays, tout le monde sait le but de ses voyages à Sarlat, et le chemin de piétons qu'elle suit pour remonter à Montréal est terriblement désert. Si encore l'hôtel des Voyageurs envoyait son omnibus au train du soir ! Mais, en cette saison peu favorable au tourisme, il juge inutile de fatiguer ses chevaux.

— Alors, personne ne viendra l'attendre ?

— Oh ! si ! un vieux domestique de confiance,

légué à sa fille par le général de La Morlière. En cas d'attaque, ce serait un piètre défenseur!

Le train arrivait. Boson prit congé de son oncle et grimpa lestement en première, tandis que M^{lle} Dorgeray ouvrait d'une main résolue un compartiment de secondes.

Il rentrait à Paris où sa mère — la marquise de Salvère — habitait depuis la ruine complète qui, cinq ans auparavant, les avait forcés de vendre le château de famille, si joliment campé au bord de la Vézère, et de se réfugier dans la grand'ville, pour y chercher des moyens d'existence.

Depuis sa sortie de collège, Boson n'avait fait que chasser, monter à cheval, suivre les foires et couvrir de nombreux kilomètres en auto. Il trouva dur d'accepter une place infime dans une banque dont un de ses oncles maternels était administrateur, et il y étouffait, il y rongait son frein, lorsque la guerre le rendit au libre espace et à tout l'imprévu de la vie.

Il n'était dans la réserve que simple maréchal des logis dans un régiment de hussards; tout de suite, il demanda à être versé dans l'infanterie et y révéla des vertus guerrières, héritées de ses ancêtres, grands donneurs de coups d'épée. En quelques jours, pendant la retraite de Charleroi, il gagna ses galons d'officier pour avoir réuni des unités éparses et en avoir pris le commandement. Malgré ses grandes inégalités de caractère qui, à certains moments, se traduisaient en violences, jamais chef ne fut plus aimé de ses hommes.

A l'ordinaire, il savait être si gai, si insouciant, il se montrait toujours si prêt à relever les cœurs qu'auprès de lui les plus déprimés reprenaient courage, osaient espérer, et, lorsque sonnait l'instant suprême de l'assaut, tous se découvraient une âme de héros.

Le jeune lieutenant, seul dans son compartiment, avait entr'ouvert sa capote, et, à la faible clarté de la lampe, les rubans glorieux qui ornaient sa tunique luisaient doucement.

Il prit dans sa valise un indicateur des chemins de fer et le feuilleta pour vérifier l'heure de son arrivée, non point que sa mère l'attendît — n'aimant pas ce qui oblige, il ne lui avait pas spécifié la date de son retour — mais parce qu'il éprouvait le besoin d'user son inaction.

Du même coup, il chercha quelle gare desservait Montréal; puis, comme toute lecture était

difficile, il attendit cette gare, le coude sur l'appui capitonné, les yeux sur le dehors où toutes les formes devenaient imprécises.

Celles qui tenaient au sol semblaient se tasser pour se blottir contre lui. Le ciel, au contraire, s'éloignait, se perdait dans la brume, plus épaisse, à mesure que le train se rapprochait de la rivière.

— Ce sera la nuit close quand M^{lle} Dorgeray descendra ! pensa Boson devant ce rapide envahissement de l'ombre.

Il baissa la glace. Après une traversée de pont, le train ralentissait. Il atteignait la station, proche de Montréal !

Deux portières s'ouvrirent. Le jeune officier, penché, vit sur le quai deux silhouettes noires, celle d'Amielle qu'il n'eut pas de peine à reconnaître, et, derrière, à longue distance, et toujours traînant le pas, l'homme inquietant, entrevu à Sarlat, écume rejetée de quelque pays neutre, venue pour s'offrir à la main-d'œuvre française, et, entre temps, prête à toutes les besognes louches.

La jeune fille s'arrêta pour parler à la cheffesse de gare. Dans le silence de la nuit, la réponse de celle-ci parvint jusqu'aux oreilles tendues pour écouter.

— Non, Mademoiselle, il n'est pas là... Et cela m'étonne, car d'ordinaire il est très exact !

Evidemment, il s'agissait du vieux serviteur dont avait parlé le colonel.

— J'ai entendu, se dit Boson, mais l'autre aussi a entendu ! Il va en faire son profit !...

Et, comme il était l'homme des résolutions subites, au moment où le train s'ébranlait, il prit sa valise, ouvrit la portière et sauta sur le quai désert.

— Il était temps de vous décider, remarqua la cheffesse.

— Je me suis rappelé une affaire importante, expliqua le jeune lieutenant.

La femme au brassard le laissa passer. — Ne fallait-il pas se montrer accommodante avec tous ces braves qui offraient leur poitrine pour empêcher l'ennemi d'avancer ? — Elle lui indiqua même le raccourci, un mauvais chemin qui montait parmi la pierraille, si raviné, si semé de fondrières, que les autos, ni les voitures ne pouvaient, en effet s'y engager.

Aucune maison ne le bordait. Ça et là seul

ment, quelques arbustes rabougris, et, sans doute aussi, des touffes de thym et de serpolet, trahies par leurs fines odeurs aromatiques qui se mêlaient au brouillard.

— Excellent endroit pour chasser le lièvre et la grive! pensa Boson, chez qui l'air du Périgord réveillait les goûts de sa prime jeunesse.

A vingt mètres devant lui, à peine distincte, M^{lle} Dorgeray marchait d'un pas ferme, mais pressé. Il était clair qu'elle avait peur, qu'il lui tardait d'arriver, mais elle essayait de se dominer : elle ne courait pas.

L'homme avait disparu.

— Je parie qu'il a coupé à flanc de coteau pour l'attendre au premier tournant... un peu loin de la gare? supposa le jeune officier.

Et, sans hésiter, il abandonna le chemin pour escalader la pente raide du côté de la plus longue courbe, atteindre le tournant avant M^{lle} Dorgeray.

Un massif de genévriers lui offrit un abri favorable; il se dissimula derrière, la main sur son revolver.

Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Au moment où Amielle arrivait au détour, le rôdeur bondit sur elle et tenta de lui arracher sa valise.

Courageusement, elle la défendit en s'y accrochant des deux mains.

— Au secours! criait-elle en même temps d'une voix étranglée.

Déjà Boson était près d'elle, et son revolver braqué mit en fuite le misérable qui dégringola la côte abrupte au milieu d'éboulis de pierres et de branches.

En quelques secondes, il était loin, perdu dans la nuit et le brouillard! Le jeune officier ne chercha pas à le poursuivre : il préférait continuer jusqu'au bout son rôle de chevalier.

— Mademoiselle, dit-il, respectueusement découvert, excusez-moi de me présenter moi-même : le lieutenant Boson de Salvère qui a l'honneur de servir sous les ordres du capitaine Dorgeray. Il m'avait parlé de ses inquiétudes à votre endroit. Alors, ce soir, quand je vous ai vue descendre dans cette solitude, je n'ai pu résister au désir de vous suivre pour tenir, à l'occasion, la place de mon capitaine.

— Et bien vous en a pris, Monsieur, car si vous n'étiez pas intervenu, il est probable que ce

misérable eut attenté à ma vie, car j'étais bien décidée à défendre ma valise jusqu'à mon dernier souffle...

Déjà, elle se ressaisissait, mais sa respiration restait courte. Il voulut la débarrasser de son fardeau; elle n'y consentit pas :

— Non, j'aime mieux!... J'ai l'habitude!...

Il comprit qu'il ne devait pas insister et se contenta de marcher auprès d'elle pour la couvrir de sa protection.

Naturellement, ils causèrent de Simon, le frère d'Amielle, que Boson admirait fort.

— Nous sommes du même âge, vingt-cinq ans!... Mais il a dix ans de plus que moi pour le sérieux du caractère. C'est l'officier par excellence! Il a tellement conscience de ses responsabilités et il exerce un tel ascendant sur ses hommes qu'à voir ce qu'il a fait de certaines mauvaises têtes, je pense souvent à une petite fable qu'on m'apprenait lorsque je ne portais pas encore culotte : *la Renoncule et la Rose*.

— Je la connais! Elle est de Laverdonie, le fabuliste auquel Montréal s'honore d'avoir donné le jour.

— Alors vous vous rappelez le sujet : à force de vivre auprès d'une rose, une renoncule en avait pris le parfum. Que d'hommes appartenant, comme la renoncule à des familles vénéreuses ont pris ainsi le parfum du capitaine Dorgeray.

La conversation, commencée de la sorte, se maintint dans un cercle intime. Amielle comprit vite que son compagnon était au courant de ses moindres faits et gestes, et qu'il connaissait de la même façon ceux qui l'entouraient, même Hilaire, l'ancien ordonnance du général de La Morlière — très habile aux *bricolages* — et sa femme Marion, vieille périgourdine épousée sur le tard, dont l'humeur bougonne cachait un dévouement des anciens jours. Il lui parla surtout de M^{lle} Réault, l'ancienne institutrice de M^{me} Dorgeray que les enfants avaient toujours appelée Demoise — abrégatif de mademoiselle — et Amielle lui raconta comment celle-ci — une véritable sainte — était devenue aveugle :

— J'étais toute petite... Nous étions à La Morlière. Il faisait une chaleur accablante... On me croyait avec ma bonne, et j'étais remontée dans ma chambre pour me coucher sur mon petit lit... On ne s'aperçut de mon absence que lorsque le corps

de logis était en flammes. Papa et maman étaient en visite dans le voisinage!... Demoise, alors, se jeta héroïquement dans la fournaise et réussit à me passer aux sauveteurs par une fenêtre... Au moment où elle se disposait à suivre le même chemin, une poutre s'effondra, lui faisant au front et à la tempe de cruelles blessures, et lésant à jamais le nerf optique... Depuis, elle est toujours restée auprès de nous... Pour Simon et pour moi, c'est vraiment une seconde mère. Avec les yeux de l'âme, elle voit si clairement les choses de la vie...

La jeune fille s'animait en parlant; elle en oubliait son agresseur et ne se retournait plus pour s'assurer qu'il ne les suivait pas. Auprès de son jeune cavalier, il lui semblait qu'aucun danger ne pouvait l'atteindre...

II

La porte du Roy qui, de ce côté, donne accès dans la petite ville n'était plus, à cette heure, qu'un trou noir en forme d'ogive, que flanquaient deux tours rondes dont les courtines ébréchées s'estompaient dans le brouillard nocturne.

Les pas des voyageurs résonnèrent sous la voûte — traversée courte dans les ténèbres — qui les amena sur une place irrégulière et très inégale à la marche, seulement éclairée par une lampe électrique.

Cette lumière insuffisante donnait un étrange aspect aux vieilles maisons de pierre rousse. Elle en accusait la vétusté, le délabrement, montrant ici deux étages de galeries croulantes, là-bas, un escalier extérieur aux marches infléchies, partout des pignons branlants, si joliment voilés par la brume qu'ils semblaient poser pour une toile de fond.

Dans la rue montueuse qui se détachait à droite, il y avait encore de vieilles maisons rousses, comme léchées par le feu, mais quelques-unes, en belle pierre de taille, ressortaient parmi leurs voisines, et leur seule vue trahissait leur passé de bourgeoisie.

L'une d'elles, devenue l'*hôtel des Voyageurs*, s'annonçait de loin par sa lanterne rouge et les caisses de fusils qui encadraient l'entrée.

Des boutiques avaient éventré les autres façades;

mais leurs vitrines obscures ne s'offraient pas aux regards des passants, et pour cause ! A part quelques chats errants, en quête d'un bon morceau, la chaussée était déserte, et l'on se fût demandé ce qu'étaient devenus les habitants, si, à travers les rideaux, on n'eût aperçu des groupes familiaux près de la grande cheminée rougeoiante où se préparait le repas du soir.

— Nous habitons tout en haut, expliqua Amielle, une maison dont le jardin borde les rochers des Fourches.

— Je n'ai jamais aperçu ces Fourches que de loin, lorsque, au cours d'une excursion en auto, je longeais la Dordogne, mais ils m'ont donné l'impression d'être très droits, vertigineux...

— Ils ont plus de trois cents pieds !... Les étrangers qui visitent Montréal ont parfois la tête qui leur tourne en suivant le chemin des Jouvencelles qui est entre le mur de notre jardin et l'abîme.

— Le chemin des Jouvencelles ! Quel joli nom ! D'où vient-il ?

— Oh ! tout simplement de ce qu'à toutes les époques les jeunes filles ont aimé à s'y promener, à la vesprée, en se donnant le bras.

Ils débouchaient sur une vaste esplanade, plantée de tilleuls, que terminait une ligne de balustres et dont un buste sur un socle peuplait seul l'étendue. A droite, l'église profilait le haut mur de son clocher roman ; à gauche, une très vieille maison présentait une façade sombre, percée d'ouvertures irrégulières que drapaient quelques derniers festons de vigne-vierge. Une tour à échauguette la coiffait de curieuse façon.

— Serait-ce votre logis ? demanda Boson en désignant la porte joliment surmontée d'un fronton Renaissance.

— Oh ! non ! Ici, c'est l'ancienne maison du Gouverneur. Elle appartient à M. Bernard Leygonie, l'aviateur dont on parle tant ! Nous habitons un peu plus loin. Les deux jardins sont mitoyens ; mais, malgré le peu de distance, les maisons n'offrent pas les mêmes garanties de solidité. Celle-ci est bâtie sur le roc. Elle peut défier les siècles. La nôtre, au contraire, a été édifiée sur des terres rapportées. Déjà des affaissements se sont produits. Les murs sont zébrés de lézardes...

Boson ne demanda pas de renseignements sur le propriétaire de la maison qui défiait les siècles,

mais il sentit de l'humeur contre lui, et il regretta de n'avoir pas interrogé le capitaine Dorgeray, un soir que celui-ci, lisant un journal dans sa cagna, s'était écrié :

— Ce Leygonie fait des prodiges!.. Pauvre garçon! Cela le jette hors de lui-même! Il n'a plus le temps de penser!

Quelle peine secrète minait donc le jeune aviateur? Le lieutenant de Salvère eût aimé à le savoir à cause d'une inflexion particulière qui avait adouci la voix de sa compagne au moment où elle nommait leur voisin. Mais Amielle ne semblait pas disposée à le satisfaire; elle s'engageait dans une ruelle où l'herbe poussait drue et que bordaient les murs des deux jardins. A ce moment une sonnerie de trompe, fièrement lancée, réveilla le silence.

— Tiens! s'écria le lieutenant, le *bien aller*!

— C'est mon père qui s'amuse, expliqua la jeune fille; il a été jadis grand veneur et se plaît encore à s'en souvenir.

Elle s'arrêtait devant une porte de service; elle l'ouvrit. Il aperçut la forme d'un tilleul à demi dépouillé.

Déjà, il se découvrait pour prendre congé, sa mission terminée; mais elle insista pour qu'il entrât :

— Mon père aurait trop de regrets de ne pouvoir vous remercier! Sans vous, que serait-il advenu de sa fille? D'ailleurs, vous n'avez plus de train avant demain matin. Il faut bien que vous vous résigniez à passer la nuit à Montréal.

Il ne demandait qu'à se laisser convaincre. Il la suivit des yeux à travers les plates-bandes, encadrées de buis, d'où montait l'odeur amère des premiers chrysanthèmes. Une lumière qui brillait à une fenêtre du rez-de-chaussée mettait des reflets tremblotants dans un bassin et éclairait de côté le baron, le bras arrondi pour tenir la trompe.

Après le *bien aller*, il sonnait l'*hallali*, et les sous se prolongeaient longuement sur l'espace immense de la plaine.

De loin, la jeune fille l'interpella :

— Papa, dit-elle, c'est moi!

Elle gravit les marches inégales du perron que gardaient deux grands vases ébréchés, et, un instant, elle se tint debout auprès de lui, à peine touchée par la lumière, mais dessinant une silhouette élancée de même race.

Il s'arrêta brusquement.

— Toi, déjà! s'écria-t-il. Je ne t'attendais pas encore!

— Mais, papa, je suis en retard, au contraire.

Il consulta sa montre; puis la porta jusqu'à son oreille :

— Elle s'est arrêtée! Je ne m'en étais pas aperçu! Et moi qui, il y a une heure, ai empêché Hilaire de partir pour aller à ta rencontre. Il m'assurait bien que je me trompais; mais je n'en voulais rien croire!

— Enfin, tout est bien qui finit bien! Mais, ce soir, justement, j'ai eu besoin d'un défenseur, et je vous demande la permission de vous le présenter, papa.

De la main, elle appelait Boson. Il parut sur le seuil du jardin, et, dès le premier regard, le baron sentit que celui-là était de bonne maison.

— Le lieutenant de Salvère, dit simplement la jeune fille. Un camarade de Simon! Il rentrait à Paris, mais, voyant que personne ne m'attendait à la gare, il est descendu, m'a escortée de loin et m'a délivrée à temps d'un fort vilain personnage qui en voulait aux fonds de subvention.

Le percepteur ému, bouleversé, serrait déjà entre les siennes les mains du jeune officier.

— C'est le ciel qui vous a envoyé, Monsieur. Je suis tellement désolé d'obliger ma fille à un pareil service. Hilaire se fait vieux. En cas d'agression, il ne serait pour elle que d'un médiocre secours. Et moi, je marche difficilement.

Il boitait en effet et devait s'appuyer sur une canne. De plus, sa respiration courte dénonçait des troubles cardiaques.

— Venez auprès du feu! continua-t-il en ouvrant la porte vitrée. Dans ce pays, les fins d'octobre sont souvent fraîches.

En même temps, il avançait un fauteuil : il pressait son hôte de s'y asseoir. Celui-ci se défendit pour la forme — il avait tellement envie de rester! — mais M. Dorgeray, qui saisissait avec âpreté les moindres distractions, ne voulut rien entendre :

— Non, non, je ne vous lâche point! Vous dînez avec nous... Et nous vous garderons demain et les jours suivants pour voir Simon. En l'absence d'Amielle, j'ai reçu de lui un télégramme qui m'annonce son arrivée pour demain matin.

Le lieutenant balbutia que sa mère l'attendait.

— Vous lui écrirez que je vous retiens prisonnier et vous ajouterez même que je prends la liberté de lui envoyer mes très respectueux hommages. Lorsqu'elle était M^{lle} Guignard et qu'elle habitait Poitiers, j'ai eu le grand honneur de danser avec elle au quartier général.

Il était d'une maigreur extrême; mais cette maigreur, le nez aquilin, la moustache fine qui se souvenait encore d'avoir été blonde, des yeux verts très vifs qui s'obstinaient à rester jeunes et singulièrement aigus, lui conservaient une indéniable allure.

Quoique Boson lui en voulût un peu de laisser sa fille courir la nuit par les grands chemins avec trois cent mille francs dans sa valise, et, pendant ce temps, de sonner de la trompe, il fut séduit par la grâce de l'accueil, et consentit sans plus de difficultés à enlever sa capote, à se montrer la taille bien pincée dans une vareuse qui avait juste assez souffert pour ne pas figurer sur le dos d'un embusqué, à s'asseoir dans le fauteuil préparé, à offrir ses pieds à la flamme, à raconter au baron tous les détails de la tragique aventure, et il fut heureux de ces douces violences qui lui permettaient de prolonger sa visite, d'examiner mieux le milieu familial où les événements, — hasard ou providence, il ne savait trop — l'avaient subitement plongé.

Le petit point des fauteuils, le damas fané des rideaux, les vieilles consoles, la poudre des portraits d'ancêtres, tout semblait lui dire :

— Cet intérieur ressemble en beaucoup de points à celui où tu as toujours vécu.

Aux murs, comme dans le fumoir de Salvère, des gravures anglaises représentaient des scènes de courses ou de chasse à courre. Sur toutes les tables, des coupes dispersées racontaient que le maître du logis avait été jadis une fine cravache.

Boson le remarqua par quelques phrases aimables et polies qui trahissaient le cavalier averti et convaincu... Comme il le prévoyait bien, il ouvrit de la sorte une source intarissable de souvenirs. Cette photographie représentait *May Flower*, petite fille du célèbre *Flying Fox*. Le baron la montait à Deauville dans le prix de Diane qu'il avait gagné « les mains basses », « en se promenant ».

Cette autre rappelait le souvenir de *My Boy*,

un superbe irlandais qui avait enlevé aussi facilement la Coupe internationale de Saint-Sébastien.

M^{lle} Dorgeray rentra au moment où son père entamait le récit mouvementé d'une chasse à courre chez la duchesse d'Ussel où il montait justement le susdit *My Boy*.

Le lieutenant n'écouta plus...

La jeune fille avait déposé sa précieuse valise et allégé sa jupe de serge d'une fine blouse de mouseline blanche; ses yeux brun doré et sa chevelure sombre que le chapeau ne cachait plus offraient, avec son teint délicatement rosé de blonde une opposition charmante que la photographie ne rendait point.

Elle guidait une vieille dame en noir, l'institutrice à coup sûr. Du reste, Boson ne put garder de doute. Très simplement Amielle disait :

— Demoise, je vous présente mon sauveur.

L'aveugle tendit la main au jeune officier, et, pendant qu'elle le cherchait à tâtons, il eut le temps de remarquer que l'horrible cicatrice, imparfaitement dissimulée sous des bandeaux de neige, ne la défigurait pas. Elle devait avoir été belle, avec un grand air de dignité, et le restait encore, malgré le regard légèrement voilé que ne cachaient pas des verres de lunettes.

— Chaque fois qu'elle part, je tremble tellement pour cette enfant, murmura-t-elle.

— Certainement, vous avez prié, Demoise! s'écria gaiement la jeune fille. Et le bon Dieu m'a suscité un défenseur!

La porte s'ouvrait à ce moment, et Hilaire, la mine renfrognée sans doute parce que son maître l'avait empêché de descendre à la gare en temps opportun, annonça :

— Mademoiselle est servie!

Boson se trouva bientôt assis à la table de famille, dans la salle à manger à poutrelles où brûlait aussi un beau feu de bois.

L'argenterie était armoriée; le linge, timbré d'un tortil; la cuisine, fine et succulente comme il convient en Périgord; le valet de chambre qui servait avait les façons respectueuses et un peu solennelles des domestiques d'autrefois; tout cela lui plut, et le baron, heureux d'avoir un interlocuteur autre que le notaire, le maire ou l'agent voyer, ses habituels partenaires au bridge, l'entretint de toutes les choses qui avaient occupé, rempli son existence : les chevaux, les courses, le monde...

— Ici, raconta-t-il, il n'y a aucune ressource. La guerre a vidé les châteaux d'alentour. Il ne reste que des gens d'âge ou bornés, sans culture, qui ont toujours mené une existence médiocre. Avec le curé seulement, on pourrait causer. Mais il dessert trois paroisses ! Alors il est toujours sur les chemins, et son zèle l'emporte au point que, le dernier carême, il allait dans chaque village, prêcher ses ouailles à domicile. Une grange servait de lieu de réunion pour écouter ses sermons !

Boson trouva l'idée originale, et il en sourit. Aimait-il les sermons ? Probablement pas beaucoup plus que son hôte ! Chacun se retrouvait dans l'autre, et par cela même se sentait favorablement impressionné.

Amielle et M^{lle} Réault parlèrent peu. La première s'occupait de la seconde, assise auprès d'elle. Elle lui coupait sa viande ; elle lui servait à boire, et, dans ces menus services, son affection se devinait.

On revint au salon, et la soirée parut courte à tous. Le lieutenant de Salvère apprit que la maison avait été construite au début du xix^e siècle, par le fabuliste de Laverdonie, l'auteur de *la Renoncule et de la Rose*, moins connu que La Fontaine et Florian, mais de quelque mérite cependant, et dont le buste s'élevait sur l'Esplanade.

Le baron cita de lui quelques fables qui l'avaient frappé, entre autres le *Héron et les Rayons de lune* :

Un héron crut voir dans l'eau :
De mille poissons d'or
Glisser l'image séduisante.
Il se penche et ne prend rien.

Un nuage alors ayant couvert la lune, juste au moment où les poissons revenaient, partit le héron découragé :

[sauvage,
Fortune, gloire, amour, comme un troupeau
Fit-on pour vous saisir mille efforts superflus
Vous vous offrez souvent — ne pardons pas
[courage —
A celui qui, lassé, ne vous attendait plus. (1)

— J'ai fait comme le héron, déclara le percepteur en riant. Longtemps, j'ai courtisé mon vieil original d'oncle, le comte Rozau. En pure perte. Il

(1) Ces vers sont de Lachambaudie, le fabuliste périgourdin.

m'avait dans le nez ! Il ne pouvait souffrir les « cavaliers »... Alors, un beau jour, las de ses brocards et de ses rebuffades, je lui ai tourné le dos ! Cette attitude le décidera peut-être à me laisser son héritage... En somme, ce serait justice ! Je suis son plus proche parent, et, en outre, son filleul !

Boson avait entendu parler du comte Rozan. N'était-ce pas lui qui avait hérité de sa femme — une richissime Américaine — ce magnifique hôtel de l'Avenue du Trocadéro dont une grille dorée, monumentale, laisse entrevoir, au-delà d'un parterre, la somptueuse colonnade — érigée dans le pur style de la Renaissance italienne — et que l'on disait tout plein d'admirables collections ?

C'était bien cela ! Et le comte possédait encore, à Venise, sur le Grand-Canal, un vieux palais rose où il passait une partie de l'hiver, et à New-York des immeubles qui lui rapportaient des revenus fantastiques.

— Le fabuliste a raison, papa ! assura Amielle en souriant. Vous avez lâché la partie trop tôt ! Nous ne connaissons jamais toutes ces splendeurs...

Le baron protesta contre cette réflexion de sa fille et partit de là pour se perdre en des rêves extravagants : maître des dépouilles de son oncle, comme revanche des railleries malséantes de celui-ci, il aurait d'abord une écurie de courses, ce qui ne l'empêcherait pas de goûter tous les raffinements du luxe moderne. Il disserta sur les mérites des grandes firmes d'automobiles auxquelles il acorderait sa confiance, équipa un yacht pour des cures d'air marin, racheta le château de La Morlière, construisit une villa à Deauville, une autre à Nice, promena enfin sa fantaisie un peu partout comme si la fortune devait le débarrasser subitement de ce pied difforme qui faisait de lui un infirme et de ce pauvre cœur usé qui parfois le suffoquait à croire qu'il allait trépasser !

Amielle l'écoutait en brodant sous la lampe avec de jolis gestes naturels qui, sans qu'elle s'en doutât, mettaient en valeur ses doigts effilés.

Boson pensa que les millions lui siéraient bien, et il se plut à imaginer l'effet d'un diadème étincelant sur ses cheveux sombres, souples et ondulés. De temps à autre, elle relevait les yeux, et dans le vieux salon, tout plein de choses du passé, c'était un brusque éblouissement, comme un rayon

de soleil qui brillerait sur une plage où après une tempête, la mer en se retirant a laissé des épaves.

Elle jetait aussi de courtes répliques dont le tour vif et spirituel trahissait une imagination toujours en éveil. Certes, elle prétendait ne pas croire à l'héritage de l'oncle Rozan : de pareilles illusions lui paraissaient incompatibles avec les observations de sa raison précoce; mais tout de même, il était clair qu'elle l'escomptait, et qu'au fond, elle considérait sa vie actuelle comme une traversée un peu difficile, et très monotone, bien que parfois secouée par des orages, qui l'amènerait vers un port merveilleux où tous ses désirs seraient comblés.

Le sujet épuisé, le percepteur proposa un bridge avec un mort. Ils s'assirent tous les trois autour de la table à jeu. Le lieutenant commit des fautes. Sa jolie partenaire le gronda.

Le baron raconta les « culottes » qu'il avait prises au Jockey. Et le temps passa si vite que la vieille pendule d'albâtre étonna le trio en sonnant onze coups de sa voix aigrette.

M^{lle} Réault, dans l'ombre, se tenait silencieuse. Elle éleva la voix :

— Il faut qu'Amielle aille se reposer. Demain, c'est jour de marché. Elle aura de la besogne !

Amielle protesta. Mais Boson appuya l'avis très sage, et tous se levèrent.

— Je compte sur vous pour aller attendre mon fils, demain matin, dit le baron à son hôte. A cette heure, Hilaire est occupé par le balayage du bureau. Vous prendrez *Black-Fellow* et la charrette anglaise.

Une explication s'imposait. Le lieutenant de Salvère apprit donc que *Black-Fellow* était un cheval de la nombreuse écurie du Commandant Dorgéray; il avait valu à son maître tant de succès aux concours hippiques que celui-ci — au moment de la grande catastrophe — n'avait pas eu le courage de s'en séparer.

Amielle s'en servait journellement pour se rendre dans les communes voisines. Bien que conservant une belle allure, il se faisait vieux, devenait mouton et se laissait fort bien conduire par une main de femme.

— Triste fin pour un triomphateur, soupira le baron.

— Je ne trouve pas, murmura le lieutenant.

Le ton fait la chanson ! M^{lle} Dorgeray ne put s'empêcher de rougir, et, pour cacher la brusque flambée, elle proposa de rendre visite au favori de son père.

L'écurie, reléguée au-delà de la cuisine, offrait au vent d'ouest un grand mur lézardé que perçait seule une étroite ouverture. *Black-Fellow* en était l'unique occupant. Il tourna vers ceux qui entraient un œil noir très doux. C'était un alezan brûlé — genre hunter. — Ses formes restaient en effet élégantes, et un peu de l'ardeur d'autan frémissait encore dans ses naseaux.

Boson le flatta. Il parut sensible à ses caresses, mais sans excès : Amielle semblait avoir tout son cœur. Le baron lui-même ne passait qu'en second lieu.

Le proverbe dit : il n'est pas si bonne compagnie qui ne se sépare. Pour prolonger les minutes exquises, le lieutenant avait beau poser des questions, provoquer de longs récits, il lui fallut bien prendre congé, mais on ne le laissa pas partir sans lui arracher la promesse que, pendant le court séjour de Simon, il prendrait tous ses repas dans la maison du fabuliste, et puis ce furent encore des remerciements, l'expression très vive de la gratitude du père.

Hilaire ouvrit le portail qui donnait sur la ruelle, et le visiteur s'éloigna par le chemin inégal, où des herbes sèches frissonnaient sous le vent du soir.

Avant de gagner l'hôtel des Voyageurs, il s'arrêta un instant sur la place pour considérer l'ancienne habitation des gouverneurs dont la lune — qui venait de se lever — accusait les curieux reliefs et le revêtement en pierres rousses de la toiture.

— Il faudra que je m'informe de ce Leygonie ! pensa-t-il. Puisqu'il est aviateur, il doit être jeune ? Mais est-il célibataire ? Et quelle est la cause de son grand chagrin ?

Déjà, il était jaloux de ce voisin trop immédiat de M^{lle} Dorgeray.

III

Amielle dormit mal, cette nuit-là.

— C'est le contre-coup de mon aventure ! pensa-t-elle. Je verrai toujours la figure brutale de cet homme auprès de la mienne.

Elle ne voulait pas s'avouer que l'entrée de Bosson de Salvère dans sa vie était la meilleure explication de son insomnie.

Cette vie, toute courte qu'elle fût, comprenait déjà deux phases bien différentes : d'abord une enfance très gaie, très choyée, très facile dans des cadres élégants, les beaux vieux hôtels des petites villes de garnison, le château de La Morlière avec ses douves profondes, l'ancienne abbaye dans un parc où des femmes de haute valeur — religieuses sécularisées — s'efforçaient de combattre l'esprit du monde dans des cœurs de fillettes, les plages à la mode où le baron aimait à se montrer pendant les grandes semaines et qui laissaient à Amielle des souvenirs de châteaux de sable et de bals d'enfants, puis, brusquement, au moment où l'avenir s'ouvrait devant sa jeunesse en fleur, prometteur et charmant, l'accident de son père, leur ruine, l'exil à Montréal... Et la série noire continuait par la guerre, la mort de M^{me} Dorgéray qui, à dix-huit ans, la lançait, toute jeune encore, sur un chemin nouveau, hérissé de difficultés.

Le percepteur, souvent indisposé et vraiment infirme, exagérait son état pour esquiver les corvées. Elle était donc obligée de le remplacer en toutes choses, mais en laissant croire à l'Administration qu'elle obéissait seulement à la main qui la dirigeait.

Grâce à son intelligence et à son énergie, elle avait réussi à louvoyer, sans naufrage, au milieu de nombreux écueils, et, de ce fait, pris l'habitude de ne compter que sur ses propres forces.

Les jeunes filles de notre époque, jetées dans la mêlée à l'âge où leurs mères n'avaient pas abandonné l'aile maternelle, ont pour caractéristique une grande confiance en elles-mêmes ; elles ne désirent pas que leurs plans soient contrôlés par des esprits avertis et de sens plus rassis.

Amielle était bien de son temps. Elle estimait

son jugement assez droit pour lui suffire et se dérobaît à toutes directions.

Certes, elle aimait Demoise; mais elle ne l'écoutait pas volontiers : l'infirmité de celle-ci ne la plaçait-elle pas en dehors du réel dans une région où les vrais contours s'estompent pour laisser les illusions avancer au premier plan?

— Vous êtes d'autrefois, lui disait-elle en l'embrassant, et moi je suis d'aujourd'hui!... C'est pour cela que nous ne nous entendons pas!

Le vieux curé — qui n'aimait pas le bridge ni les conversations oiseuses — était trop absorbé par son ministère pour se pencher longuement, patiemment sur ce jeune cœur toujours enveloppé de réserve et habile à défendre ses approches.

Amielle poursuivait donc son chemin, la tête haute, fière d'avoir le pied sûr, et ne voulant pas admettre que son inexpérience pût l'exposer à quelque danger.

A Montréal, le petit chef-lieu de canton, assis sur un rocher tabulaire qui domine de très haut la Dordogne, chacun l'aimait parce qu'elle était gaie, généreuse, et qu'elle n'était pas fière.

On la préférait à son père, jovial à certaines heures, mais qui, à d'autres, avait de la morgue et le ton bref. Personne ne se fût avisé de lui manquer de respect. Elle était la bonne fée qui distribue les allocations, et, à l'occasion, y ajoute une douce parole avec un sourire.

Jusqu'ici, rien n'avait donc troublé la surface tranquille de l'eau dormante, et voici que soudain le geste d'un rôdeur vulgaire la ridait d'un frisson précurseur de tempête.

C'est que ce geste en avait appelé un autre qui, à l'improviste, avait révélé à la jeune fille la présence invisible et protectrice d'un Prince Charmant, prêt comme dans les vieux contes, à défendre la belle Princesse contre le dragon ravisseur.

Autour d'elle, la guerre raréfiait la jeunesse. Elle connaissait peu de figures masculines, et, du reste, les propriétaires des environs, entrevus au bureau au cours d'une permission, ne lui paraissaient pas répondre à son idéal, et puis, sans doute, à leur retour, ils auraient d'autres ambitions; ils n'épouseraient pas la fille d'un percepteur de village.

Il y avait bien le voisin, Bernard Leygonie. Ce-

lui-là était grand, de bel air, avec une fière moustache brune qu'il ne sacrifiait pas à la mode régnante, et, depuis quatre ans, on ne comptait plus ses exploits dans l'aviation, mais il était veuf; il avait deux enfants, et, parce qu'il avait beaucoup pleuré sa femme, Amielle lui en eût voulu de se consoler, car elle était très intransigeante en matière de fidélité. Elle n'admettait pas qu'on oubliât si vite, et, un jour, elle l'avait dit tout net à M^{lle} Dujarry, la receveuse des Postes, proche parente du jeune ingénieur, qui lui confiait son désir « de voir un jour, après la guerre, le pauvre garçon refaire son foyer ».

— Je ne suis pas de votre avis, petite, avait répondu la vieille demoiselle en hochant la tête, et si vous connaissiez mieux l'existence, vous penseriez comme moi; il n'est pas bon pour l'homme de vivre seul!

Amielle avait souri un peu dédaigneusement et gardé son opinion : celle qui manquait d'expérience à son avis, c'était la receveuse, sans grande culture, toujours attachée à son bureau, et vieille demoiselle par surcroît dont les horizons forcément ne pouvaient être que bornés.

Elle n'avait donc pas fait entrer Bernard Leygonie dans ses rêves d'avenir, mais celui qu'elle épouserait devrait lui ressembler comme un frère, se montrer, comme lui, capable d'un grand amour et d'un attachement inébranlable, survivant au tombeau.

Boson, apparu sur la scène vide ou, du moins, qu'elle croyait telle, avait pris la figure du héros attendu : elle se sentait avec lui sur le même palier de la société; il connaissait Simon; il l'appréciait, et cette affection commune le lui rendait infiniment sympathique. Et puis, en lui parlant, il adoucissait sa voix de telle sorte, son regard s'éclairait d'une telle flamme qu'elle ne pouvait s'empêcher d'en être troublée.

Chose curieuse, à notre époque où les soucis de la vie matérielle placent trop souvent l'argent au premier rang, où les jeunes filles cherchent avant tout le fiancé riche qui mettra dans la corbeille une limousine et un collier de perles, elle ne se disait pas :

— C'est une folie! Il est aussi pauvre que moi!

Il lui semblait qu'à eux deux il seraient très capables d'affronter la vie et de l'obliger à leur

sourire. D'ailleurs, n'avait-elle pas les cent mille francs de dot, legs particulier de son grand-père, qui, pour l'instant, servait de cautionnement à son père? Elle n'arriverait donc pas les mains vides, et, l'imagination aidant, elle se persuadait presque qu'elle avait de la fortune.

Cependant, chaque jour, elle maniait des liasses de billets, et même des rouleaux de louis, que des paysans lui apportaient en cachette, mais justement, l'habitude lui faisait considérer l'argent comme une marchandise vile : elle n'y attachait pas son cœur.

— Au besoin, je continuerai à travailler, pensa-t-elle dans le silence de la nuit.

Et, le lendemain matin, forte de sa résolution, lorsqu'elle s'assit à sa place ordinaire, derrière la longue table qui la séparait du public, elle ne s'apitoya pas sur son sort, comme l'eût peut-être fait une héroïne romanesque des temps révolus; elle ne déplora point la laideur de cette pièce quelconque, seulement meublée de casiers à registres, de cartons verts et de quelques bancs, et que, seules, égayaient des affiches d'emprunts.

Un contribuable l'attendait; elle ouvrit le rôle général, puis se reporta aux petits rôles pour les taxes assimilées, émargea aux colonnes voulues, remplit la souche, et tout cela d'une main sûre qui trahissait la longue habitude.

Pour le moment, la porte était fermée aux rêves. Suivant le dicton antique, Amielle faisait bien ce qu'elle faisait.

.

Pendant ce temps, *Black-Fellow* remontait au pas la longue route carrossable, taillée dans le rocher, qui tourne et retourne pour ne pas aborder de front la côte raide.

Les deux officiers causaient ensemble. Simon, d'abord très surpris par la présence à la gare du lieutenant de Salvère, frémissait maintenant à la pensée du danger que sa sœur avait couru la veille.

— Mon père est trop insouciant! déclara-t-il. Et Hilaire n'ose pas lui tenir tête! Ah! mon cher, l'une des plus terribles épreuves de la guerre, c'est de sentir que, chez les siens, beaucoup de choses ne vont pas comme elles devraient aller.

Du brouillard flottait encore sur la vallée, mais un fin brouillard rose qui ne mouillait pas et

laissait pressentir le soleil. De toutes parts, on arrivait pour le marché; bouchers en carriole, bonnes mères-grands édentées — dont un foulard de coton noir enserrait le front et qui avaient fourni une longue route, de lourds paniers aux bras, pour vendre leurs œufs, leurs légumes, et leurs fromages blancs, tandis que leurs filles ou leurs brus faisaient les derniers labours avant les semailles, — vieux paysans en blouse, la figure ma-toise sous le grand feutre aux bords flasques, chassant devant eux des pores hargneux et dispu-teurs, avec la seule aide de leur chien et de ga-mins au minois éveillé, tout fiers d'assurer le rôle des « grands ».

Dans la rue étroite quelques uniformes, souillés par la heue des tranchées, ressortaient parmi les robes noires et les blouses bleues comme un rappel du cauchemar qui, toutes les nuits, hantait le sommeil des mères.

Un aviateur à trois galons, la poitrine barrée de rubans multicolores, descendait de l'esplanade. Il donnait la main à deux bébés — garçon et fille — dont les mines épanouies faisaient plaisir à voir.

— Quel est cet officier? demanda Boson brus-quement.

— Bernard Leygonie, notre voisin! Vous savez ses prouesses?

Avant d'avoir entendu cette réponse, le jeune lieutenant ne doutait pas de l'identité du pro-meneur. Oui, le maître de la Maison sur le roc, dont, déjà, il était jaloux, devait avoir ce regard qui se pose longuement sur les gens ou les choses comme pour en prendre possession, cet air d'au-torité qui plaît aux femmes et ce je ne sais quoi de fort qui s'impose à tous, qui caractérisait Si-mon Dorgeray, mais que Bernard Leygonie devait posséder à un degré supérieur.

Dans la rue, chacun lui parlait. Tous avaient l'air de l'aimer et il souriait à tous. Le capitaine retint *Black-Fellow*.

— Bien heureux que nos permissions coïn-cident, dit-il, un peu penché vers l'aviateur. Il y a si longtemps que je voulais vous dire mon admi-ration.

Le jeune héros eut un léger haussement d'épaules.

— Les journalistes y vont un peu fort! assura-t-il en souriant..

— Je m'en tiens au laconisme des communiqués; ils sont assez éloquentes! La semaine dernière, ne nous ont-ils pas appris que vous avez abattu quatre biplans?

— Je n'y ai pas eu beaucoup de peine : au détour d'un nuage, ils sont venus tomber sur moi, et leur surprise a été telle qu'ils m'ont donné le temps de prendre l'offensive.

— Vous voulez diminuer votre mérite; mais je sais à quoi m'en tenir! Vous avez une décision, une audace, une sûreté de coup d'œil qui émerveillent le monde entier.

Les enfants écoutaient ardemment. La fillette — cinq ans environ — des yeux bleus, des cheveux d'or, un air de bibelot fragile, embrassa la main qui tenait la sienne.

— Oh! papa, murmura-t-elle, je voudrais avoir des ailes comme vous, mais pas pour tuer des Boches, pour monter jusqu'au ciel!

Son frère — d'un an plus jeune — protesta aussitôt :

— Moi, au contraire, je voudrais tuer beaucoup de méchants Boches et revenir ensuite sur la terre pour qu'on me donne de belles décorations comme à papa.

— Tino est pour les réalités, assura le jeune père amusé. Sa sœur au contraire est idéaliste.

Il effleura d'une caresse le front pur de sa fille toujours levé vers lui, et, malgré son habituelle force de caractère, une expression d'angoisse assombrit son regard comme s'il tremblait de voir, pour de vrai, s'envoler la mignonne et trop frêle créature.

— J'irai vous rendre visite, promit-il.

Simon s'avisa alors de présenter son compagnon.

— Le lieutenant de Salvère...

Les deux hommes échangèrent une poignée de mains, mais non sans s'être mesurés du regard.

Black-Fellow reprit sa tranquille allure :

— Alors, interrogea Boson, M. Leygonie est marié?

— Il est veuf! Il avait épousé une de ses cousines — un mariage d'amour s'il en fut jamais! — Elle est morte un peu avant la guerre. Il ne peut s'en consoler!

— Qui élève ses enfants?

— Une tante, vieille fille! Je crois qu'elle trouve souvent la tâche lourde! Ces petits demandent à être surveillés comme le lait sur le feu. Tino sur-

tout a des inventions diaboliques qui amusent beaucoup ma sœur, dont les deux sont le rayon de soleil... Et, de fait, ils vous donneraient le goût du mariage si on ne l'avait pas !

— Le mariage, pouvons-nous y songer en ce moment ?

Simon Dorgeray souleva les rênes d'un geste qui signifiait l'abandon, la remise totale entre les mains divines.

Ils atteignaient l'Esplanade. Par discrétion, le jeune lieutenant jugea ne pas devoir accompagner plus loin son compagnon. Il sauta à terre.

— Je n'ai pas vu le coup d'œil encore ! expliqua-t-il. A midi, j'aurai le plaisir de vous rejoindre.

Il traversa la large place, plantée de tilleuls, s'approcha des balustres de pierre qui défendent le touriste contre l'effroi du vide et jeta un regard sur la plaine déployée au-dessous de lui.

Le brouillard la transformait en un lac immense dont les coteaux éclairés semblaient être les berges. Il était impossible de distinguer le dessin de la rivière ni celui des prairies.

Il parut à Boson que ce paysage représentait assez bien son être intérieur : de la brume, quelques sommets de lumière, à demi submergés, le ciel et la terre confondus, aucun horizon...

Il ne voulut pas s'attarder sur cette idée, se souvenir de sa mère qui l'attendait à Paris et nourrissait pour lui de grandes espérances ; il préféra s'intéresser au buste du fabuliste dont on lui avait parlé la veille, et qui, le dos tourné au large espace, contemplait placidement la terrasse où pleuvaient les dernières feuilles d'or. Cela lui remit en mémoire la fable du *héron et des rayons de lune*, et par la même occasion l'héritage du comte Rozan.

Le voisin l'escomptait-il ? Il regarda d'un œil agressif la vieille maison, rajeunie par les clartés roses du soleil levant qui cachait ses secrets derrière ses rideaux bien fermés ; puis, pour ne plus la voir, car elle l'agaçait par sa solidité que rien ne pouvait ébranler, il s'en fut à l'aventure, et ses pas le conduisirent au foirail situé au bord de la route descendant à la gare, sur un plateau, en contre-bas de la ville, où le cimetière érigait aussi ses croix noires et ses blanches mausolées.

En sa qualité d'ancien propriétaire périgourdin, il parla patois, s'informa du prix du bétail, des premiers sacs de châtaignes et de noix, et dans

l'intérêt qu'il prit aux réponses, retrouva un peu de son âme de naguère.

Avant de remonter à Montréal, il entra au cimetière et y chercha les tombes de M^{me} Dorgeray et de M^{me} Bernard Leygonie. Les deux étaient couvertes de fleurs, mais la dernière portait, en plus des dahlias et des chrysanthèmes de saison, une merveilleuse gerbe d'œillets, signée d'un magasin des grands boulevards. Sans doute, l'aviateur l'avait déposée à son arrivée? N'était-ce pas le signe qu'il était bien le veuf inconsolable que Simon dépeignait?

Boson voulut se le persuader, et, joyeusement, il revint vers l'Esplanade. Le bureau de poste occupait le coin de la rue principale. Il en poussa la porte-tambour pour envoyer à sa mère une dépêche où il parlerait de la rencontre d'un camarade qui le retenait au-delà de ses prévisions; il s'amusa des yeux en perles de jais de la vieille receveuse — une petite boulotte réjouie — qui l'examinait curieusement, et enfin, quand l'angélus tinta, il poussa un soupir de soulagement et se hâta de descendre la ruelle aux herbes sèches qui bordait la maison du fabuliste. Il marchait si vite, il semblait si pressé d'atteindre le but que les ménagères qui jasaient autour de la fontaine s'arrêtèrent pour le regarder passer, et l'une d'elles jeta entre haut et bas :

— Gageons que celui-ci ne va pas verser l'impôt : on croirait qu'il a des ailes aux pieds!

Il entendit la réflexion et s'en divertit. Il avait une âme dilatée où n'entrait que la joie.

Amielle semblait un peu fatiguée quand, la dernière, elle vint s'asseoir à sa place de maîtresse de maison; mais, avec son énergie ordinaire, elle essaya de voiler cette fatigue sous un courageux sourire.

— Il m'a fallu payer des allocations toute la matinée, expliqua-t-elle, et les bonnes gens, venus au marché faisaient le siège du bureau pour prendre des bons de la Défense.

D'un geste nerveux, Boson se servit une tranche de l'omelette aux truffes, baveuse à souhait, qu'Hilaire lui présentait. Il rageait à la pensée que d'aussi jolies mains fussent employées à cette besogne fastidieuse, si voisine de celle qu'il retrouverait à son retour du front, et dont, par anticipation, souffraient son orgueil et sa nonchalance.

Au dessert, Amielle dut disparaître : un versement d'or! Les trois hommes, restés seuls, prirent

le café, fumèrent un cigare et commentèrent les nouvelles du jour; puis l'affluence au bureau, devenant toujours plus considérable, le lieutenant de Salvère se retira pour permettre à ses compagnons d'aider la jeune employée débordée.

Ne sachant que faire pour user les longues heures qui le séparaient du dîner, il acheta chez l'épicier — qui vendait aussi des étoffes et des cartes postales — un opuscule sur Montréal et ses environs.

Il apprit ainsi que la petite ville haut perchée avait été citadelle romaine, qu'elle tenait son nom — Montroyal — de Philippe le Hardi qui l'avait transformée en forteresse, et que, pour ses héroïques résistances pendant les guerres avec les Anglais et les Huguenots, elle avait reçu de glorieux privilèges : pouvoir de créer des consuls, exemption de tailles, emprunts et autres subsides. Il s'embrouilla dans les nombreux détails, confondit Chandos avec Montluc, s'intéressa surtout à la maison du Gouverneur, construite sur d'anciennes *crozes*, qui, lors des guerres de religion, avaient pu se transformer en forteresse pour résister aux assaillants. Finalement, il bâilla sur le tout, et, vers quatre heures, lorsque la foule du marché commença de se désagréger, que la longue route descendante s'emplit de poussière, à contre-flot, il remonta la côte, toute bruissante de grelots, de sonnailles, de klaxons avertisseurs, de mugissements mélancoliques qui regrettaient l'étable aimée, et il revint vers le chemin des Jouvencelles, — un simple glacis qui part de l'Esplanade et suit l'arête des rochers, sans haie, sans parapet, avec ça et là seulement, un banc de repos. —

Il essaya de sonder du regard la hauteur des Fourches, de repérer les creux, appelés *crozes* dans le pays, où nichaient des corneilles aux incessantes criailleries, mais il dut reculer par crainte du vertige, tant la muraille naturelle s'enfonçait implacablement droite.

Il s'assit alors sur l'un des bancs, juste en face de la petite porte qui, de ce côté-là, donnait accès dans le jardin du fabuliste.

Le brouillard s'était levé, et le soleil, qui affleurerait presque l'horizon, mettait dans l'immense boucle, dessinée par la rivière, des traînées sanglantes qui la faisaient ressembler à un serpent blessé.

Ce rouge violent exaspérait le vert des prairies

et des bois d'yeuses, l'ocre sombre des champs labourés; il mettait de chauds rehauts sur les métairies, les séchoirs à tabac qui, vus de si haut, ressemblaient dans la plaine à des jouets d'enfants, et patinait de beaux tons fauves de vieilles tourelles grises, qui, çà et là, se devinaient à travers les arbres.

Juste en face, un pont jetait ses huit arches sur la Dordogne. Les charrettes qui le traversaient ressemblaient à des riens, traînés par des fourmis. Une barque glissait sur l'eau, entre les peupliers, déjà dépouillés et minces comme des plumes. Malgré l'éloignement, on entendait le clapotis des avirons, la voix des bateliers.

Au-delà des collines qui, dégagées de leurs voiles, avaient repris leur véritable valeur, d'autres terres montueuses s'estompaient, semées aussi de boqueteaux, et qui annonçaient d'autres vallées, pays connus et profondément regrettés dont la seule pensée faisait battre un peu plus vite le cœur de Boson.

Malgré tout, en cette fin de jour, il se sentait enveloppé de paix, d'espoir joyeux. Lui qui jusqu'ici n'avait été qu'un impulsif, un peu fou et ne songeant pas au lendemain, au sortir du tumulte des tranchées, il éprouvait un ardent désir de vie stable, dans la monotonie, la simplicité des champs, et il s'en étonnait presque.

Simon le surprit dans cet état de rêve.

— Enfin, où étiez-vous? s'écria-t-il. Je vous ai cherché partout sur le foirail, à l'hôtel, et nulle part, je n'ai pu vous repérer.

— J'ai visité les environs. Je ne voulais pas vous déranger. Vous aviez peut-être à causer avec M. Dorgeray.

Le jeune capitaine eut un sourire un peu mélancolique.

— Oh! nos affaires ne sont pas très compliquées... Et mon père avait la migraine! Mais tout simplement je suis resté à la disposition de ma sœur qui ne savait où donner de la tête...

La petite porte s'ouvrit et celle dont on parlait parut sur le seuil. Elle était nu-tête, et un peu de rouge fardait ses joues. Evidemment, elle s'était trop appliquée.

Boson se releva d'un bond pour courir vers elle.

— Oh! Mademoiselle, s'écria-t-il, si vous aviez besoin d'un commis supplémentaire, pourquoi ne m'avoir pas réquisitionné. Je me serais vite mis

au métier. Ne suis-je pas gratte-papier moi-même ?

Il jetait cela sur un ton badin, mais à certaines intonations d'amertume, il était clair que jamais il n'avait pu s'habituer à sa nouvelle situation et que son amour-propre en restait blessé.

Elle sourit en guise de réponse et s'approcha du bord pour cueillir une fleurette tardive qui se croyait encore à l'été.

Rien que de la voir si près de l'abîme redonna le vertige au jeune lieutenant.

— Je vous en prie, Mademoiselle, murmura-t-il, reculez-vous ! Je ne suis pas de Montréal, moi ! Je n'ai pas l'accoutumance de ce grand vide. Il m'est insupportable de vous en voir si près.

Elle rougit un peu plus, et obéissant à la voix qui la suppliait, elle vint s'asseoir sur le banc où les deux jeunes officiers lui avaient fait une place entre eux.

— Un matin de brouillard, raconta-t-elle, ici même, j'ai bien failli me rompre le cou. Je revenais de l'église, et je croyais marcher droit... Erreur profonde ! Je me suis arrêtée à deux doigts de la mort !

— Oh ! ne me dites pas cela ! Vous me donnez le froid dans le dos !

Elle continua pour cacher l'émotion que lui causait la voix basse, mais vibrante :

— Dans la suite des temps, des hommes hardis ont tenté l'escalade ou la dangereuse descente..

— Vous avez connu de ceux-là ?

— Un seul !... M. Leygonie ! Il y a cinq ans — nous n'étions arrivés que depuis peu à Montréal, — il alla chercher un enfant qui avait fait la chute effroyable, mais avait pu se cramponner à un arbuste et se tenait par miracle sur un coin de rocher. Je me souviens des minutes d'angoisse que nous vécûmes jusqu'à ce qu'il reparût. Sa femme n'était pas morte encore. Je la verrai toujours les mains jointes, sans paroles, et blanche comme sa robe...

— Il a tellement de sang-froid et d'intrépidité ! remarqua le capitaine Dorgeray.

Boson ne releva pas cette réflexion : de plus en plus, il ne pouvait souffrir ce jeune veuf, prétendu inconsolable, qui faisait figure de héros dans son village. Ce fut Amielle qui, au bout d'un moment, rompit le silence.

— J'aime cette heure du couchant. Je me sou-

viens qu'à La Morlière, le château du Poitou qui appartenait à mon grand-père, elle était exquise. L'eau des fossés devenait parfois si rouge que les tours qui s'y miraient semblaient en flammes... Je m'échappais pour jouir du spectacle, et je donnais des prix aux couchers de soleil, suivant que je les trouvais réussis ou manqués.

— Moi, je les appelais œufs aux tomates ou bien aux aubergines, interrompit Simon en riant.

— Oui, tu mettais de la prose sur ma poésie!

— C'est utile quelquefois...

— A t'entendre, on croirait que je ne suis pas sérieuse, pondérée... Je réfléchis beaucoup au contraire! Demande plutôt à papa! Je ne commets jamais d'erreurs dans mes comptes... Et, hier, à Sarlat, le fondé de pouvoir de la Recette générale m'a même fait des compliments.

— Ceci ne prouve qu'une chose, que tu es forte en arithmétique!... Mais les chiffres, une fois enfermés dans les gros registres, la folle du logis reprend ses droits, et tu reviens aux couchers de soleil pour y chercher le décor rouge ou or de tes rêves.

— Si cela me fait plaisir, la distraction est bien innocente et ne coûte pas cher!... Et puis, j'ai tant aimé La Morlière que tout ce qui me la rappelle m'est doux... Ce que j'ai pleuré lorsqu'on l'a vendue!

— Je comprends cela! Car le jour où Salvère est sorti de nos mains, j'ai cru qu'on m'arrachait le cœur...

— Qui l'a acheté?...

— Une veuve M^{me} Olzanno, dont le père était le fameux baron qui a lancé dans l'industrie de l'automobile la marque *Norab*, en anagramme de son nom...

— Des millions et des millions alors?

— Oui, et pour toute héritière, la fille d'un premier mariage de M. Olzanno que la nouvelle châtelaine aime, dit-on, comme si elle était sa propre enfant.

— Je ne connais Salvère que par les cartes postales qui le représentent. Il est bien pittoresquement perché au-dessus de la Vézère.

— J'aimerais à vous le montrer en réalité. Est-ce impossible? Demain, c'est dimanche... Nous pourrions peut-être aller jusque-là.

— Par quels moyens? interrogea Simon qui désirait des précisions.

— A l'hôtel des Voyageurs, ils m'ont dit qu'ils tenaient une auto à la disposition des touristes. Je la leur louerai.

— Mais si M^{me} Olzanno est chez elle?...

— Nous nous contenterons de regarder le château de loin. Vu de l'autre rive, il se présente d'une façon charmante avec sa terrasse en proue de navire. Si, au contraire, la propriétaire est absente, je demanderai au gardien, qui est un de nos anciens domestiques, de nous laisser visiter, et, d'avance, je suis bien certain qu'il nous accordera toutes permissions.

La vie trop bien réglée d'Amielle ne lui apportait pas beaucoup d'imprévu, et les jeunes aiment tout ce qui tranche sur le cours ordinaire des jours. Le projet ne pouvait donc que lui sourire, et il se trouva aussi du goût de M. Dorgeray, devenu sédentaire plutôt par dégoût des corvées que par impotence complète, et avide, au fond, de tout ce qui projette l'esprit au dehors et l'empêche de trop réfléchir.

L'automobile fut donc arrêtée, et la soirée se passa encore plus agréablement que la veille, autour d'une carte Tarride, pour discuter sur la route à suivre.

Les uns inclinaient pour celle-ci, les autres pour celle-là. Ce fut l'opinion d'Amielle qui prévalut.

On sentait que, pendant cette journée, Boson voulait faire d'elle une petite reine dont les désirs seraient des lois.

Demoise, toujours silencieuse, tricotait dans un coin sombre.

— Mon Dieu, pensait-elle, faites que le cœur de ma chérie ne se laisse pas prendre par ce jeune marquis qui est trop pauvre pour l'épouser. Elle a beau affecter les allures résolues, émancipées de la jeune fille moderne, se croire très différente de ses devancières, je sais bien qu'elle leur ressemble, et que comme elles, comme je l'ai fait moi-même, elle caresse en secret ce rêve de tendresse absolue que l'avenir réalise si rarement...

IV

Oh ! l'exquise après-midi ! Longtemps, Amielle devait se la rappeler, radieuse et attédie par un dernier sourire de l'automne qui eût presque donné des illusions d'été si les arbres, déjà dépouillés, les vignes rougies n'avaient crié : « Vendanges sont faites ! Ce sera bientôt l'hiver ! »

Boson qui tenait le volant, l'avait réclamée auprès de lui, et, du même coup, exilé le chauffeur sur un strapontin, en face du percepteur et de son fils.

Tout le long du chemin, il lui signalait les choses à voir, surtout les vieux châteaux, éparpillés dans la vallée. L'un se collait au rocher comme un nid de martinets; l'autre campait ses orgueilleux remparts à un détour abrupt de la rivière un troisième se laissait enlacer par les eaux sinucuses; il y en avait qui n'étaient plus que des ruines, mais tous ajoutaient à la grâce des rives et formaient des tableaux divers, si pittoresques, qu'on ne savait lequel il fallait le plus admirer.

Le baron, lui, voulait des noms; il se faisait raconter, par le chauffeur, les avatars des vieilles pierres, échappées des mains qui les possédaient depuis des siècles et devenues la proie des marchands de biens.

Amielle n'écoutait pas les navrantes histoires : elle préférait fixer dans son souvenir des visions de beauté : la vitesse la grisait un peu, et peut-être aussi la proche présence de ce compagnon, si empressé à lui plaire que, sur un simple mot d'elle, il modifiait son itinéraire, consentait à un long détour pour lui montrer tel point de vue dont parlait le Guide ou telles ruines, dans une solitude effroyable, qui devait enchanter sa jeune imagination.

Ils débouchèrent enfin dans la vallée de la Vézère, plus encaissée que sa voisine dont la sépare une ligne de coteaux abrupts.

Une courbe accentuée, un brusque tournant, et Salvère apparut, coiffé d'un toit lourd et tombant qu'allégeaient des poivrières effilées.

Il riait au soleil par ses fenêtres à meneaux, quadrillées de petits carreaux; sa terrasse, en effet,

telle une proue de navire s'avancait dans la rivière sur un éperon rocheux.

— On croirait voir une vieille estampe, s'écria la jeune fille ravie.

— Les volets intérieurs des chambres sont fermés, remarqua Boson, secrètement heureux de son enthousiasme. Il ne doit y avoir personne !

— Tant mieux ! j'aurais été trop déçue de ne pouvoir entrer.

Du geste, le jeune officier indiqua une grotte au ras de la rivière, à peine visible sous le tassement des chênes-verts.

— Vous voyez ce *cluzeau* (1), dit-il. C'est là que mon trisaïeul et les siens se cachèrent pendant la Révolution.

— Qui les nourrissait ?

— Un serviteur fidèle dont descend Piérille, le vieux domestique à qui nous nous adresserons. Lorsque nous sommes partis pour Paris, un de mes plus vifs regrets a été de ne pouvoir l'emmener. Hier soir, en voyant votre brave Hilaire, je vous ai enviés.

Ils traversaient un ponceau en dos d'âne qui menait au village, Boson klaxonna : quelques femmes qui travaillaient devant leur porte relevèrent la tête et le reconnurent. Il leur envoya un salut amical de la main.

— Je n'aurais pas le courage de ne pas m'arrêter, déclara-t-il. Vraiment, je ne me doutais pas de l'émotion que me causerait cette visite.

— Oh ! murmura Amielle, moi, je la pressentais... On laisse tellement de son âme dans ces vieilles maisons qui ont abrité notre jeunesse.

Il ne répondit pas : à quoi bon ? Leurs cœurs battaient à l'unisson ?

L'automobile tourna dans l'avenue et s'arrêta dans une cour irréprochablement sablée, où des communs trop neufs se revêtaient de lierre pour cacher la blancheur insolente de leurs murs, ne pas jurer auprès des pierres grises du château.

— Tout cela a été reconstruit, soupira le jeune marquis. On voit bien que nos successeurs ont de l'argent à ne savoir qu'en faire !

Personne ne paraissant — on se fût cru chez la Belle au bois dormant — il se décida à mettre en braule une lourde cloche, près d'une porte ogivale, découpée dans la plus grosse tour.

(1) Souterrain.

Piérille parut alors, vieux et cassé, mais digne toujours comme les serviteurs d'autrefois; d'abord ses yeux fatigués ne distinguèrent pas son jeune maître parmi les visiteurs, mais quand il entendit sa voix, son visage se décomposa sous la brusque émotion :

— M. Boson!... Ah! quelle joie! Je ne l'espérais plus!

— J'ai pensé que tu étais seul! C'est pourquoi je suis venu... Pourras-tu nous faire visiter le château?

— Madame le défend! Mais M. Boson, ce n'est pas les autres!

Il les guida dans l'escalier en vis, et, d'abord; les introduisit dans le grand salon à poutrelles qui ouvrait sur la terrasse.

De vieux meubles, de précieux bibelots, des tableaux anciens, patiemment recueillis au hasard des ventes et disposés avec art, en faisaient un véritable musée; mais on ne sentait pas l'âme de celles qui, parfois, venaient l'animer.

— Cela ne ressemble guère à notre temps! murmura le jeune officier.

Amielle avait couru aux deux portraits qui occupaient les deux côtés de la haute cheminée blasonnée : à droite, une femme en robe de velours, quarante ans peut-être, des cheveux très noirs, des yeux froids, un profil impérieux... A gauche, une jeune fille, enveloppée de gaze blanche, dont le teint mat, le regard de flamme, la bouche charnue décelaient une nature ardente...

— Madame et Mademoiselle! expliqua simplement Piérille.

Boson s'approcha pour considérer celles qui avaient pris sa place.

— La jeune fille n'est pas mal! déclara-t-il après un court examen. Et la belle-mère a certainement un type!... Mais elle ne doit pas être commode!

— Oh! pour cela, oui! approuva le vieux domestique. Avec elle, il faut marcher droit! C'est une maîtresse femme! Pas méchante au fond! mais autoritaire! Elle dirige tout à la baguette.... Et je vous assure qu'elle s'y entend...

— Aime-t-elle sa belle-fille? interrogea le baron qui était venu grossir le petit groupe.

— Oui, mais à sa façon!... Elle n'admet pas que M^{lle} Niévès lui résiste en quoi que ce soit.

— Niévès!... Le joli nom! remarqua Amielle.

— Il veut dire *neige* en espagnol, expliqua Pié-

rille. M. Olzanno était originaire de l'Amérique du Sud.

— Il n'avait pas de fortune, je crois? interrompit Boson.

— Non!... il était le secrétaire de M. Baron, et déjà veuf avec une petite fille. M^{lle} Baron s'en enticha, et comme elle a toujours bien voulu ce qu'elle voulait, elle l'épousa. Il mourut l'année suivante, avant d'avoir pu être associé à la maison Norab... De sorte que Mademoiselle n'aura que ce que Madame voudra bien lui donner. Pour qu'elle soit riche de son propre, il faudrait qu'elle hérite de son parrain, le comte Rozan...

Une vive exclamation coupa la parole au vieux serviteur. Le baron l'avait poussée :

— Comment? Le comte est le parrain de M^{lle} Olzanno?

— Oui, Monsieur, il paraît que, quand elle est née, son père était le secrétaire du comte. Alors, celui-ci avait voulu être le parrain de sa fille!... Par la suite, ils se sont brouillés, je ne sais pourquoi! C'est un original à ce qu'on raconte!

M. Dorgeray avait écouté atterré. Il entraîna Simon sur la terrasse.

— Pourvu que ces femmes ne soient pas des intrigantes! chuchota-t-il. Il serait capable de laisser tout à cette Niévès qui, en somme, n'en a pas besoin.

Simon était un silencieux, et, ce jour-là, plus encore, il n'avait prononcé que peu de paroles; au fond de l'âme, il éprouvait une inquiétude douloureuse qu'il ne voulait pas laisser deviner à ses compagnons.

Il essaya cependant de sourire :

— Père, dit-il, ne vous accrochez pas à cet espoir d'héritage qui, sans doute, crèvera comme bulle de savon. Prenez plutôt du présent ce qu'il peut avoir de bon, et, pour l'avenir, faites confiance à Dieu.

Le percepteur secoua la tête; toute sa figure amaigrie grimaçait sous une expression d'amertume :

— Je ne trouve rien de bon dans le présent. Mon métier est insupportable : alors qu'espérer de l'avenir s'il continue purement et simplement le présent?

— Amielle vous l'adoucira dans la mesure de son pouvoir!

— C'est justement ce qui m'enrage! Comment

veux-tu qu'elle se marie, cette petite ? A Montréal, il n'y a personne pour elle ! Tous les hobereaux d'alentour, après la guerre, ne songeront qu'à faire la chasse à l'héritière. Et il m'est impossible de me priver de ses services pour l'envoyer ailleurs, par exemple en Poitou, chez nos cousins La Morlière, ou bien à Paris, chez les Bergereau-Limaise.

— Du reste, aucun de ceux que vous me nommez ne m'a jamais invitée. Pour ne parler que des Bergereau-Limaise, ils sont trop fiers d'avoir un fils attaché d'ambassade pour ne pas redouter ce qu'ils appelleraient « un sot mariage ».

Le percepteur soupira.

— Ce n'est pas, non plus, ton ami, le marquis de Salvère, qui l'épousera, je le crains bien...

— Oh ! mon père, reprit vivement le jeune capitaine, ne le désirez pas ! Salvère est un faible qui subit toute les influences : il est incapable d'assurer à une femme un bonheur durable... Au front, on a le loisir d'observer les caractères ! Je reconnais qu'il ne manque pas d'allant, mais l'équilibre lui fait défaut ! Facilement, il verse aux extrêmes... Toute sa vie, il sera ce que sa mère en a fait malheureusement, un enfant impulsif et gâté... Il ne rendrait pas Amielle heureuse !

Le baron eut un haussement d'épaules :

— Oh ! tu n'as pas besoin de tant taper sur le clou ! Il n'y a pas de danger qu'il se déclare ! Ta sœur n'est pas assez riche pour lui !

Ceux dont ils parlaient passaient à ce moment sur la terrasse, toujours suivis de Piérille, et ils étaient, tous les deux, si parfaitement assortis, si visiblement heureux d'être ensemble que M. Dorgéray eut un battement nerveux dans les paupières : il se demandait si son fils n'avait pas raison, s'il n'avait pas été imprudent en engageant ce beau garçon à rester.

Lentement, les deux jeunes gens allèrent jusqu'à l'extrémité de la proue, et, l'un en face de l'autre, ils s'assirent sur la balustrade.

A leurs pieds, la Vézère coulait, rapide et claire ; sur l'autre rive, la plaine étalait son damier de verdure et de champs labourés fermée par l'ondulation des coteaux. De grands bœufs lents avançaient laissant derrière eux d'impeccables sillons. Des femmes gaulaient des noix ; on entendait leur rire et les propos échangés. Tout était calme et riant. Les êtres et les choses ne semblaient plus se

souvenir que là-bas, très loin, dans le nord, il y avait la guerre.

— Pendant longtemps, murmura Boson, j'ai cru qu'il n'existait pas de plus bel horizon, et, ce soir, je suis tellement repris par mon âme d'enfant que je suis bien près de le croire encore.

Il lui raconta les belles pêches qu'il faisait à cette place, et comment aussi il croyait de là commander un navire et donnait ses ordres avec un porte-voix.

Il lui décrivit les fêtes dont cette terrasse avait été le témoin, fêtes de jour et fêtes de nuit, pour ses vingt ans, pour son retour du régiment, ou tout simplement pour le seul plaisir de réunir les châtelains des environs, de faire un peu de bruit, de trancher sur le cours monotone de l'existence : des fleurs partout, un jazz endianlé, venu de Bordeaux, les tables du souper, dressées sous une tente que festonnaient joliment des lanternes vénitiennes... le champagne coulant à flots... L'oncle Robert — celui qui depuis avait hâté la ruine de son frère — était homme de goût. Il ne négligeait rien... Les réceptions de Salvère étaient renommées à vingt lieues à la ronde. C'était à qui solliciterait une invitation : des gens, morts aujourd'hui, ou qui avaient également subi les assauts de la dure fortune, et s'en étaient allés cacher leur détresse dans quelque coin écarté, tandis que des étrangers s'installaient à leur place.

— Vous ne sauriez croire combien je déteste cette M^{me} Olzanno, conclut le jeune officier. Son nom même m'est antipathique.

Il voulut ensuite promener la jeune fille dans le parterre et dans les bois, pour rechercher avec elle les dernière traces du temps aboli, heureux comme un enfant de retrouver dans la folle végétation des fossés profonds un pêcher issu d'un noyau que, tout petit, il avait jeté à cette place, ou bien, dans un creux de rocher, un réservoir à poissons que lui-même avait aménagé. En l'écoutant, Amielle avait l'impression que leurs souvenirs, si pareils sur certains points, s'enlaçaient comme des lianes, jaillies du même pied, et elle ne put s'empêcher de le remarquer.

Il l'interrogea sur La Morlière, sur leur existence de garnison et elle ne se fit pas prier pour lui répondre : dans ce temps-là, elle n'allait pas encore dans le monde, mais que de fois, malgré Demoise, elle s'était penchée sur la rampe pour

voir passer les brillants uniformes et les robes étincelantes, mieux écouter les accords entraînants de l'orchestre.

— Et, après, quand j'étais au couvent, avoua-t-elle en souriant, certaines reprises me poursuivaient jusqu'à me chanter aux oreilles dans les moments où j'aurais voulu être recueillie.

Il s'accusa des mêmes distractions.

— Nous n'étions pas faits pour être bureaucrates ! décida-t-il avec un soupir.

Le baron interrompit cette conversation : il se fatiguait vite et avait hâte de retrouver les cousins de l'auto. Et puis l'avertissement de son fils l'avait mis de méchante humeur. Il donna le signal du départ. Amielle et Boson durent s'arracher au charme d'une heure qu'ils auraient voulu prolonger.

Ils revinrent par des chemins nouveaux, mais leur curiosité laissa passer les choses sans s'y intéresser. D'ailleurs, ce n'était plus la magie de l'aller : le soleil sombra vite derrière les coteaux, et lorsqu'ils atteignirent la Dordogne, elle ne traînait plus dans ses eaux que quelques reflets sanglants qui s'effacèrent vite.

Une carte de visite cornée attendait les promeneurs, celle de Bernard Leygonie.

— Nous aurions bien pu l'emmener, remarqua Simon sur le ton du regret : nous avions une place à lui offrir...

Boson ne releva pas cette réflexion ; il ne regrettait pas du tout l'absence du jeune aviateur.

La soirée fut courte. Le percepteur, très las de sa promenade, ne parla pas d'ouvrir la table à jeu ; il rappela même que sa fille devait aller le lendemain matin payer des allocations dans une commune voisine et que, suivant son habitude, elle se mettrait en route de bonne heure, avec la charrette anglaise.

Simon décida d'accompagner sa sœur, et Boson alors implora la permission de les suivre...

... Ils partirent dans le brouillard, aux premières clartés d'aube, et, pendant qu'Amielle, installée à la mairie, attendait le bon plaisir des femmes de mobilisés qui racontaient longuement à « la demoiselle du percepteur » les duretés de leur vie et les maladies de leurs enfants, ils détélèrent *Black-Fellow* et s'en furent flâner autour du village...

— Demain, il faudra repartir, remarqua Simon.

Je n'ai qu'une permission de quatre jours, et je dois m'arrêter à Paris.

— Je vous suivrai, mon capitaine, soupira le jeune marquis. Ma mère doit se demander ce que je deviens. Et, du reste, ma permission touche aussi à sa fin...

— Il faut rentrer dans la fournaise...

— Pour peu de temps, je l'espère... Debeney est en train de vider la poche de la Fère... Bientôt nous aurons recouvré notre liberté...

— Oui, mais peut-être pas de la façon que vous supposez !

— Des pressentiments fâcheux ? Il faut les écarter.

— Je crois, au contraire, qu'il faut les écouter. Certains de mes camarades ont eu ainsi de ces avertissements.

Boson n'aimait pas à s'appesantir sur les idées troublantes. Du reste, comment aurait-il songé à la mort ? Il se sentait vivre jusqu'à l'ivresse : rien ne lui était plus qu'Amielle Dorgeray !

Il ne se demandait même pas ce que sa mère penserait d'une pareille folie ; il allait devant lui sans réfléchir, seulement disposé à cueillir toutes les fleurs du chemin.

Amielle sortait de la mairie, sa valise à la main, un peu plus de rose aux joues, comme excédée par le fastidieux travail ; il courut vers elle, la débarrassa de son fardeau — cette fois elle y consentit — et, ensemble, ils revinrent vers Simon.

— Partons ! dit celui-ci.

Ils se dirigèrent vers l'auberge pour atteler *Black-Fellow*.

— D'ordinaire, je ne suis pas si bien servie, remarqua Amielle en montrant ses dents blanches. Que de fois, il m'est arrivé, en l'absence du valet d'écurie, de faire la besogne moi-même, en évitant comme je pouvais les ruades d'un mulet rétif, voisin de râtelier.

On la sentait contente de prouver à ses compagnons que, toute faible femme qu'elle fût, elle savait se débrouiller sans aide masculine...

Sur la route montante, ils dépassèrent Bernard Leygonie qui venait de promener ses enfants. La petite fille tendit les bras vers M^{lle} Dorgeray :

— M'Amielle, prenez-moi !

— Mais non, gronda le jeune père, tu es indiscreète, Micheline.

— Moi aussi, je veux monter... s'écria Tino qui,

déjà, audacieusement, levait la jambe pour atteindre le marchepied.

Simon contenait l'impatience de *Black-Fellow* qui, volontiers, lorsqu'il était harnaché, reprenait des airs de pur sang et râclait de son sabot la chaussée, bien ferrée sur un fond de roche.

— Donnez-les-moi, proposa Amielle en souriant.

Elle prit Line sur ses genoux, et Tino se nicha entre elle et le capitaine.

— A présent, papa, monte derrière ! conseilla le garçonnet.

— Et *Black-Fellow* ? Qu'en penserait-il ? Non ! Non ! puisqu'on abandonne le pauvre papa, il s'en ira tout seul, bien triste !

— Je vous accompagnerai, décida brusquement Boson en sautant à terre.

Il n'était pas fâché d'observer de plus près ce Leygonie, trop proche voisin de la maison du fabuliste : il se flattait même de surprendre le secret de sa pensée ; mais l'aviateur ne parut pas disposé à le lui livrer et, tout de suite, intervertissant les rôles, il l'interrogea ! ...

Une question toute simple :

— Comment trouvez-vous notre Montréal ?

Boson ne put taire son enthousiasme : cette petite ville haut perchée, ceinte de remparts, défendue par des rochers inaccessibles, ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vu déjà. Vraiment, il comprenait qu'on s'y attachât ; il eût voulu y posséder une vieille maison où, chaque année, excédé par l'existence brûlée de Paris, il serait venu se reposer.

Bernard l'écoutait sans le perdre du regard. Devinait-il la cause de cet emballement ? On l'eût cru ! Il y avait du regret dans ses yeux.

Cependant, par ailleurs, il ne laissa rien paraître de ses impressions intimes : il parla des événements qui se précipitaient, de Salvère dont il avait souvent admiré la délicieuse silhouette, des travaux gigantesques, entrepris, avant la guerre, par la Société dont il était l'ingénieur principal, et qui restaient inachevés.

Tout ce qu'il disait était net, pensé, révélait une nature supérieure, méthodique, organisatrice, faite pour l'autorité, mais mise au service d'un cœur ardent qui devait en adoucir les arêtes trop dures.

— Il plane toujours, pensa le jeune lieutenant avec humeur.

Près de son compagnon, il se sentait redevenir petit garçon, et il ne laissait pas d'en être irrité. Toujours, il avait détesté ce qui le dominait.

Dans l'espoir d'y trouver une indication, il guetta le passage près du cimetière : M. Leygonie eut bien un regard vers la croix blanche qui, de loin, désignait l'emplacement du tombeau de sa famille, mais aussitôt il détourna la tête.

Commençait-il donc à oublier ? Ou, tout au moins, à être gêné par les souvenirs du passé ?

Les deux jeunes officiers franchirent la porte du Soleil, opposée à celle du Roy, et, par une rue montante, gagnèrent la place.

L'Angelus de midi était sonné : M^{lle} Dujarry, son bureau fermé, respirait, un instant, l'air attiédi, sur le banc de pierre, placé sous la boîte aux lettres.

Elle avait vu passer les enfants dans la charrette anglaise, et son vieux cœur en restait tout réjoui, mais son front se rembrunit quand elle aperçut « le Parisien », camarade de Simon Dorgéray... Ce bel officier ne lui disait rien qui vaille !

— Les jeunes filles sont parfois si imprudentes, pensa-t-elle ; elles se laissent prendre aux compliments, et celui-là doit savoir les tourner...

Après quelques mots de politesse, les promeneurs se séparèrent.

— Tu ne vas pas chercher tes enfants, Bernard ? cria de loin la receveuse des postes.

— Oh ! ils sauront bien revenir tout seuls. Je ne suis pas inquiet...

Et sans poursuivre la conversation, le jeune ingénieur disparut dans la maison du Gouverneur, propriété de famille depuis que son bisaïeul, — un colonel de l'Empire, vert encore, — avait sous la Restauration acheté les vieilles pierres à l'État pour y faire tardivement son nid.

— Il ne m'a pas compris, pensa M^{lle} Rose, on plutôt il n'a pas voulu me comprendre ! La pauvre Èva était charmante, j'y consens, et il l'aimait très sincèrement, mais à présent, elle n'est plus, et la pauvre cousine Sévestre est bien vieille pour élever ces deux petits... Quant à Miette, leur bonne, elle les gâte abominablement ! En l'absence de son père, si l'on n'y prend garde, Tino deviendra vite insupportable... Et puis, après la guerre, que fera-t-il, ce malheureux homme dans son foyer vide ? Amielle serait la femme qu'il lui faudrait, mais voilà ! Voudra-t-il ? Et voudra-t-elle ?

Sur ce double point d'interrogation, M^{lle} Dujarry rentra pour s'asseoir devant le déjeuner presque toujours le même, œufs sur le plat et grillade, que lui préparait une petite servante de quatorze ans qui avait des robes trop courtes et des tabliers trop longs.

V

Boson gagna la maison du fabuliste, et comme il entra dans le jardin il aperçut sur le perron M^{lle} Dorgeray littéralement mangée de baisers par les petits Leygonie.

— Je ne voudrais jamais vous quitter, m'Amielle, disait Line.

— Moi aussi, appuyait Tino, je voudrais habiter toujours avec vous!...

Amielle se redressa un peu rouge. Était-ce la fugue de cet assaut ou la réflexion du garçonnet qui provoquait cette brusque flambée? Le lieutenant ne put le démêler, et il en resta nerveux.

— Demain, je partirai, se répéta-t-il toute la journée, et le bonheur que j'ai connu pendant ces trois jours, je devrai le laisser derrière moi, l'abandonner à un autre qui brûle de me le ravir.

Cette idée l'exaspérait! Comme un avare que la dure nécessité force à s'éloigner de son trésor sans pouvoir l'enfermer à double tour, il ne pouvait songer qu'à l'adroît « voleur » tout prêt à se glisser par la porte entrebâillée.

À l'heure du couchant, ses pas le ramenèrent vers le chemin des Jouvencelles. Il se souvenait qu'Amielle lui avait dit :

— J'y viens, chaque soir, pour respirer un peu...

Le soleil semblait en féerie vers l'horizon. Tout semblait d'or, le ciel et la rivière, et cet or s'accrochait aux vitres, aux ardoises, aux girouettes, aux fils électriques, à tout ce qui pouvait le refléter. Il semblait crier victoire!

Attirée par la magie de l'heure, M^{lle} Dorgeray ne tarda pas à se montrer sur le seuil du jardin. Il courut vers elle. Elle parut un peu surprise de le trouver là, car Simon n'y était point. Il comprit alors qu'elle ne désirait pas s'asseoir sur le

banc auprès de lui, et, de peur qu'elle ne s'éloignât, vite, il lui posa une question indifférente : où étaient donc ces fameuses fourches patibulaires qui ont donné leur nom aux rochers ?

Elle le conduisit à l'endroit où le glacis, contourrant la maison du fabuliste, permettait de découvrir une autre perspective.

Une croix de mission s'élevait là sur une étroite plateforme rocheuse. On y voyait encore les couronnes desséchées des dernières Rogations.

Elle dominait un paysage plus âpre, resserré entre des côteaux arides. À mi-côte, la route qui descendait à la gare, et, au-delà, le foirail, le cimetière...

— C'est de ce côté que se trouvent les carrières de pierre et les ardoisières qui appartiennent à M. Leygonie, remarqua Amielle.

Toujours le nom détesté ! Boson, de nouveau, imagina l'ingénieur, revenant, la guerre finie, avec le désir d'un sourire de femme dans sa Maison sur le roc, la receveuse des Postes complice de ce désir, le baron lui-même séduit par le projet... La jeune fille ne céderait-elle pas ?

Dans cette petite ville, à l'écart du monde, que visitaient seulement les touristes, curieux du passé, elle gardait si peu de chance de fixer sa vie !

Il regarda autour de lui pour distraire sa pensée : sur ce plateau, battu par les vents d'ouest, attristé par le proche voisinage des croix, blanches ou noires, qui marquaient les tombes, l'herbe était grêle et brûlée.

En contre-bas, d'anciennes fortifications, jadis défense formidable, en avant de la ville, avaient croulé parmi les broussailles et les ronciers.

Le roc vif qui bordait l'enclave sablonneuse sur laquelle le fabuliste avait eu l'imprudence d'établir sa maison, affleurait partout, et, dans cette désolation, une chèvre attachée à un piquet, semblait le seul être vivant.

— J'aime mieux l'autre côté, remarqua le jeune marquis pour remplir le silence trop plein de choses. Il est moins austère, plus riant...

— C'est vrai ! Mais ce coin sauvage a bien son charme. On s'y sent près de ses morts... Et puis l'on aperçoit mieux le tournant de la rivière... L'œil peut suivre les gabarres, chargées de bois, qui descendent lentement le fil de l'eau. Enfin, cette croix qui étend ses bras sur la plaine semble

dire : « Tout passe, et moi je reste... » Demoise me le faisait remarquer, l'autre jour : « Rien que de la sentir au-dessus de soi, on se sent plus de courage... » Je viens souvent ici...

Elle s'était assise sur les marches de pierre. Il resta debout auprès d'elle.

— Il vous faut, en effet, du courage pour votre tâche ingrate de chaque jour, murmura-t-il. Si vous saviez combien je vous admire...

Elle ne répondit pas tout de suite :

— J'ai fini par m'intéresser à ce que je faisais, avoua-t-elle enfin. Mes registres sont devenus pour moi de vrais amis. Je ne voudrais pas y voir une tache !

— Mes bordereaux et la Cote de la Bourse me sont moins chers ! Je m'effraie de les retrouver... vous êtes plus parfaite que moi !

Elle secoua la tête.

— Je suis loin d'être parfaite. A certains moments je serais même bien près de trouver la vie trop dure et de me révolter contre elle, si Demoise ne me servait d'exemple... Elle sait si bien accepter le sacrifice, tous les sacrifices, qu'elle leur communique une beauté particulière. A son seul contact, je me redresse et je me dis : « Allons ! il ne s'agit pas d'être vaincue par la vie, mais de la vaincre ! »

— Vous y réussirez ! Tôt ou tard, ce temps d'épreuves passera... Un jour, le bonheur viendra frapper à votre fenêtre...

Il avait jeté cela d'une voix très basse. Elle ne put s'empêcher de rougir, et son regard se tourna vers les horizons lointains, comme si, pour l'instant, rien ne l'intéressait plus que les nuées d'or, et les îlots, plantés de saules, enchâssés comme des émeraudes dans la rivière.

Il continua :

— La guerre met trop d'incertitude dans les lendemains pour permettre les paroles décisives, mais, si la victoire est proche, comme on l'annonce, alors les cœurs pourront révéler leurs ardeurs cachées...

Elle se taisait toujours ; il ne s'arrêta point :

— J'ai toujours eu soif d'affection. Mon père était l'homme de bien dans toute la force du terme ; plutôt que de voir protester la signature de son frère — cet oncle Robert dont je vous ai parlé — il a préféré se dépouiller et nous dépouiller ; mais il était froid et rude... Ma mère ne lui

ressemble guère. C'est une passionnée qui m'a toujours aimé d'une tendresse jalouse. Enfant, si je m'attachais à une vieille bonne ou à une gouvernante, elle la renvoyait aussitôt, n'admettant pas de partage... Et cependant, elle n'a jamais cherché à pénétrer dans l'intime de mon âme, elle n'a jamais compris que j'avais soif d'une de ces affections qui confondent les cœurs... Mon séjour à Montréal restera dans ma mémoire comme une oasis de fraîcheur où j'ai pu un moment étancher cette soif dévorante... En partant, je n'emporte qu'un seul désir : revenir, la guerre finie, si, du moins, vous voulez bien m'y autoriser.

Il n'y a pas que les mots qui traduisent la pensée, il y a aussi le regard, et Boson regardait Amielle de telle façon qu'elle ne pouvait se méprendre sur la portée de la permission qu'il implorait.

Son cœur fut soulevé par une vague d'espérance : sans vouloir se l'avouer, — car elle eût protesté si on lui eût prêté les fades rêveries des jeunes filles d'autrefois, ignorantes de toute indépendance, prêtes à sortir avec une larme de la maison paternelle pour entrer avec un sourire chez leur mari — elle conservait au cœur la petite fleur bleue de ses devancières. Comme le pensait Demoise, elle attendait le prince Charmant, capable d'une longue fidélité, qui l'emmènerait loin de ce mont rocheux où, pour le moment, le devoir l'enchaînait, et Boson lui parut être celui-là. Elle ne se demanda pas si les lèvres fines n'étaient pas trompeuses; sa loyauté naturelle croyait à celle des autres, et, du reste, le jeune marquis croyait lui-même à sa sincérité.

Lentement, elle se leva. Elle n'était plus rouge. Très pâle au contraire.

— Mon père sera toujours heureux de recevoir votre visite, assura-t-elle.

Ce fut tout, mais il avait compris, et, un instant, le bonheur irradiia les choses qui l'entouraient jusqu'à l'éblouir, l'empêcher de voir plus loin. Les nuées d'or s'effaçaient pourtant. Elles se fondaient en des mauves très doux qui semblaient porter le deuil du jour.

Amielle les considéra, la main sur la croix :

— Quel dommage ! soupira-t-elle. On ne peut prolonger les minutes de beauté !...

Il ne répondit pas : tout à coup, il avait pensé à sa mère, à la façon dont celle-ci jugerait son

imprudence, et du froid lui était tombé sur le cœur...

Ils tournèrent le dos au couchant et revinrent vers la maison.

Simon sortait du jardin : à la vue du tête à tête qu'il interrompait, ses sourcils se froncèrent. Toutefois, il ne se permit aucune observation, et simplement pria sa sœur de vouloir bien veiller à ce que Marion mît dans sa valise le linge frais dont il avait besoin. Du bel azur où elle voguait, Amielle dut retomber dans la plate réalité.

Boson s'assit alors près de son camarade sur le banc aux riantes perspectives. Les paroles qui lui avaient échappé exigeaient un aveu. Par une prudence excessive, il le retint sur ses lèvres.

Dans ce crépuscule commençant qui, comme le soir de son arrivée semblait ouvrir, dans la vallée, de mystérieuses cassolettes d'où montaient des fumées légères, il pensait de plus en plus à sa mère. Il croyait même entendre ses reproches...

La conversation ne roula que sur le voyage du lendemain et les derniers communiqués, puis ils rentrèrent pour le dîner, et la soirée se traîna un peu lourde.

On eût dit que chacun gardait le silence par crainte de trahir le secret de son cœur.

.

Le lendemain matin, lorsque Boson déboucha sur la place, sa valise à la main, il aperçut Hilaire qui attendait avec la charrette anglaise devant l'église.

— La messe n'est pas encore finie, expliqua le vieux domestique. Sauf Monsieur, ils y sont tous, même M. Leygonie !

Le jeune officier, agacé au seul nom de l'aviateur, s'approcha de la balustrade : un brouillard épais l'empêchait de voir la vallée. Il pensa, de plus en plus nerveux :

— Ce n'est pas comme l'autre matin où il y avait encore quelques sommets de lumière... Mauvais augure !

Amielle apparaissait avec Demoise sur le seuil de l'église ; il s'approcha d'elle pour prendre congé. Elle se tenait droite et fière, sans larmes. Évidemment, elle se raidissait contre toute émotion. Simon, sorti à son tour avec son ami Bernard, l'embrassa, baisa la main de la vieille institutrice, donna l'accolade fraternelle à Bernard Leygonie ;

puis, pour ne pas s'attendrir, il grimpa dans la charrette anglaise, où déjà, sur sa prière, Boson avait pris place.

Une dernière fois, il enferma dans son regard la vieille église, la halle, les maisons anciennes, le buste du fabuliste, toutes les choses qu'il aimait; de la main, il salua ceux qui restaient, et, sans paroles, toujours du geste, il donna enfin le signal du départ.

Les larmes suffoquèrent Amielle. Sous prétexte de commissions, elle laissa l'aveugle revenir seule par le chemin familial et elle rentra dans l'église.

L'ingénieur devina qu'elle voulait cacher sa peine à tous les yeux. Il comprenait cela si bien lui qui, souvent, avait emmené son désespoir dans la profondeur des bois.

Mais quelle était la cause véritable de ses pleurs? Le départ de son frère pour un inconnu redoutable? Ou bien?...

Il n'acheva pas sa pensée : une jalousie, ignorée jusqu'ici, l'avait mordu au cœur! Elle lui parut une trahison envers la morte, et, boullversé, du rouge au front, il plongea dans l'ombre de sa vieille demeure...

. x

Le soir, lorsqu'Amielle accompagna dans sa chambre M^{lle} Réault, celle-ci lui dit :

— Ma petite a du chagrin... Est-ce parce que Simon est parti?

Les larmes empêchèrent la jeune fille de répondre; l'aveugle continua :

— Quoi qu'il arrive, disons-nous bien que c'est la volonté de Dieu, et remercions-le d'avoir béni celui qui s'en va vers le danger. Eût puis faisons de notre mieux notre tâche journalière sans trop permettre à l'imagination de l'alléger, car il est parfois imprudent de suivre les mirages qu'elle nous présente.

Les nuées d'or! Amielle y pensa tout à coup! Oh! oui, le triste crépuscule les avait vite bues.

Elle fut sur le point de tout avouer à la chère compagne qui semblait attendre une confidence, mais que lui dire? Sur le moment, les paroles du jeune marquis avaient chanté doucement à ses oreilles; elle leur avait trouvé une claire signification, mais maintenant, elles devenaient imprécises quand elle essayait de les ressaisir pour les obliger à chanter encore.

Et puis, l'expérience précoce qu'elle croyait sienne lui interdisait de soumettre son incertitude à des esprits qu'elle jugeait moins avertis. Demoise s'était, toute sa vie, dévouée aux autres; elle leur avait sacrifié ses beaux yeux lumineux et doux; mais, par cela même, elle n'avait jamais eu le temps d'être jeune, ni de savoir qu'elle avait un cœur capable de battre en secret...

Que vaudraient ses conseils, venus de régions trop idéales pour être applicables aux choses de la terre?

Et la jeune fille enferma donc son secret au plus profond de son âme, et, comme ces parfums, contenus en des flacons d'or qui les gardent jalousement, il se concentra jusqu'à s'exaspérer...

VI

Malgré les cloches qui sonnaient dans le brouillard le glas des morts, malgré les pluies diluviennes qui noyaient la campagne d'alentour, Amielle vécut des jours d'espérance pendant cette première semaine de novembre qui, chaque matin, annonçait à la France une victoire nouvelle.

Elle pensait :

— Bientôt, il reviendra!

Et son cœur battait plus vite. Elle imaginait alors ce retour et la joie de son père à qui le jeune lieutenant laissait un si agréable souvenir qu'imprudemment il oubliait les recommandations de son fils pour en parler sans cesse, et avec une évidente sympathie.

Le soir — bureau fermé — pendant que son père sonnait de la trompe sur le perron et qu'elle additionnait les recettes du carnet à souche ou inscrivait les pièces de dépense, malgré toute sa science arithmétique, elle craignait de se tromper, tant l'image de Boson se glissait entre elle et les chiffres ingrats.

Elle organisait son existence future dans leur petit logis parisien, prévoyait les économies qu'imposerait la vie chère, décidait d'amasser une réserve pour son trousseau : les revenus de sa dot, les mensualités que lui payait le percepteur pour son service d'employée...

Comme un avare, elle cacha les premiers billets

sous une pile de linge, car elle connaissait son père : dès qu'il s'apercevait que, dans la maison, il y avait un peu d'argent de trop, il le dépensait aussitôt en fantaisies coûteuses : des objets, annoncés dans des catalogues, qu'il faisait venir quitte à ne s'en servir jamais.

Le temps avait beau couler : il restait le grand enfant incorrigible qui met le feu à la maison pour avoir trop joué avec les allumettes.

Amielle se demandait bien parfois ce que la marquise de Salvère penserait du projet de ce fils qu'elle aimait d'une tendresse si jalouse :

— Elle doit être intéressée comme beaucoup de parvenus. Sans doute, elle ne me trouvera pas assez riche ou bien elle m'en voudra de confisquer à mon profit une bonne partie du cœur qu'elle voudrait posséder tout entier.

Mais elle se rassurait à l'idée qu'elle ne se présentait pas sans dot, qu'elle était de bonne souche, et surtout que Boson l'aimait d'un amour d'autant plus fort qu'il n'y mêlait aucun calcul d'argent. Elle atteignit ainsi le neuf novembre : comme tous les jours, ce matin-là, elle avait accompagné Demoise à la messe... Un sacrifice ! Car sa paresse lui eût soufflé de se lever un peu plus tard ; mais elle redoutait pour l'aveugle les inégalités rocheuses de la place et ne voulait pas cependant la priver du seul rayon de sa journée grise.

M. le Curé les attendait sur la place, à leur sortie. Amielle fut surprise de le trouver là : d'ordinaire, il prolongeait son action de grâces, sans doute pour y puiser la force d'exercer son dur ministère.

— Voudriez-vous venir jusqu'à la poste avec moi ? demanda-t-il d'une voix où tremblait l'émotion. M^{lle} Dujarry aurait quelque chose à vous dire.

Ce « quelque chose » Amielle le comprit dès qu'elle pénétra dans la petite salle à manger sans élégance et sentant la pomme mûre où, près d'un beau feu de bois, la vieille demoiselle, visiblement troublée, les attendait, une lettre à la main.

Tout de suite, elle balbutia :

— Simon ?...

Elle n'avait pas osé prononcer un autre nom... C'était bien de lui qu'il s'agissait : il était tombé au cours de la poursuite sur Maubeuge, et c'était le 11 que devaient avoir lieu les obsèques dans un village d'arrière.

A tâtons, Demoise chercha sa « chérie » et la prit dans ses bras, comme elle le faisait jadis pour la consoler de ses gros chagrins d'enfant.

— Il faut que je parte, sanglota la jeune fille sur l'épaule secourable. Papa n'est pas en état d'y aller.

— Je vous accompagnerai, décida résolument M^{lle} Rose. Vous ne pouvez pas partir seule. Je vais téléphoner au directeur pour lui demander la permission, et télégraphier aussi à Bernard qui est dans le même secteur. Il y a un train à midi... nous le prendrons...

Justement, ce matin-là, le percepteur n'était pas encore levé. Il avait eu des étouffements, sans doute l'inquiétude, les premiers froids... Il fallut le ménager beaucoup.

Amielle dut retenir ses pleurs, composer son visage, affermir sa voix.

— Simon a été blessé, papa. Il me réclame. Je vais partir avec M^{lle} Dujarry.

Naturellement, le père s'alarma; ce fils qui ne lui avait jamais causé l'ombre d'un souci, qui devait prolonger la belle lignée militaire des Dorgeray lui tenait doublement au cœur!

— Tu ne me trompes pas au moins? demanda-t-il haletant et soulevé sur son lit.

Elle secoua la tête, et, sous prétexte de préparatifs, elle quitta la chambre. Les larmes l'étouffaient.

Elle chercha dans sa garde-robe des effets, un chapeau de crêpe qui lui restaient du deuil de sa mère, et sans s'inquiéter de leur forme surannée, elle les emporta à la Poste pour s'en revêtir.

Pendant l'interminable voyage, un espoir soutint sa douleur : Boson n'appartenait-il pas à la compagnie du capitaine Dorgeray? Comme ce soir mémorable où il avait surgi auprès d'elle pour la défendre, l'arracher à des mains brutales, il serait là pour la soutenir, la consoler, peut-être même lui murmurerait-il les paroles décisives que la Victoire permettrait, mais, le matin du 11 novembre, lorsqu'elle débarqua sur le quai de la gare en ruines où des blessés attendaient leur évacuation vers l'intérieur, elle ne le découvrit pas dans la foule des uniformes souillés, sans couleur, qu'on devinait anxieux du signal annonçant la fin du cauchemar terrible qui, depuis quatre ans, torturait les corps et les âmes.

En revanche, elle reconnut Bernard Leygonie,

et il lui fut doux de rencontrer cette figure familière parmi tant de visages étrangers.

Averti par le télégramme de sa vieille parente, le jeune aviateur avait pu accourir par la voie des airs.

Il se montra bon, serviable, empressé. Il aplanit toutes les difficultés. Ce fut lui qui prit la place, réservée par Amielle au lieutenant de Salvère; elle était tellement suffoquée par les larmes qu'elle n'eût pas prêté attention aux dangers qu'offrait le chemin troué, défoncé, jonché de débris de toutes sortes, encombré de camions, d'automobiles, mais, si grande était sa désolation, qu'elle ne remarqua pas le léger tremblement du bras robuste sur lequel s'appuyait sa main.

L'église effondrée n'avait pour voûte que l'azur profond du ciel. Les cierges y vacillaient sous la brise du dehors. Après une courte bénédiction, le cortège peu nombreux gagna le cimetière.

Des grandes pluies de la semaine précédente, il ne restait plus que des flaques d'eau et une boue gluante sur lesquelles brillait un chaud soleil.

On eût cru que ce jour de la Saint-Martin ramenait l'été.

Une dernière absoute... Des pelletées de terre tombant sur le bois du cercueil... Des sanglots de femme, le pas rythmé de soldats qui s'éloignent... La cérémonie était terminée.

Bernard entraîna M^{lle} Dorgeray, presque inconsciente.

Ils rejoignirent la route encombrée. A peine y avaient-ils fait quelques pas qu'un coup de canon les fit tressaillir.

— Ils ont signé ! annonça l'ingénieur très grave. Que Dieu soit béni !

Une joie singulière envahit le cœur d'Amielle; il lui semblait que le mort qu'elle venait de quitter lui disait :

— Ne pleure plus ! Je suis heureux...

Des voitures d'ambulance les forcèrent de se ranger. L'une d'elles s'arrêta, immobilisant toute la file, et, à la vue des trois galons de Bernard, un blessé se pencha :

— Mon capitaine, vive la France !...

Le jeune aviateur répéta d'une voix forte :

— Oui, mes enfants, vive la France.

Et il leur abandonna ses mains que tous voulaient étreindre.

Amielle se sentit gagnée par le délire général.

Elle alla d'une voiture à l'autre, offrant aussi

ses mains frémissantes aux mains rudes et souillées.

— Mon frère est mort, disait-elle en montrant ses crêpes; mais, de là-haut, il doit nous sourire...

A travers l'espace, des sons de cloches arrivaient, des cloches de France que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'enlever à leurs clochers, et toutes ces sonneries claires, se mêlant à la voix du canon, disaient l'ivresse de cette grande journée.

Amielle ne retrouva sa lourde peine et l'inquiétude, tapie au fond de son cœur, que lorsqu'elle fut assise dans le petit baraquement, égayé par des cretonnes fleuries, où des infirmières leur servaient une courte réfection.

Elle s'en voulut alors d'avoir oublié son deuil et l'absence de Boson pendant les minutes glorieuses.

Elle n'osa pas cependant le laisser paraître, ni prier Bernard de s'enquérir du jeune lieutenant, mais en allant remercier l'infirmière-major qui, à l'arrivée, lui avait raconté les derniers moments de son frère et s'était montrée douce à sa grande douleur, elle lui demanda en rougissant beaucoup :

— Le lieutenant de Salvère n'est-il plus dans ce secteur ?

— Il a été blessé au bras, expliqua la jeune femme. Oh ! rien de grave ! Mais on a dû l'évacuer hier.

Amielle n'insista pas davantage. Ses compagnons la rappelaient : un train se formait. Elle y prit place au milieu des civières. Au moment de quitter cette terre, arrosée du sang de son frère, son émotion fut si vive que, de nouveau, des larmes roulèrent sur ses joues.

Bernard retenait sa main pour un dernier adieu ; d'un geste spontané, il y appuya les lèvres, et, comme le convoi s'ébranlait lentement, elle le vit sur le trottoir qui la suivait du regard, un regard qu'elle lui avait vu autrefois lorsqu'il apercevait de loin sa jeune femme, et qui la troubla jusqu'au fond de l'âme...

*

M. le Curé de Montréal apprit la terrible nouvelle à M. Dorgeray. D'abord celui-ci en fut écrasé, et l'on redouta pour lui une crise cardiaque. La nécessité de se tenir au bureau en l'absence de sa fille, les cloches de la Victoire qui faisaient battre son vieux cœur d'officier, les marques de sympathie qu'il reçut de toutes parts lui servirent heu-

reusement de dérivatifs. Il n'eut pas le loisir de se replier sur sa douleur, et, lorsqu'Amielle revint, le premier choc était passé; il put lui poser des questions, et, s'il gémit, ce fut beaucoup plus sur lui-même que sur le mort.

Il devint plus nerveux, plus irritable encore; aussi, malgré l'allégresse qui montait de partout, sa pauvre fille, sans cesse critiquée, grondée, traversa-t-elle un temps très douloureux qu'aggravait encore l'absence de nouvelles.

L'infirmière-major lui avait dit que la blessure de Boson était légère, mais des complications avaient pu surgir. Autrement, comment expliquer son long silence?

Avant d'être évacué, il devait avoir appris la mort de Simon? Peut-être même avait-il été blessé dans le même engagement. Alors pourquoi n'écrivait-il pas? En admettant que sa blessure l'en empêchât, il ne manquait pas autour de lui de mains de femmes, disposées à lui rendre ce petit service...

Chaque courrier apportait de nombreuses condoléances : des gens importants, que le baron avait connus autrefois, lui envoyaient quelques lignes de sympathie qui flattaient son amour-propre et qu'à l'occasion il montrait à ses partenaires de bridge. Les La Morlière, les Bergerau-Limaise qui, depuis sa ruine, le tenaient à distance, sortirent de leur dédaigneuse réserve pour se souvenir des liens de parenté qui les unissaient au héros disparu. Renaud lui-même, le bel attaché d'ambassade, laissa tomber de son stylo quelques phrases d'une élégante banalité; seul, Boson ne donna pas signe de vie, et le percepteur s'en étonna un jour :

— Pourvu qu'il n'ait pas été tué, lui aussi! C'était un garçon si bien élevé que certainement, après l'accueil cordial que nous lui avions fait, il n'eût pas manqué à ce devoir de stricte politesse. D'ailleurs, il aimait beaucoup Simon.

Amielle n'avoua pas que le lieutenant de Salvère avait été blessé au bras : elle se méfiait de l'oreille trop délicate de l'aveugle qui tricotait dans le silence, et, comme il était naturel qu'elle fût triste, personne autour d'elle ne s'aperçut du désespoir secret qui, chaque jour, élargissait le cerne de ses yeux.

Elle eût pu s'ouvrir de ses inquiétudes à M. le Curé, lui demander au besoin de prendre des informations; mais, sans doute, celui-ci lui dirait

qu'elle avait manqué de prudence, qu'il ne faut pas attacher une importance exagérée aux paroles enjôleuses des jeunes gens, et elle détestait tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à une censure. Alors, du moment que sa conscience ne lui reprochait pas un mot ni un geste inconsidéré, elle préféra se taire.

L'expérience ne s'acquiert que peu à peu. La monnaie dont on la paie est faite de déceptions, de déchirements du cœur. Amielle croyait la posséder; elle ne se doutait pas de tous les sacrifices auxquels elle devrait consentir avant de pouvoir revendiquer une telle possession.

Les seuls sourires de cette anxieuse attente furent les visites de Line et de Tino. Ils savaient qu'ils ne pouvaient venir à la perception aux heures où le bureau était ouvert, mais, dès que l'horloge de l'église avait sonné six coups, ils s'échappaient, dévalaient par le chemin aux herbes sèches qui passait devant la fontaine, et, turbulents et joyeux, sans frapper, ils pénétraient, dans le royaume de Marion — une grande cuisine, pavée de galets et un peu sombre, le jour, parce qu'elle n'était éclairée que par la porte et un *fenestrou* au-dessus de l'évier, mais si gaie, le soir, lorsqu'une lampe électrique rayonnait sa belle lumière jusqu'aux grosses poutres de chêne. —

Ils se blottissaient alors sur le saloir, au coin de la large cheminée, et, tout en grignotant des châtaignes, cuites sous la cendre, ils demandaient à Hilaire, habile en toutes choses de leur tailler des sifflets ou des manches de fouet. Cela leur faisait prendre patience en attendant leur grande amie.

Aussitôt qu'elle paraissait, ils se serraient pour lui faire place; ils se disputaient même un peu pour savoir celui qui serait près d'elle, puis quand les discussions étaient calmées, ils demandaient des histoires, des belles!

Line préférait *Blanche-neige*; Tino, *l'Adroit voleur*. Satisfaction était donnée aux deux, et ensuite, c'étaient des questions, des commentaires sans fin.

— Moi, j'aimerais bien une maman qui ressemblerait à *Blanche-neige*, déclarait souvent Line. Elle vous ressemblerait aussi, m'Amielle.

Tino disait en riant :

— Papa aussi est un *adroit voleur*, mais pas comme celui du contel! Je l'appellerai comme ça quand il reviendra...

Marion bougonnait bien parfois.

— Des enfants dans la cuisine, ça encombre à l'heure du souper!

Mais, au fond, son vieux cœur, qui n'avait pu connaître les joies de la maternité, chérissait ces petits qui l'embrassaient jusqu'à mettre de travers son mouchoir de tête.

A l'heure du dîner, M^{lle} Sevestre était parfois obligée de venir chercher ses pupilles qui s'oubliaient chez leur amie. C'était une ombre mince et triste, toujours en robe grise. Bien loin de redouter le second mariage de son neveu, elle l'appelait au contraire de tous ses vœux, ne désirant qu'une chose : se retirer dans un couvent.

Lina et Tino la fatiguaient; elle sentait que bientôt elle n'aurait plus l'énergie nécessaire pour lutter contre leurs caprices. Aussi quand elle écrivait à son frère et à sa belle-sœur — vieux ménage parisien sans enfants, et un peu égoïste — elle ne cessait de les entretenir du sujet qui lui remplissait le cœur :

« Je vous en prie, cherchez une femme à Bernard. Je suis à bout de force... »

En même temps, elle encourageait les relations de bon voisinage avec la maison du fabuliste. Elle tenait avec sa cousine, M^{lle} Dujarry, de mystérieux colloques qui se terminaient toujours sur cette résolution :

— Il faut procéder avec prudence. On gâterait tout par trop de précipitation!... Il garde encore le cœur si meurtri...

Bernard fut démobilisé en décembre : lorsqu'il vint à la perception, il trouva les mots qu'il fallait pour adoucir la grande peine de M. Dorgeray. Il parut à Amielle qu'il la regardait plus longuement qu'à l'ordinaire comme si le souvenir de la journée de deuil, passée au front, créait entre eux des liens nouveaux.

Elle s'en irrita. Pour elle, son voisin ne pouvait pas être candidat à sa main : ne l'avait-elle pas vu, dans les premiers temps de leur séjour à Montréal, se promenant avec sa jeune femme sur le chemin des Jouvencelles? Elle se serrait contre lui et il l'enveloppait d'un regard amoureux.

La fillette curieuse les avait épiés par dessus le mur, et, plus tard, quand elle avait suivi la bière chargée de fleurs, elle ne s'était pas étonnée du désespoir de ce jeune veuf qui perdait tout Je

bonheur de sa vie. Elle le trouvait naturel même. Un jour, l'ayant surpris, pleurant dans les bois, couché parmi les fougères, elle s'était retirée à pas furtifs pour ne pas troubler une douleur qui lui semblait chose juste et sacrée... Non, non, elle ne songeait pas à Bernard Leygonie et elle le déclarait souvent à je ne sais quel contradicteur invisible qui, au fond d'elle-même, lui chuchotait :

— Celui-là ne ressemble pas aux autres. Il a un grand cœur, une belle intelligence... Il sait aimer, tenir sa parole... Auprès de lui, tu pourrais être heureuse...

Avec l'intransigeance des jeunes, elle fixait à jamais Bernard dans son rôle d'inconsolable, et elle lui en voulait presque d'avoir, en sa faveur, retrouvé, une minute seulement, un de ses regards de naguère.

S'aperçut-il de sa froideur? Il ne s'attarda pas dans sa vieille maison. On ne le vit plus que rarement à Montréal où la vie d'Amielle continua, monotone en surface, mais agitée de tragiques incertitudes en profondeur...

VII

La marquise de Salvère — une femme de cinquante ans à peine dont les cheveux blonds crépelés, le teint encore frais, accentuaient encore l'apparence de jeunesse — avait, au retour de Montréal, accueilli son fils par des paroles de jalousie :

— Ces Dorgeray sont-ils donc si intéressants qu'ils t'ont fait oublier la mère qui t'attendait...

— Le baron est le plus aimable homme du monde, maman. Du reste, vous le connaissez! Il m'a raconté qu'il avait eu jadis l'honneur de danser avec vous...

Le baron n'avait pas ajouté que des amis communs voulaient le marier à M^{lle} Guignard, et qu'il avait écarté le projet ne trouvant pas l'alliance à son gré; mais la marquise gardait très net le souvenir de sa déception d'antan, et sa réponse s'en ressentit :

— J'ai en effet compté le lieutenant Dorgeray parmi mes cavaliers ordinaires. Il était très in-

fatué de sa personne et menait grande vie. Je ne m'étonne point qu'il en soit réduit aujourd'hui à n'être plus qu'un gratte-papier!

Boson s'était assis de l'autre côté de la cheminée où brûlait, dans une grille, un maigre feu de coke. Il enlevait ses gants. Un jour terne se glissait dans la chambre : la rue Madame est si étroite pour ses hautes maisons.

— Si je ne parle pas tout de suite, pensa-t-il, après, je n'aurai plus le courage... D'ailleurs, je pars demain. Je n'ai pas de temps à perdre.

Il alla déposer ses gants sur une table, se débarrassa de son manteau. Tout lui était bon pour retarder l'explication inévitable. Il comprenait si bien qu'elle serait orageuse.

Là-bas, la guerre sur le point de finir, l'automne admirable, les circonstances elles-mêmes, tout avait conspiré pour lui faire perdre la tête; mais, avant même d'arriver à Paris, en face du capitaine Dorgeray qui, les yeux sur le paysage fuyant, semblait replier son esprit vers des pensées secrètes, il s'était ressaisi pour envisager les conséquences de ses paroles imprudentes : Amielle n'avait qu'une dot très mince, l'héritage du comte Rozan était problématique; la plus médiocre des existences attendait donc le jeune ménage!

Toutefois, Boson ne songeait pas encore à reculer : il éprouvait pour M^{lle} Dorgeray un sentiment qu'il n'avait éprouvé pour aucune autre, et, comme, depuis sa naissance, sa fantaisie dictait tous ses actes, il réunit tout son courage et commença :

— Le baron devait être en effet un brillant cavalier. Malgré son infirmité, il garde une grande distinction. Sa fille lui ressemble... Elle est très jolie...

La voix tremblait un peu. La mère dressa l'oreille :

— Surtout, ne va pas t'en éprendre, remarquait-elle. Elle ne doit avoir que ses beaux yeux...

— Et cent mille francs de dot... C'est bien quelque chose...

— Pour toi, ce n'est rien! Nous parlions tout à l'heure du baron qui aimait la grande vie, mais tu es de la même trempe, toi! Le premier étourdissement passé, tu trouverais dur de te tasser dans ce petit appartement avec ta femme et les enfants qui viendront. Cependant, au prix où sont les loyers, pourriez-vous aller ailleurs? Je ne le crois pas! Alors, vous voyez-vous dans la chambre

sur la cour que je vous céderais? Il n'y aurait même pas place pour un berceau!

— Nous nous installerions dans le salon, maman...

— C'est cela! Pour que je ne sache plus où recevoir mes amies. Vraiment, tu déraisonnes en ce moment. Depuis quatre ans, tu es au front, en dehors de l'existence normale... Tu ne te doutes pas de l'enchérissement de la vie, et cette crise n'est pas passagère. Elle ira toujours en s'aggravant... Tes appointements à la Banque sont dérisoires : si on les augmente, ce ne sera pas en proportion de tes besoins... Alors, tu souffriras, tu regretteras ta décision inconsidérée, tu le montreras peut-être... Résultat : des troubles dans le ménage! Le proverbe ne dit-il pas : « Quand il n'y a plus de foin au râtelier, les chevaux se battent. »

— Mais je n'ai pu cacher à M^{lle} Dorgeray mon admiration. J'ai même prononcé des paroles assez claires, sinon décisives...

— La grande liberté que notre époque accorde aux jeunes filles entraîne avec elle de déplorables familiarités... Tu m'affirmes que tes paroles n'étaient pas décisives. C'est donc que tu ne lui as pas dit en propres termes ton intention de demander sa main.

— Oui, mais elle l'a fort bien compris.

— Peu importe, si tu n'as pas mis les points sur les i. Crois en ma vieille expérience, ne t'engage pas davantage. Prends le temps de réfléchir... Un mariage de ce genre te coulerait corps et biens... Avec ton nom, ta tournure, après la guerre, tu peux épouser l'héritière que tu voudras!... Ce serait folie de renoncer à de tels atouts!

— Vendre mon vieux nom à de nouveaux riches, jamais!

— Pourquoi tout de suite monter sur tes grands chevaux? Tu peux parfaitement ressentir de l'inclination pour celle que tu choisiras entre beaucoup d'autres...

— C'est impossible! Je n'aimerais jamais qu'Amielle!

— Ne prononce plus devant moi ce prénom recherché que les La Morlière ont exhumé de leurs vieux papiers pour en affubler leur petite-fille! Il t'entraînerait au naufrage, et je ne veux pas que tu tombes comme est tombé ton père, par de ridicules excès de délicatesse dont personne ne

nous tient compte... A l'heure actuelle, vois-tu, on ne doit considérer qu'une seule chose : l'argent ! Quoi que prétendent certains utopistes, il est indispensable au bonheur... Je souffre trop d'en manquer pour penser autrement, et, si tu étais un bon fils, tu t'efforcerais d'améliorer ma situation par une belle alliance au lieu de la compliquer par un stupide coup de tête... Les Dorgeray font bien les fiers, mais, en somme, leur noblesse date de l'Empire. Le premier de leur race fut un voltigeur qui devint général et baron, mais, qui avait commencé par n'être qu'un vulgaire robin. Toi, au contraire, tu peux offrir une généalogie, ornée des plus beaux noms de l'Armorial, et qui remonte aux Croisades. Cela vaut encore quelque chose à notre époque.

Elle s'animait en parlant. Elle reprenait son éclat d'autrefois, lorsqu'elle était une des jolies héritières de Poitiers, et, plus tard, l'une des reines de la société sarladaise. De l'animosité tremblait sous ses paroles. Son fils en devina la cause.

— Jamais je ne la déciderai, pensa-t-il.

Il en éprouva un immense regret : la pensée de ne plus revoir Anielle lui paraissait presque intolérable.

Où étaient-elles, ces belles nuées d'or qui flottaient doucement dans le ciel pendant qu'il prononçait les paroles que ses lèvres eussent dû retenir ? Fondues... évanouies... dans des lointains tristes !

Elle l'avait bien dit, un peu haletante, les yeux humides : on ne pouvait prolonger les minutes de beauté...

Ah ! certes, elle avait bien compris ! Il ne pouvait garder de doute à cet égard. S'il ne revenait pas à Montréal, il serait un lâche, un homme sans honneur... Et, d'avance, il souffrait à la pensée du jugement qu'elle porterait sur lui.

Son explosion passée, la marquise de Salvère était retombée dans le silence ; elle jouait avec ses bagues :

— Nous ne reparlerons plus de cela, dit-elle enfin. Je suis trop irritée... J'espère que le temps fera son œuvre... Tu auras la sagesse de comprendre qu'en ce moment tu représentes la folie, et moi la raison... Si tu passes outre, ne t'étonne point si, un jour, le chagrin achève de miner ma santé, si ébranlée par notre ruine et la guerre.

Mais, sans doute, cela t'est égal!.. Tu ne songes pas aux affreux cauchemars qui hantent mes nuits! Je te vois ensanglanté, sur une civière, et je me réveille le front moite, un cri dans la gorge, ne sachant plus si je vis ou si je meurs... Oui, tout cela t'importe peu! Vous autres, les hommes, il vous suffit de deux beaux yeux qui traversent votre horizon pour vous faire oublier les tortures d'une mère, la condamner pour toujours à une existence misérable... Ah! je voudrais être morte!

Il eut peur de cette exaltation qui reparaissait, et, sans promettre rien, il prit, pour les baiser, les belles mains tremblantes.

— Demain, pensa-t-il, désespéré. Je retourne au front! Peut-être serai-je tué! Cela arrangerait toutes choses!...

.

Il ne fut pas tué, bien qu'il eût revendiqué les postes les plus périlleux. Il fut seulement blessé, puis évacué sur Paris avant de savoir que le capitaine Dorgeray avait trouvé la mort glorieuse qu'il pressentait.

Il apprit la triste nouvelle à l'hôpital, et son premier mouvement fut d'écrire au baron pour le prier de partager avec M^{lle} Dorgeray l'expression de sa très douloureuse sympathie; mais il ne pouvait tenir une plume : il dut recourir à une main étrangère. Sa mère le surprit dictant la lettre à une infirmière. Elle le força de déchirer les quelques lignes déjà écrites.

— Je te l'ai dit : puisque tu dois guérir de ce coup de soleil, il est tout à fait inutile que tu renoues des relations...

Il était très faible, à ce moment-là; il ne résista point, et, quelques jours plus tard, on l'évacua encore, et, cette fois, sur un hôpital de convalescence, installé dans un hôtel particulier d'Auteuil.

Un parc entourait l'habitation, qui, par ses tourelles, prétendait singer certains châteaux des bords de la Loire. Le lieutenant de Salvère le traversa, allongé sur des coussins, et une boutade, reste de son entrain de naguère, lui monta aux lèvres :

« *Boson chez les nouveaux riches. Comédie d'actualité...* »

Il ne croyait pas si bien dire : le rideau ne tarda

pas à se lever. Le jour même, tandis qu'assis sur son lit il souriait à un pâle rayon de soleil qui se jouait dans les ors et les glaces du petit salon, devenu chambre d'officiers, il vit entrer deux infirmières — la mère et la fille sans nul doute — dont les mains étaient pleines de cigarettes et de friandises.

— Où les ai-je déjà rencontrées ? pensa-t-il. Certainement, elles ont croisé mon chemin ! Les yeux de feu de cette jeune fille ne sont pas de ceux qu'on oublie.

Il n'eut pas besoin de fatiguer son esprit, encore embrumé par les jours de souffrance. A la vue de son nom, inscrit en belle ronde sur la feuille de température, la mère, une grande femme aux cheveux encore très noirs, au profil sévère et même impérieux, remarqua :

— *Lieutenant de Salvère ?* Tiens ! Seriez-vous par hasard du Périgord ?

— Oui, Madame.

— Le marquis Jehan était-il un de vos parents ?

— C'était mon père, Madame.

Une double exclamation salua cette réponse, et, dans un sourire éblouissant, la jeune fille aux yeux de feu montra d'admirables dents blanches.

— En vérité, reprit la mère, la coïncidence est curieuse : je suis la propriétaire actuelle de Salvère, M^{mo} Olzanno !

Le jeune officier se crut tout à coup transporté devant la haute cheminée, timbrée de ses armes, qu'encadraient deux grands portraits d'étrangères, et à la pensée de celle qui, à ce moment, se tenait auprès de lui, son cœur fut étreint par une grande détresse.

Il balbutia pourtant des paroles de politesse qu'il eût été incapable de se rappeler la minute suivante, et ses hôtes s'éloignèrent après lui avoir exprimé leur désir de faire la connaissance de sa mère.

Chaque jour, ce furent ainsi des visites qui s'allongeaient à mesure que l'intimité croissait, des douceurs nouvelles, apportées au convalescent... Tout ce qu'il pouvait souhaiter... Il n'avait même pas besoin de parler. Ses moindres fantaisies étaient satisfaites ou prévenues...

Bientôt, il put sortir dans le parc, errer en familier à travers l'hôtel, évaluer, par le luxe qui y régnait, le nombreux personnel de domestiques, la beauté des limousines qui s'arrêtaient devant le perron, la fortune fabuleuse de M^{mo} Olzanno.

Une fois même, on le mena jusqu'à Puteaux pour lui faire visiter l'usine *Norab* : de hautes cheminées, empanachées de fumée, des halls vitrés immenses et rougeoyants, des roulements de machines, des martelages incessants, de vastes cours souillées de poussière charbonneuse, encombrées de camions, et, un peu à l'écart, dans un coin qui, à la belle saison, devait offrir de la fraîcheur ombreuse, de coquettes habitations d'ingénieurs et de contre-maîtres, des cités ouvrières au milieu de jardinets qui n'attendaient que le printemps pour refleurir.

La marquise de Salvère, plus enchantée qu'elle ne le voulait paraître, joua la grande dame à la tête de laquelle se jettent des parvenus : elle garda une réserve pleine de dignité, et cette habile tactique précipita les événements.

Boson se promena avec Niévès; il goûta sa spontanéité, sa droiture, tout en devinant, sous cette jolie fleur des tropiques, certaines violences de caractère que la jeune fille réprimait pour ne pas se heurter à sa belle-mère, autoritaire jusqu'à l'absolutisme.

Celle-ci trouva piquant que sa belle-fille portât, un jour, le nom du château dont le bel air de noblesse, la situation pittoresque avaient séduit sa fantaisie, et, comme elle aimait à surmonter les obstacles, elle crut à la résistance de la marquise et se piqua d'en triompher.

Dans ce but, elle multiplia les avances, les gâteries, les fins repas, les excursions en automobile, si bien qu'un beau matin et sans qu'il sût trop comment cela s'était fait, Boson se réveilla le fiancé de M^{lle} Olzanno.

Sa mère exultait : elle avait atteint le but qu'elle ambitionnait, mais lui se sentait amoindri à ses propres yeux, et d'un geste de colère il rejeta l'oreiller qui portait encore la trace des larmes versées pendant la nuit.

VIII

Amielle attendait toujours; d'abord, elle avait pensé :

— Peut-être sa blessure lui a-t-elle laissé une infirmité du bras qu'il n'ose pas m'avouer?

Puis, un peu plus tard :

— Sa mère est malade, et, pour le moment, il ne peut songer qu'à elle.

Et enfin :

— Si la lettre s'est perdue, ne recevant pas de réponse, il aura cru que mon père lui était hostile, et, par fierté, il s'enferme dans le silence.

Mais aucune de ces solutions ne la satisfaisait : Boson ne la connaissait-il pas assez pour douter de son cœur s'il était infirme ou si l'état de santé de sa mère devait lui imposer de longues fiançailles, et, quant au troisième cas, la lettre perdue, est-ce qu'il n'aurait pas dû récrire, au besoin venir en personne réclamer une explication ?

Peu à peu une certitude douloureuse s'imposa à la jeune fille :

— Il a regretté après coup ses paroles imprudentes. Et c'est pour cela qu'il ne donne pas signe de vie. Mais agir de la sorte est indigne d'un gentilhomme. Après ce qu'il m'avait dit — et quoi qu'il arrivât, — il ne devait pas en rester là...

Alors, elle fit sur le passé un retour douloureux :

— Pourquoi ne me suis-je pas confiée à Simon. Pendant leur voyage de retour, il eût obligé son camarade à s'expliquer plus clairement, et, ainsi, il m'eût évité bien des souffrances.

Mais, tout aussitôt, devant ce reproche de sa sensibilité, son orgueil se cabra :

— J'ai fait ce que je devais faire... Du moment qu'il ne m'avait pas adressé de demande formelle, ma dignité m'obligeait à me taire...

Et si forte était encore son espérance qu'elle continua de grossir la petite réserve, destinée à son futur trousseau. Il lui semblait que renoncer à ces privations, consenties en vue des joies de l'avenir, c'était perdre du même coup tout ce qui éclairait sa vie, retomber dans les ténèbres...

Un jour de la fin de janvier, après déjeuner, elle s'échappa avant l'ouverture du bureau pour profiter du soleil qui, à certaines heures, attiédit ce rocher de Montréal au point de donner des illusions de côte d'azur, et pour occuper son esprit, elle emporta le journal de Paris dont son père avait à peine déchiré la bande, le matin.

Elle n'alla pas à la Croix qui lui rappelait trop de souvenirs; elle s'assit tout simplement sur le banc aux jolies perspectives, et, d'abord, elle lut les articles qui commentaient les premières ivresses de l'occupation des pays rhénans, mais

vite, elle eut assez des choses politiques; elle passa à la seconde page : *Carnet mondain*. Sous cette rubrique, aucune fête naturellement — on n'eût pas osé encore — mais des naissances, des mariages, des transferts de corps.

Soudain, elle poussa un cri étouffé et se renversa en arrière comme si elle allait s'évanouir ! Elle avait lu :

On annonce les fiançailles du marquis Boson de Salvère, lieutenant au 525^e Rég^t d'Infanterie, décoré de la Croix de guerre, avec M^{lle} Nièvēs Olzanno.

Dans un brouillard qui voilait ses yeux et ouatait ses oreilles, elle revit le grand portrait, enveloppé de gaze blanche, qui vous regardait avec des yeux de flamme, et elle crut entendre la réflexion de celui qui, alors, se tenait près d'elle : — Cette jeune fille n'est pas mal...

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Et quels événements si forts avaient pu imposer à Boson un mariage vers lequel son cœur ne pouvait l'incliner ? Les deux mères, autoritaires toutes les deux, lui avaient sans doute forcé la main, ou bien il s'était trouvé en présence de dettes ignorées qu'il fallait payer à tout prix.

Dans l'effondrement complet de ses espérances, elle essayait encore de l'excuser... Elle préférait accabler les autres...

La brume devant ses yeux ne se dissipait point : elle ne voyait plus la claire vallée, étalée devant elle, la rivière frissonnant sous les saules, et les peupliers dépouillés, le vieux pont où toujours glissait une auto ou une charrette, les îles vertes qui ressemblaient à de légers radeaux. Elle avait l'impression qu'on lui avait versé un puissant anesthésique qui endormait ses sens comme sa douleur et la laissait inerte, le regard dans le vide, ne sachant plus quelle heure il était ni ce qu'elle avait à faire.

La voix d'Hilaire l'éveilla aux réalités :

— Mademoiselle, disait-il, il y a, au bureau, le maréchal-ferrant et le métayer de la Grande-Borie. Ils sont pressés à ce qu'ils racontent.

Elle se leva, étonnée de se sentir si lasse, et après avoir replié le journal et l'avoir confié au vieux valet de chambre, elle gagna le petit coin, derrière une table, où elle se retranchait d'ordinaire.

Et tout en parlant à l'un des contribuables du temps qui séchait les chemins et permettait les fumures, et, à l'autre, de *Black-Fellow* qui aurait bientôt besoin d'être ferré, elle se demanda comment elle pouvait s'intéresser à ces choses, remplir et timbrer des bons de la Défense nationale, puisqu'elle n'était plus qu'une morte faisant les gestes d'une vivante.

La première déception chez les jeunes s'accompagne d'une cruelle souffrance. Ils croyaient à la bonne foi de tous; quand ils s'aperçoivent qu'on les a trompés, il se raidissent et se jettent aux extrêmes. Ils vont même jusqu'à se méfier de leurs proches, et si, devant eux, on admire le bien et le vrai, ils ont des sourires ironiques qui semblent s'amuser de votre naïveté. Comme ces intoxiqués qu'il est si difficile de débarrasser du poison qui use leurs forces nerveuses, il leur faut quelque temps pour éliminer l'amertume qui corrode leur cœur.

Amielle était bien décidée à ne plus croire aux affections humaines... C'est aussi le propre des jeunes de juger sans appel...

Le soir, Demoise lui demanda :

— Chérie, n'êtes-vous pas souffrante? Vous vous taisez...

Elle répondit sèchement :

— J'ai mal à la tête; mais après une bonne nuit il n'y paraîtra plus!...

Et elle ne s'ouvrit point à celle qui l'eût consolée, éclairée, en lui prouvant qu'elle avait pris pour de l'or du métal vil...

.

A Montréal, Amielle ne fut pas la seule à voir les fiançailles de Boson de Salvère : ce qui avait échappé au baron n'échappa point aux petits yeux fouilleurs de M^{lle} Dujarry, et, dès le bureau fermé, elle courut en causer avec sa cousine, M^{lle} Sevestre.

La maison du Gouverneur avait de larges corridors voûtés où la bise s'engouffrait, des salons boisés dont les fauteuils en velours d'Utrecht et les meubles d'acajou gardaient la solennité et la rigidité des choses de l'Empire, des escaliers de pierre où l'on pouvait monter dix de front et qui tournaient à angle droit en se reposant sur de larges paliers, et des chambres sans nombre où l'on n'entrait point sans descendre ou gravir deux ou trois marches, car rien n'était de plain-pied

comme il était aisé de le voir en examinant la position des fenêtres qui perçaient les deux façades et faisaient songer à ces ouvertures irrégulières que des ciseaux d'enfant découpent au petit bonheur dans une maison de carton.

L'espace, donc, ne manquait point; mais M^{lle} Sevestre ne se plaisait que dans une toute petite pièce du rez-de-chaussée qui ouvrait directement sur la place. Sans se déranger, elle pouvait surveiller les petits s'ils s'échappaient pour jouer sous la halle — lourde charpente portée par des piliers massifs — guetter les groupes jaseurs autour de la fontaine, et même en se penchant un peu, découvrir le portail à colonnettes de l'église et même l'élégante balustrade où les touristes venaient s'appuyer pour jouir du coup d'œil unique.

Bien des gens eussent peut-être pensé que la pièce étroite était triste. Elle rappelait en effet de pénibles souvenirs. C'était là qu'à travers les siècles, on avait dressé des chapelles ardentes pour les morts de la maison; c'était donc là que la douce Eva avait fait une dernière halte parmi les fleurs, avant d'être portée à l'église, puis au cimetière...

Mais M^{lle} Sevestre n'avait pas un tempérament imaginaire. Elle ne voyait dans les choses que leur figure du moment et sa commodité propre.

Pour l'instant, les volets étaient fermés sur la nuit du dehors. Une lampe électrique, coiffée d'un abat-jour, répandait une clarté douce sur le vieux châle qui servait de tapis à la table. Un bon feu brûlait dans la cheminée. La chambre funèbre n'était plus qu'un petit salon provincial, agréable à habiter parce qu'il se chauffait facilement.

— Où sont les enfants? demanda M^{lle} Dujarry en entrant.

— A cette heure, où veux-tu qu'ils puissent être? Chez M^{lle} Dorgeray naturellement!...

— Tant mieux! Nous serons plus libres pour causer. Regarde ce que je viens de lire dans le journal.

M^{lle} Sevestre prit ses lunettes et lut.

— Le beau marquis a préféré la grosse dot aux qualités d'Amielle, remarqua-t-elle ensuite.

— Oui, c'est un sot, mais j'en suis fort aise! Il ne nous mettra plus de bâtons dans les roues! A présent, la voie est libre devant Bernard.

La vieille demoiselle grise mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut! Il est ici!

— Comment ? Je le croyais à Paris...

— Il est arrivé ce matin, et je pense que mon frère et ma belle-sœur ont dû le chapitrer. Il semble ébranlé, soucieux. Certainement, il s'en veut de sentir son cœur resfleurer, et, facilement, il se taxerait d'ingratitude !

— Je le crois aussi... Quand je suis allée au front avec Amielle, je me suis fort bien aperçue de ses sentiments secrets... Si tu avais vu la façon dont il lui a baisé la main au départ.

Un pas ferme résonnait dans le vestibule :

— Le voici ! chuchota M^{lle} Sevestre.

— Si nous lui faisons des ouvertures ?

— N'est-ce pas trop tôt ?

— Il faut battre le fer quand il est chaud. Amielle a peut-être éprouvé un léger dépit en apprenant les fiançailles du beau marquis. Elle n'en sera que mieux disposée à accueillir la recherche de Bernard... L'expérience lui aura prouvé que les filles pauvres ne reçoivent que dans les contes la visite du prince Charmant.

Une main soulevait le loqueteau. L'ingénieur entra.

— Les enfants ne sont pas à la cuisine, remarqua-t-il. Où sont-ils donc ?

— Oh ! à la perception, comme de coutume ! Je suis souvent obligée de les envoyer chercher ou d'y aller moi-même.

— J'ai peur qu'ils ne soient indiscrets...

La voix du jeune père tremblait un peu.

— Non point ! assura la receveuse des Postes. Amielle les aime beaucoup et même les gâte. Aussi sais-tu ce que Line m'a dit, l'autre jour ?...

Il l'empêcha d'achever :

— Je suppose que c'est ce qu'elle m'a dit, ce matin... C'est son idée fixe !

— Idée excellente, en somme ! Qu'en penses-tu ?

L'ingénieur, debout, le dos à la cheminée, garda un instant le silence, comme s'il écoutait les souvenirs qui frémissaient dans tous les coins de sa vieille demeure : ce soir où, ému, triomphant, mais un peu grave, il avait amené sa jeune épouse du matin ; elle lui avait dit :

— Oh ! Bernard, quel regret de ne pouvoir toujours vivre ici. On y serait si bien, loin du monde, entre ciel et terre...

Et elle avait ajouté, les deux mains sur son bras :

— Cette maison est construite sur le roc... Notre

amour aussi, n'est-ce pas? Les vents mauvais pourraient souffler... Rien ne l'ébranlera?...

Et encore, ce matin rose où, penché sur le berceau de Line, son cœur avait connu les premiers tressaillements de la paternité; deux ans plus tard, ce jour de fierté où il avait pu dire *mon fils* en tenant Tino dans ses bras; et enfin, cette heure, déchirante entre toutes, où il avait compris que tout espoir était perdu, que Dieu lui reprenait la bien-aimée compagne de sa vie.

La mourante n'avait exigé aucune promesse de celui qu'elle quittait. Elle lui avait dit simplement :

— Je serai avec vous quand même!

Puis elle avait mis la tête sur son épaule et ses yeux s'étaient fermés. Il croyait qu'elle dormait et, déjà, elle ne respirait plus...

Oh! Comment introduire une autre femme dans cette même maison, lui donner la place de la morte? Malgré les remontrances de son oncle et de sa tante Sevestre, malgré la phrase de l'Écriture qui, chaque jour, s'imposait à lui davantage et que, le matin même, lui avait répété, en remontant la côte, le vieux pasteur de Montréal, rencontré à la gare, Bernard se sentait repris par ses scrupules de naguère : dans cette petite salle où il avait vu le cercueil, enseveli sous les fleurs, il répugnait à prononcer les mots décisifs.

Ce furent ses enfants qui l'y décidèrent; ils revinrent un peu plus tôt que de coutume.

— Ne voulait-on plus de vous? demanda leur tante.

— M'Amielle avait mal à la tête, expliqua Line. Alors Marion a dit que nous la fatiguions, et nous sommes partis...

Amielle souffrait de la tête! Sans doute le travail ingrat de la perception auquel elle était assujettie et qui dépassait ses forces.

— Il est temps de l'y arracher, pensa le jeune ingénieur, elle y perdrait le meilleur de sa vie...

L'inquiétude qui, à ce moment, soulevait son cœur, bouscula ses dernières hésitations, et comme M^{lle} Sevestre emmenait les enfants pour laver les petites mains, toujours sales, malgré ses efforts, il se retourna vers Rose Dujarry, debout et prête au départ :

— Ma cousine, avoua-t-il, vous avez bien deviné : M^{lle} Dorgeray m'est très sympathique, et puisque les gens les plus sérieux, mon oncle et

ma tante Sevestre, M. le curé lui-même, me conseillent de me remarier, je ne saurais, dans l'occurrence, tourner mes vues sur une autre.

— Et tu auras grandement raison!...

— Mais voudra-t-elle? J'apporte deux enfants comme entrée de jeu...

— Il faudra procéder habilement... Je m'en charge... Et, tu verras, nous réussirons!...

— Je vous en prie, ma cousine, ne vous pressez pas... Attendez le moment favorable.

La receveuse promit d'être prudente; mais cette prudence était si peu dans son caractère que, dès le lendemain, laissant le bureau à sa jeune auxiliaire, elle courut à la maison du fabuliste, à l'heure où elle savait qu'Amielle, occupée par les contribuables, ne pourrait déranger ses plans.

Le baron accueillit le projet avec la dignité d'un père noble de l'ancien répertoire, désireux de montrer qu'il n'est pas en peine pour établir sa fille; mais, au fond, il débordait de satisfaction.

Les fiançailles de Boson — que ses yeux avaient rencontrées au cours d'une seconde lecture du journal — l'avaient profondément déçu.

Malgré l'avis de Simon, tout comme sa fille, il s'était flatté que le jeune marquis deviendrait son gendre, et cette idée l'avait agréablement bercé quelques semaines; il y ajoutait même l'héritage fantomatique du comte Rozan pour édifier un avenir de bel air où il retrouverait, amplifiée, sa brillante existence d'autrefois.

Tombé de ses illusions, il se rendait compte maintenant qu'Amielle, sur son rocher de Montréal, avait peu de chance de rencontrer un prétendant, et qu'en somme Bernard Leygonie était un parti des plus sortables.

Il était veuf, c'est vrai, et il avait deux enfants, mais le charme, l'entrain d'Amielle sauraient triompher de ses douloureux souvenirs, et quant aux enfants, n'étaient-ils pas déjà conquis au point de la désirer pour maman?

Restait le nom très bourgeois, mais le colonel de l'Empire qui avait, le premier, habité la maison du gouverneur et dont le portrait en grand uniforme trônait au-dessus des fauteuils en velours d'Utrecht et des chaises en forme de lyre, lui mettait un panache des plus seyants.

Quant à la situation de fortune, elle était belle déjà, et permettait de l'être plus encore dans l'ave-

nir lorsque le jeune ingénieur aurait atteint le premier rang où devaient le pousser son intelligence et son savoir.

Le percepteur n'avait donc aucune raison pour se montrer défavorable au projet; il promit d'en parler à sa fille sans tarder, et M^{lle} Rose le quitta enchantée de lui et d'elle-même, et croyant déjà au succès de ses habiles combinaisons.

Avant d'interroger la principale intéressée, le père jugea prudent de s'ouvrir à M^{lle} Réault.

Il l'appela dans le salon où il avait coutume de se tenir, et, en quelques mots, lui exposa ce dont il s'agissait.

— Le moment est peut-être mal choisi, murmura l'aveugle clairvoyante. Il vaudrait mieux attendre, laisser couler le temps...

— Pourquoi, Demoise?

— Je crains qu'Amielle n'ait pas été indifférente aux empressements du lieutenant Boson — un brillant cavalier et son sauveur par surcroît. — Les jeunes filles se montent vite la tête, vous savez... même à notre époque où elles se piquent d'être des esprits positifs... Et en ce moment, notre pauvre chérie souffre de sa désillusion...

— Elle vous l'a dit?

— Non, mais j'en suis certaine... Et c'est pourquoi il vaudrait mieux remettre à plus tard cette communication. On risque de tout perdre en voulant trop se hâter...

— Remettre? Mais c'est impossible! M. Leygonie attend une réponse. Je ne puis le tenir ainsi le bec dans l'eau...

— Si vous vouliez, je lui parlerais, moi! je le prierais de patienter... Il connaît la vie... Par expérience personnelle, il sait qu'un cœur, jeune encore, peut revivre... Il patienterait, j'en suis sûre...

— Pas du tout... Et vous l'éloigneriez à jamais! Je préfère garder la direction de cette délicate affaire. Ne vous en mêlez donc pas, Demoise. En matière de sentiment, j'estime que mon expérience est supérieure à la vôtre.

La vieille demoiselle n'insista pas davantage : de longue date, elle savait que le baron ne réfléchissait guère et ne se laissait guider que par les caprices de sa fantaisie : mais elle soupira en remontant dans sa chambre, et même quand elle fut seule, porte fermée, des larmes roulèrent sur son tricot.

Dès le lendemain, M. Dorgeray s'en fut en clopinant jusqu'à la poste.

— J'ai longuement pesé le pour et le contre, expliqua-t-il à la receveuse. Si je parle tout bonnement de votre démarche à ma fille, peut-être ne la déciderai-je pas. Il serait mieux que M. Leygonie plaidât sa cause. Il s'exprime avec charme, il a des yeux admirables... Mieux que vous, il gagnerait son procès.

L'idée plut infiniment à M^{lle} Rose qui depuis sa jeunesse, gardait au cœur une petite fleur bleue que personne ne s'était avisé de cueillir, mais qui s'obstinait à rester fraîche. Elle offrit même sa salle à manger comme terrain neutre pour l'entrevue.

L'endroit n'avait rien de poétique : des buffets de noyer sans style, un vieux trumeau où des petites filles du temps de Louis-Philippe jouaient aux grâces et au cerceau, un tapis de table, fait de multiples morceaux qui ressemblait à un manteau d'Arlequin, et, pour toute perspective, une cour avec un puits moussu où, quand il faisait beau, M^{lle} Rose accrochait la cage de ses serins.

Mais le baron n'avait pas le choix : il accepta le piètre décor et décida avec sa complice que, sous le prétexte d'une tasse de thé, sa fille serait envoyée à la Poste, le lendemain qui se trouvait un dimanche.

M. Leygonie, prévenu, guetterait son arrivée, et traverserait la place au moment qu'il jugerait bon.

Sans défiance, Amielle se rendit à l'invitation de sa vieille amie. Bien qu'elle n'en eût pas envie, elle s'efforça de secouer sa douloureuse indifférence pour lui donner la réplique, s'intéresser aux nouvelles du pays, faire honneur aux excellents gâteaux, venus de chez le meilleur pâtissier de Sarlat. Elle ne remarqua pas l'air un peu mystérieux de sa compagne. Tout lui était égal...

Ainsi le jour tomba, la suspension s'alluma, reléguant dans l'ombre le vieux puits et le balai, appuyé contre la margelle. Et déjà, l'invitée songeait à se retirer lorsque retentit le lourd heurtor. Bientôt après, la jeune bonne introduisit le visiteur.

Il était très pâle et semblait troublé.

— Nous avons croqué toutes les rôties ! s'écria M^{lle} Rose, mais je vais t'en faire d'autres, Bernard... Quelques minutes de patience, et elles seront prêtes !...

Avant qu'il eût pu dire un mot pour protester, elle avait disparu et les deux jeunes gens se trouvaient seuls en présence.

L'ingénieur alors s'approcha :

— Mademoiselle, commença-t-il, je serai franc... Je ne vous laisserai pas croire à une rencontre fortuite... Si je suis ici, ce soir, c'est que M. votre père m'a autorisé à vous y rejoindre.

Elle comprit de quoi il s'agissait : son cœur battit plus vite, et cependant, tout en elle se raidit.

— Ce que j'ai à vous dire est difficile, reprit Bernard, mais l'affection que vous portez à mes enfants me donne le courage de continuer.

Elle étendit la main pour l'arrêter :

— Ne continuez pas... C'est inutile!...

— Inutile? Eprouveriez-vous donc de l'éloignement pour le père de Line et de Tino?

Elle ne répondit pas... Elle n'aurait pas pu... Elle se demandait même quelles paroles seraient sincères...

— Lorsque j'ai perdu ma femme, poursuivit l'ingénieur d'une voix tremblante, vous avez été témoin de ma douleur. J'avais beaucoup, uniquement aimé ma chère Eva, et, longtemps, j'ai cru que j'avais enfermé mon cœur dans la tombe où elle reposait, que la vie était finie pour moi... Après de fatigantes journées de travail, je ne savais que m'écarter de toute compagnie, et, dans le silence, la solitude, me nourrir de mes déchirants souvenirs... Et puis, la guerre m'a appelé... J'ai été jeté dans l'action... Je ne posais sur la terre que pour y chercher la réfection physique dont j'avais besoin... Je n'avais plus le loisir de penser, encore moins de pleurer... Et, à mon insu, la plaie vive, à laquelle je ne touchais plus, s'est, peu à peu, cicatrisée... A de longs intervalles, je revenais chez moi... Le passé qui m'y attendait me faisait moins souffrir... Je m'étonnais presque de pouvoir appliquer mon esprit à d'autres objets... Mes enfants devenaient le centre de mes préoccupations... Je comprenais qu'après la guerre mon devoir serait de leur reconstituer un foyer...

— Et alors vous avez songé à moi ! interrompit Amielle sur un ton presque agressif.

— Non, pas tout de suite. Déjà, je vous aimais, et il me semblait que cet amour était une trahison envers la morte... J'ai regardé ailleurs au contraire... Je me suis bercé de l'idée illusoire que

je pourrais épouser une femme, offrant toutes les garanties nécessaires, qui se contenterait de mon estime, de mes attentions, et me laisserait, dans le secret, revivre le passé. Mais, dès qu'on me parlait d'un projet, je le repoussais aussitôt, et, à ces moments-là, ce n'était plus l'image de la disparue qui se dressait devant moi, c'était la vôtre, bien vivante, et qui m'attirait de son sourire... Le jour où vous êtes venue au front pour la douloureuse cérémonie, j'ai tellement souffert de ne pouvoir consoler votre peine que j'ai mieux senti encore combien serait vaine toute tentative pour vous éloigner de mon cœur... Depuis, on m'a persuadé que ma chère Èva, habitant une pure région où toute jalousie est inconnue, souriait de là-haut à celle qui aimait ses enfants et les rendrait heureux... Et j'ai voulu le croire, je le crois même de toutes les forces de mon âme, car c'est conforme à la Vérité qui a toujours dirigé ma vie... Aussi, Amielle, ne lutté-je plus contre le sentiment qui m'entraîne vers vous, et, aujourd'hui, je viens vous demander de prendre la place que la mort a laissée vide.

Elle l'avait écouté sans l'interrompre, émue par cette belle voix d'homme où tremblait de l'amour.

Il se fit plus suppliant.

— Si vous saviez combien j'ai souffert avant d'arriver à cette heure... Je ne voulais pas écouter ma sensibilité qui prétendait être d'accord avec la raison et je souffrais de la sentir si vibrante. Oh ! ces nuits sans sommeil, ces jours où je fuyais mes pensées comme si j'eusse commis une mauvaise action... Je n'osais même plus retourner dans ma vieille maison par crainte des reproches qu'elle m'adresserait...

Elle l'interrompt, tremblante :

— Ces reproches, je les redoute aussi !

— Est-ce donc si mal de vouloir refaire sa vie ? Tant que nous sommes sur la terre, nous avons le devoir de donner notre maximum de valeur... Une affection nouvelle peut nous y aider.

Elle l'interrompt presque durement.

— Le passé n'avait que des larmes à vous offrir. Le présent vous promet de la joie : vous avez choisi !... Des pas sur le sable qu'efface le premier flot qui monte, voilà toute la fidélité des hommes !

— La mienne a fait ses preuves, il me semble...

— Oui, mais elle n'a pas survécu au tombeau.

— C'est si dur d'être seul!... Si dangereux aussi... Certes, j'ai de grands devoirs envers mes enfants, mais j'en ai également envers moi-même. Je viens à vous, Amielle, pour me défendre contre les subtils entraînements qui, peu à peu, amoindrieraient ma dignité de vie, vous demander de m'aider à reconstruire mon pauvre foyer effondré...

Elle eut un petit rire saccadé :

— La Maison sur le roc n'a pas besoin de moi pour durer...

— Amielle, je vous en prie, ne soyez pas cruelle... J'ai mis tout mon espoir en vous... avant de me désespérer, prenez le temps de réfléchir, de consulter votre père, M^{lle} Réault, M. le Curé...

Elle secoua la tête :

— Personne ne saurait changer ma décision... Je ne prendrai pas la place vide que vous m'offrez... Si vous m'aimiez et me le prouviez, tout le temps, je me répéterais : « Quelle confiance puis-je mettre en lui ? Il a si complètement oublié l'autre!... » Si, au contraire, vous gardiez votre cœur à celle qui n'est plus, je souffrirais encore... Êt, sans doute, bien davantage... Alors, mieux vaut rompre tout de suite!

Le ton était celui des verdicts sans appel. Il en resta atterré. Elle s'était levée et gagnait la porte. Sur le point de l'atteindre, elle se retourna et, une dernière fois, le regarda.

Il se tenait debout, la main sur le tapis d'Arlequin; la lumière, tombant d'en haut, modelait fortement son beau visage grave, altéré par l'émotion, en faisait ressortir les lignes de médaille, nobles et fières. Quoi qu'il eût parlé de sa faiblesse, il ne semblait destiné qu'aux luttes victorieuses.

Un instant, Amielle se demanda si ce n'était pas folie de repousser un tel compagnon de vie, mais sa première expérience sentimentale l'avait tellement déçue qu'elle ne voulait plus croire à la sincérité masculine.

— Il ne m'aime pas, pensa-t-elle, ce qu'il cherche en moi, c'est une éducatrice pour ses enfants; mais il garderait toujours dans l'âme un jardin secret dont je serais exclue...

Elle balbutia :

— A cause de Line et de Tino, je regrette...

Puis, après un court arrêt qui laissait en suspens la phrase commencée, elle ajouta :

— Je vous remercie d'avoir songé à moi... Vous

êtes si loyal que vous deviez croire à vos paroles... D'ailleurs, sur le moment, on y croit toujours... mais c'est après...

Elle se détourna sur cette parole amère et disparut sans attendre la réponse, prête à jaillir des lèvres ardentes.

Bernard n'osa pas la suivre; il s'assit accablé.

La receveuse avait entendu la porte se refermer; elle se hâta d'accourir.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! elle refuse... Je m'y attendais...

— Pas moi ! Il faut que ce Salvère ait coupé tes bonnes cartes... Elle l'aura pris pour le prince Charmant, et, à présent, elle ne peut se consoler de ses fiançailles.

Le jeune ingénieur garda le silence. Tout cela, il l'avait pensé aussi !

— Ce n'était qu'un rêve, soupira-t-il en se levant. J'ai eu tort de croire que le bonheur pouvait recommencer.

Sa voix était redevenue si ferme que M^{lle} Dujarry le jugea moins déçu qu'elle ne l'imaginait d'abord.

— Il ne souffrira pas autant que je le craignais ! pensa-t-elle.

Et ni elle, ni sa cousine Sevestre qui vit le jeune père jouer avec ses enfants, ne se doutèrent que, ce soir-là, seul dans sa chambre, il avait pleuré !...

.

A dîner, Amielle apporta un visage impassible.

En vain, son père essaya-t-il de lire dans ses yeux le résultat de l'entrevue, il ne put y parvenir.

Dès qu'ils furent sortis de table, et dans le salon où ils se réunissaient d'ordinaire, le percepteur n'y tint plus.

— Approche-toi du feu, petite. Il fait très froid ce soir.

Au dehors, la bise soufflait, en effet, glaciale; elle secouait les portes et les fenêtres, toutes les vieilles ferrures comme si elle voulait jeter bas cette maison que, jadis, un poète avait eu l'imprudence de construire sur le sable.

Mais la jeune fille n'avait froid qu'au cœur. Elle lisait; elle préféra rester à sa place.

Ce fut d'un peu loin que le baron dut poser sa question :

— Ce thé s'est-il bien passé ?

Elle releva la tête, et, brusquement, avoua :

— M. Leygonie est venu. Il m'a demandé de prendre la place vide dans sa maison... Du reste, vous le savez, papa, puisque vous lui aviez permis de me parler...

— Ce projet me souriait fort!... Qu'as-tu répondu?

Elle déposa le livre sur le guéridon, placé auprès d'elle. Ses mains tremblaient :

— Je ne pouvais accepter... Je l'ai dit...

— Oh! pourquoi? M. Leygonie est un galant homme... Il a un bel avenir devant lui... De plus, il tient de son père une fortune très solide que je le crois très capable d'augmenter...

Elle ne le laissa pas achever :

— Tout cela est inutile, papa... Je ne veux pas épouser notre voisin.

— Peux-tu me dire ce que tu lui reproches?

— Oh! tout simplement ceci : il est infidèle à son passé...

M^{lle} Réault crut devoir intervenir :

— Ma chérie, en ce moment, vous déraisonnez. La conduite de M. Leygonie est très explicable. Il a sincèrement pleuré sa femme. Mais il est jeune encore... Un jour, il s'est éveillé de sa douleur, et il a regardé autour de lui. Alors, dans son horizon, il vous a trouvée et il vous a jugée digne de remplacer la disparue. Peu à peu, et, sans que vous vous en doutiez, il s'est habitué à cette idée jusqu'à vous aimer, car il vous aime, j'en suis certaine... Il a des inflexions de voix qui ne me trompent point!

Amielle se taisait : elle pensait à ce jour douloureux où elle n'avait eu que Bernard pour soutien. Sous les prévenances dont il l'enveloppait, dans le frémissement du dernier adieu, elle avait vaguement perçu un sentiment qui dépassait la sympathie ordinaire; mais elle n'avait pas voulu s'arrêter à cette idée, craignant de faire injure à celui qui, toute sa vie, devait rester inconsolable.

Un moment, ces souvenirs l'ébranlèrent; elle fut sur le point de dire :

— Plus tard, nous verrons... Qu'il me donne un peu de temps!...

Mais son cœur était trop ulcéré encore pour se résoudre aux sages conclusions; en étant impulsive, elle se crut résolue :

— Demoise, jeta-t-elle sur un ton d'amertume, vous êtes un excellent avocat. Cependant, vous

perdrez votre procès... Je n'épouserai pas M. Leygonie.

— C'est de l'enfantillage, gronda le baron. Ah ! tu n'as guère changé depuis le temps où tes entêtements désespéraient ta mère... Un jour, je m'en souviens, le valet de chambre cassa un petit vase sans valeur que tu avais gagné à la foire de Poitiers. Ce fut un vrai déluge de larmes... On ne pouvait te consoler... Alors, le pauvre Simon, toujours si bon, courut chercher un autre vase, cadeau de sa marraine — et de prix celui-là — et il te l'offrit gentiment. D'un geste de colère, tu écartas son présent qui se brisa à son tour sur le parquet... Je crois bien que tu agis de même aujourd'hui...

— C'est possible !... Mais je ne change rien à ce que j'ai décidé...

Elle prit son livre, le mit sous le bras, et, sans autre adieu, quitta la pièce.

— Je vous l'avais bien dit, Monsieur, murmura l'aveugle. Il était trop tôt pour lui parler mariage.

Le percepteur leva les bras en l'air :

— Pouvais-je me douter que ce Boson l'avait déçue à ce point, murmura-t-il. Oh ! maintenant, je le crains bien — à moins que mon oncle, le comte Rozan, ne me laisse son héritage — elle mourra vieille fille...

Il se consola en pensant qu'il garderait près de lui sa précieuse employée ; mais, dans l'ombre, Demoise pensa :

— Pauvre petite, elle va gâcher sa vie...

... Pendant ce temps, dans le silence de sa chambre, Amielle discutait avec son propre cœur qui voulait lui démontrer que, si elle avait ressenti quelque inclination pour Boson, c'est qu'elle le supposait capable des beaux sentiments de Bernard Leygonie. Alors, n'était-il pas fou de repousser la réalité pour le rêve, de lâcher la proie pour l'ombre, l'original pour le portrait ?

— Je lui en voudrais toujours d'être infidèle, protesta-t-elle.

— Et ces petits qui t'aiment tant, supplia le cœur... Songe à leurs bras caressants autour de ton cou, à ce que t'a dit Line, l'autre jour : « Je voudrais que vous ne nous quittiez jamais... » Ils ont soif des caresses d'une mère, ces pauvres enfants, ne veux-tu pas les leur donner ? »

— Non, car lorsque je serai mère à mon tour, je ne pourrai les aimer autant que les miens... Et ils souffriraient !

— Ils ne souffriraient pas!... Tu es généreuse naturellement, et tu sais commander à ta volonté! Voyons! songes-y bien : vivre seule toute une vie, n'est-ce pas bien long? Ne trouverais-tu pas doux de t'appuyer sur un bras fort, de sentir que tu peux avoir pleine confiance en celui qui te guide...

Elle rouvrit son livre pour ne pas entendre tout ce qui, en elle, la suppliait de ne pas fermer sa porte au bonheur, mais les lignes dansaient devant ses yeux... De guerre lasse, elle rejeta le volume et s'agenouilla pour une prière machinale où l'âme ne prit aucune part; puis elle se coucha pour sombrer dans un sommeil lourd, agité, coupé de réveils brusques qui, de nouveau, posaient devant elle les dilemmes angoissants.

Elle était très pâle, le lendemain matin, quand elle descendit au bureau, mais calme d'apparence, et, toute la journée, comme si rien ne s'était passé, elle feuilleta les rôles, émargea et reçut l'argent des contribuables.

Le soir, M^{lle} Réault, supposant qu'elle avait réfléchi, essaya de lui parler encore, de lui dire doucement :

— Ma chérie, il me semble que je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même...

Elle l'interrompit, la voix glacée :

— Demoise, vous avez toujours vécu en marge de la vie... Il y a des choses que vous ne pouvez comprendre...

— Oh! si, ma petite, je les comprends bien, car autrefois moi-même...

La jeune révoltée ne la laissa pas achever :

— Je suis fatiguée, coupa-t-elle, demain, s'il y a lieu, nous reprendrons cet entretien.

Mais, le lendemain et les jours suivants, elle éluda le sujet brûlant, et ainsi elle ne sut pas ce que l'aveugle voulait lui confier...

DEUXIÈME PARTIE

I

Un autre hiver avait passé et maintenant, c'était le printemps. Il mettait des giroflées d'or au creux des fourches et des myosotis au bord des ruisseaux. Il étalait sur la plaine des prairies en fleur qui, du chemin des Jouvencelles, ressemblaient à des tapis d'Orient qu'un habile marchand eût déposés sur le sol pour en mieux faire ressortir les dessins diaprés.

Dans le tilleul du vieux jardin, le soir, un rossignol chantait, et, comme la nature, Amielle se sentait revivre. Elle reprenait goût au travail, aux choses qui l'entouraient. Parfois même on l'entendait rire avec Lina et Tino qui continuaient à venir chaque soir.

Dans les premiers temps, M^{lle} Sevestre avait essayé de les retenir, se demandant ce que leur voisine penserait d'une telle indiscretion, mais les petits lui avaient glissé entre les mains, et cela d'autant mieux qu'ils avaient maintenant une vieille institutrice à lunettes dont le caractère grognon leur déplaisait fort.

M^{lle} Dorgeray les avait accueillis à bras ouverts, et, comme si rien ne s'était passé, ils avaient repris leurs habitudes de naguère : l'hiver, à la cuisine, pour manger des châtaignes et entendre les belles histoires de *Blanche neige* et de *l'Adroit voleur*, l'été au jardin pour picoter des groseilles ou des fraises.

— On ne voit plus papa, disait Lina tristement, alors, si on ne vous voyait plus, m'Amielle, ce serait à pleurer toutes ses larmes !

Aux dernières élections parlementaires, en effet, Bernard Leygonie, triomphant de toutes les cabales dirigées contre lui, avait été élu à une forte majorité. Il ne faisait plus à Montréal que quelques rares apparitions. Il était sans cesse à

Paris ou sur les chemins pour réchauffer les ardeurs françaises qui s'engourdissaient dans la paix ! Toute la France parlait du jeune député, de sa parole entraînante, de sa bonté aussi, car il avait le souci des humbles et des pauvres et plaidait haut en leur faveur.

Amielle éprouvait-elle des regrets devant la brillante fortune du jeune ingénieur, il eût été difficile de le savoir, car elle n'en convenait pas, même dans l'intime de son cœur. Elle préférait se persuader qu'elle avait agi comme elle devait agir. Reconnaître qu'elle avait tort était pour elle une telle humiliation qu'elle ne s'y résolvait pas volontiers.

D'ailleurs, des préoccupations très proches absorbaient son esprit : son père semblait repris par la passion du jeu.

Pendant la guerre, il s'était contenté des bridges inoffensifs à un quart de centimes la fiche, mais depuis la victoire, et sous le moindre prétexte, lui qui, si longtemps, avait argué de son infirmité pour ne pas entreprendre les fastidieux voyages à Sarlat, il se hissait péniblement dans la charrette anglaise et partait pour tel endroit des environs où il savait retrouver d'habiles partenaires, et il en revenait tard dans la nuit, le gousset vide, et de méchante humeur.

Hilaire, qui l'accompagnait, avait le lendemain la mine soucieuse :

— Mademoiselle, confiait-il tout bas à sa jeune maîtresse. M. le baron a encore perdu ! Il se ruinera bien sûr !...

Amielle risquait quelques observations, mais son père les recevait fort mal : il s'emportait aussitôt, et se souvenant de son affection cardiaque qui réclamait de grands ménagements, elle prenait le parti de se taire.

Le lendemain, il repartait :

— Tu comprends, disait-il, on s'encreôte sur ce perchoir. Il faut absolument en descendre..

En descendait-elle souvent, maintenant que les impôts avaient repris leur jeu normal, et qu'il lui suffisait, chaque soir, d'envoyer à la Recette générale tout ce qui dépassait la valeur du cautionnement ; mais le baron ne semblait pas s'en douter. Il faisait la sourde oreille aux invitations de certains propriétaires des environs qui, parfois, disaient au bureau :

— Mademoiselle, il faudra venir, un dimanche, faire une partie de tennis avec mes filles...

Ou bien :

— Nous organisons un pique-nique. Ne désiriez-vous pas y prendre part?

Il trouvait toujours de bonnes raisons pour refuser, partir seul, et la jeune fille eût eu dans l'âme beaucoup de rancœur si, chaque matin, fidèle à ses habitudes anciennes, elle n'eût accompagné Demoise à la messe.

Livrée à son propre désir, elle n'y fût point allée en semaine, mais, du moment que sa charité l'y emmenait, un peu du grand Amour coulait sur son âme et l'apaisait, lui donnant le courage de supporter sa vie trop grise.

Et puis l'affection de l'aveugle la soutenait, non point qu'il y eût entre elles échange de confidences — jamais le nom de Boson ni celui de Bernard n'étaient prononcés dans leurs conversations — mais la pauvre main qui tâtonnait cherchait parfois, pour lui donner une caresse, le jeune front silencieux et penché, et cette caresse voulait dire :

— Ma chérie, je sais que vous souffrez encore. J'aurais voulu vous épargner cette souffrance... Je ne l'ai pas pu, mais je suis là toujours pour vous aimer, vous consoler, vous aider à monter plus haut...

Amielle recommençait à fréquenter la croix de Mission. C'était le signe que sa douleur était moins cuisante et qu'elle méprisait même sa faiblesse passée.

Un jour, après le déjeuner, elle s'y rendit comme à l'accoutumée pour respirer à pleins poumons une brise du sud qui promenait des parfums d'acacia.

Elle emportait un livre que lui avait prêté la receveuse des postes : *Vivre : c'est croître*.

Un peu au hasard, elle l'ouvrit et tomba sur le chapitre qui avait trait au mariage, sujet toujours palpitant pour les jeunes cœurs qui ont encore l'avenir devant eux. L'auteur disait : « Nul n'est parfait en ce monde. C'est pourquoi l'amour chrétien n'est pas celui que présentent les romans. Sa caractéristique est, avant tout, la patience. Tôt ou tard, en effet, la belle flamme du début s'éteint, l'idole descend de son piédestal. Et cela, parce que l'homme et la femme ont des natures différentes qui créent entre eux d'inévitables conflits. Pour persévérer dans l'apaisante douceur, se taire devant une réflexion injuste, pardonner une vivacité, il faut une grande force d'âme, un com-

plet oublié de soi... Bien peu sont capables de la continuité dans le sacrifice... Ils sont si rares ces hommes sages dont parle l'Évangile qui bâtissent leur maison sur le roc, et, ainsi peuvent braver les vents mauvais et les torrents dévastateurs... »

Amielle n'alla pas plus loin : elle se sentait oppressée. Elle ferma le livre et releva les yeux. En face d'elle, au-delà du pont, elle apercevait une forme blanche sur laquelle était encore placardée une affiche des dernières élections. Au bas — elle le savait — était apposé le nom de Bernard; la seule vue de cette petite tache verte évoqua, devant son esprit, l'œuvre magnifique, poursuivie par le jeune député : son temps, sa santé, son intelligence, son ardeur, le meilleur de ses énergies, il donnait tout à la France !

Un regret aigu étreignit le cœur de la jeune fille avant que, par un effort de volonté, elle ne lui eût fermé la porte. Pour la première fois, elle se demanda :

— Ai-je été sage dans mon intransigeance. Papa n'aurait-il pas eu besoin d'un gendre comme celui-là pour l'arrêter sur la pente de la ruine ?

Mais, aussitôt, elle se ressaisit, et félicita sa jeune sagesse de sauvegarder son indépendance en amassant une petite réserve pour les cas imprévus. Si son père venait à lui manquer subitement, cette avance lui permettrait de voir venir les événements. D'un geste résolu, elle glissa le livre dans son sac à ouvrage, comme si elle voulait enfouir avec lui tous les souvenirs troublants, surtout les regrets qui affaiblissent, et elle se levait pour partir, quitter ce coin où il y avait trop de solitude et de silence, quand une jolie voix de Parisienne l'interpella :

— Pardon, Madame, disait-elle. Cette croix n'est-elle pas érigée sur l'emplacement des anciennes fourches patibulaires ?

Naguère, Boson avait posé la même question, presque dans les mêmes termes. M^{lle} Dorgeray se retourna, troublée par cette coïncidence.

Elle se trouva en face d'une jeune femme de petite taille, vêtue d'une robe mauve d'un ton très doux, et qui portait un manteau de voyage sur le bras.

Jolie, l'inconnue l'était à coup sûr. Surtout, elle avait des yeux noirs admirables où brûlait une flamme.

— Il me semble que j'ai déjà rencontré ce visage, pensa Amielle.

En attendant d'interroger sa mémoire elle fournit le renseignement demandé.

L'inconnue s'était assise sans façon sur les degrés de la croix, et, continuant son interrogatoire, elle se faisait nommer les châteaux de la vallée dont les tourelles se reflétaient dans la rivière ou pointaient parmi les arbres, qui fourraient les coteaux.

Par moments, elle coulait vers sa compagne des coups d'œil furtifs qui ne semblaient pas indifférents.

— Ce Montréal est d'un pittoresque achevé, conclut-elle. J'y suis venue, pour un assez long séjour. Il me sera donc agréable d'en connaître les jolis coins.

Amielle se tenait sur la réserve. L'inconnue le sentit :

— Je suis descendue à l'*Hôtel des Voyageurs*, expliqua-t-elle. La gérante me paraît mieux douée sous le rapport culinaire que sous le rapport artistique. Elle n'a pu répondre à mes questions. Aussi, me félicité-je de vous avoir rencontrée, Madame. Et puisque nous sommes appelées à nous revoir sur cet étroit plateau où l'on ne peut rester étrangers les uns aux autres, permettez-moi de me présenter : madame Versale, de Paris, artiste-peintre, spécialisée dans l'aquarelle...

— Et moi, M^{lle} Dorgeray, de Montréal...

Un flot rose teinta les joues mates de la jeune femme :

— On m'a parlé de vous tout à l'heure, Mademoiselle. M. Dorgeray est percepteur, n'est-ce pas ? Et vous êtes sa précieuse employée...

— Précieuse ? Je ne sais pas... Son employée à coup sûr !

— Si vous voulez bien m'y autoriser, j'irai vous rendre visite. Je me sentirai ainsi un peu moins isolée...

La façon de s'exprimer, les gestes mesurés, la simple élégance de la toilette trahissaient la femme du monde, ennemie de toute outrance. Amielle ne crut pas devoir opposer un refus à la demande qui lui était adressée, et, jusqu'à l'ouverture du bureau, la jeune artiste resta auprès d'elle, plus occupée à causer qu'à se mettre en quête des morceaux à peindre.

Plusieurs fois encore, son regard revint vers M^{lle} Dorgeray et pour se poser avec une insistance presque gênante. On aurait dit qu'elle voulait de-

viner ce que cachait le beau front, levé vers la beauté riante de la plaine.

Dans ce premier entretien, elle ne laissa pas deviner si elle était veuve ou si son mari vivait encore. Elle semblait plus désireuse de pénétrer dans l'intimité d'Amielle que de laisser celle-ci pénétrer dans la sienne.

D'ailleurs, les petits Leygonie coupèrent court à tout essai de confiance. Du seuil de leur jardin, contigu au jardin du fabuliste, ils avaient aperçu leur grande amie, et ils accoururent pour l'embrasser, ravis de la trouver assise sur les marches de la croix pour la mieux manger de baisers.

Leur babil amusa M^{mo} Versale qui se plut à les interroger. Elle apprit ainsi que leur papa était député, et que, de maman, ils n'en avaient plus.

Sur cette dernière déclaration, Line se jeta de nouveau au cou de M^{lle} Dorgeray et l'embrassa jusqu'à meurtrir ses joues. Elle avait beaucoup grandi depuis dix-huit mois. Ce n'était plus un bébé, mais une petite personne fine dont les yeux bleus sous les cheveux d'or, moussoux et un peu lous, faisaient songer à des blenets dans un champ d'épis mûrs.

Une pensée parut germer dans l'esprit de la jeune femme, mais elle ne l'exprima point, et, comme deux heures sonnaient à l'église, elle se redressa, souple et gracieuse, pour accompagner Amielle, promettre encore sa visite, puis la petite porte refermée, elle s'éloigna, les yeux sur le chemin herbu, étoilé de pâquerettes, sans rien voir de la rivière que le soleil pailletait d'étincelles, ni des prés fleuris, ni des acacias aux blanches grappes qui chantaient la joie du printemps épanoui.

Elle regagna l'hôtel, prit son matériel d'artiste et s'en fut dresser son chevalet sur la place, devant la maison du Gouverneur.

Pendant que, d'un pinceau alerte, elle en fixait les curieux détails : les fenêtres irrégulières avec leurs petits carreaux, la porte, encadrée de colonnes, le double pignon qui la flanquait et la lourde tour carrée qu'allégeait une amusante échauguette, elle pensait :

— Ce Leygonie est évidemment quelqu'un. Pourquoi ne l'épouserait-elle pas ? En somme, ce serait mon intérêt de pousser à ce mariage... Je m'y emploierai... Aurai-je de la peine ? Non, peut-être ! Elle est si jolie ! Ah ! je comprends que son sou-

venir reste dans les cœurs qui l'ont approchée...

Elle poussa un soupir qui trahissait toute la tristesse inexprimée de son âme.

A la sortie de l'école, des enfants vinrent la regarder peindre. Line et Tino se joignirent au groupe, mais, arguant de la connaissance déjà faite, ils en profitèrent pour s'arroger la première place, se constituer les gardes du corps de « la dame ».

Ils montraient dans ce rôle une gravité si délicieusement comique que la jeune artiste soupira encore : elle n'avait pas d'enfants, et, jusqu'ici, emportée par le tourbillon de la vie mondaine, elle n'en avait pas éprouvé le regret, mais voici que, dans son cœur, s'éveillait un ardent désir de maternité. Celui qui était parti, qui ne voulait plus revenir, n'aurait pas agi de la sorte s'il y avait eu un berceau dans la maison.

Le pinceau s'agitait. Il plaquait ici une petite tache, là, une autre, et le tout donnait une impression de saisissante vérité.

— C'est bien fait ! approuva Line. Aussi bien que si c'était de papa...

M^{me} Versale avait fini ; elle rangeait ses pinceaux dans sa boîte.

— Je crois que vous aimez beaucoup votre papa, remarqua-t-elle.

— Oh ! oui, Madame !

— Seriez-vous contents s'il vous donnait, un jour, une maman ?

Les sourcils de Line se froncèrent :

— Ça dépendrait ! répondit-elle d'un air de petite femme.

Tino n'avait que cinq ans ; il mit carrément les pieds dans le plat :

— Moi, je sauterais en l'air, si c'était m'Amielle, avoua-t-il.

La jeune femme attira vers elle la frimousse éveillée où il restait, au coin des lèvres, un peu de la confiture du goûter.

— Eh bien ! murmura-t-elle, si vous voulez, je vous aiderai à réaliser votre désir...

Ils la regardèrent avec admiration, comme on regarde la bonne fée qui, d'un coup de baguette, peut changer les feuilles mortes en pierres précieuses, et leur émotion fut si vive que, d'abord, ils n'osèrent rien ajouter.

Line risqua enfin :

— Maintenant, on va aller chez elle... C'est l'heure !

— A quoi vous amuseriez-vous ?

— Hilaire nous apprendra à faire des balles de coucous. Il sait beaucoup de choses.

— Vraiment ?

— Oui, il raconte comment l'hérisson chasse le serpent, et l'écureuil, la faîne... Comment la vilaine fouine surprend parfois la couveuse et la saigne.

— Il sait distinguer les nids aussi hauts qu'ils soient ! affirma le garçonnet, toujours admiratif.

— Et il connaît toutes les plantes, surenchérit sa sœur. L'herbe aux blessures, l'herbe à guérir la fièvre, et l'herbe de saint Roch qu'on attache au joug, les jours de bénédiction... Et puis les cinq herbes de la saint Jean dont on fait des croix qu'on cloue au-dessus de la porte des étables...

Les deux semblaient si fiers des talents de leur ami que M^{me} Versale en profita.

— J'aimerais à le connaître, avoua-t-elle.

— Venez avec nous, Madame ! On vous montrera *Black-Fellow*, le vieux cheval qui a remporté beaucoup de prix quand il était jeune... Et vous verrez aussi Marion, la femme d'Hilaire. Quand elle est de bonne humeur, elle raconte l'histoire du *lebe-roü* (1) et de la *chasse volante*...

— Et M^{lle} Dorgeray, la voit-on aussi ?

— Oh ! oui, mais quand le bureau est fermé... Si nous avons été sages, elle nous raconte aussi de belles histoires... Celle que je préfère, c'est *Blanche-neige*...

— Et moi, l'*adroit voleur* ! interrompit Tino.

— On lui dira de vous raconter les deux !

Séduite par de telles promesses, la jeune femme se laissa emmener. Amielle la trouva installée sur le saloir entre les enfants, et bien que la grande cuisine fût une façon de place publique où le facteur, les voisins, les chemineaux, parfois même les contribuables lorsqu'ils avaient froid, entraient comme chez eux, elle ne put réprimer un léger mouvement de surprise qui n'échappa point à la visiteuse :

— Je m'exerce à mes devoirs futurs, dit celle-ci en essayant de sourire.

— J'avais bien compris, hier, que vous ne deviez pas avoir d'enfants...

— Ce bonheur m'a été refusé jusqu'ici et je me demande si je le connaîtrai jamais.

(1) Loup-garou.

Les larmes, montées aux beaux yeux de flamme, y mettaient une douleur bien réelle qui ne sentait pas l'intrigante.

M^{lle} Dorgeray se dit encore :

— 'Où ai-je rencontré ce visage?

Puis elle s'assit sur le banc, en face du saloir. Il y avait de la lassitude dans ses moindres mouvements.

— Ce travail dépasse vos forces, Mademoiselle, remarqua l'aquarelliste.

— Pendant la guerre peut-être... pas maintenant! C'est le tran-tran monotone... dans toute son horreur.

— Un jour, heureusement, vous y échapperez...

— Je ne le crois pas...

Un silence passa que rompit seulement l'entrée d'un vieux mendiant à barbe blanche qui s'assit devant une écuelle de soupe chaude.

M^{me} Versale, voyant que son hôte ne soutenait pas la conversation, jugea sans doute qu'elle ne devait pas prolonger sa visite; elle se leva :

— Pardonnez-moi d'avoir suivi ces petits, dit-elle. Ils m'intéressent, et j'envie leur père!

Amielle ne releva pas cette réflexion, et ses jeunes voisins se chargèrent de remplir le vide :

— Madame, venez voir *Black-Fellow*!

Hilaire, toujours un peu solennel, présenta le favori, assez mal en point : le matin, on l'avait trouvé dans son box, jetant par les naseaux et les yeux injectés de sang. Il avait refusé toute nourriture. Le baron avait donné ordre qu'on lui mit une couverture et envoyé chercher le vétérinaire qui avait diagnostiqué une pneumonie.

— C'est l'autre soir qu'il a pris cela! grogna le vieux domestique. La nuit était fraîche quand nous sommes revenus, et il avait longtemps attendu devant le perron.

Amielle détourna la tête : tout ce qui lui rappelait les folies de son père lui était insupportable. Pour s'occuper, cacher la crispation de ses traits, elle ouvrit la porte cochère qui donnait sur la ruelle. M^{me} Versale dut prendre congé :

— Demain, dit-elle, je désirerais faire une étude de votre maison. Elle doit bien se présenter du côté jardin... Me permettez-vous de planter mon chevalet dans une de vos allées?

Amielle n'osa pas dire non, et son père, que séduisait toute nouveauté, voulut lui-même accueillir la jeune artiste. Il la trouva charmante, très

femme du monde, évidemment habituée à ce qu'on lui baisât la main.

Elle mit le comble à son enthousiasme en lui révélant qu'elle était une bridgeuse convaincue.

Tout de suite, il l'invita pour le soir même, fit éventrer en son honneur un pâté truffé, confectionner le massepain traditionnel et retrouva pour lui parler les formes galantes de sa jeunesse.

Lorsqu'elle fut partie, sous l'escorte d'Hilaire, aux environs de minuit, l'aveugle remarqua :

— En somme, vous ne savez rien de cette jeune femme qui se jette à votre tête. Je l'ai bien écoutée. Elle n'a rien dit qui pût nous éclairer sur son entourage familial. Ne trouvez-vous pas que c'est étrange, et même un peu inquiétant.

Amielle le pensait aussi, mais le baron ne répondit point. Il devenait dur d'oreille quand les réflexions n'étaient pas de son goût...

II

Dans une seconde rencontre à la croix de Mission, tout en peignant, et comme si elle répondait à des interrogations qu'elle n'avait pas entendues, M^{me} Versale raconta son histoire à sa nouvelle amie : son mariage, conclu sous les auspices de la Victoire, n'avait pas été heureux. Bientôt, avaient surgi des conflits entre sa mère et son mari — autoritaires tous les deux — et, un beau jour, la coupe étant trop pleine, M. Versale était parti.

— Vous auriez dû le suivre, déclara Amielle sans hésiter.

— Je ne le pouvais pas... J'avais peur de déplaire à ma mère... Mais je lui ai écrit. Il ne m'a pas répondu... Alors, j'ai compris qu'il ne m'avait épousée que pour ma fortune, que son cœur restait fidèle au souvenir d'une autre dont sa mère ambitieuse l'avait violemment écarté.

Pourquoi celle qui écoutait songea-t-elle à Bosson ? La similitude des situations sans doute !

Elle reprit, la voix plus dure :

— Il ne faut jamais croire la bataille perdue... A votre place, je le suivrais et j'essaierais de lui faire oublier le passé...

La jeune femme venait de noyer le lointain

lumineux dans un azur, doucement estompé d'or. Elle releva ses beaux yeux de flamme...

— Ce n'est pas facile! soupira-t-elle. Pour réussir, il faudrait une grande patience, un complet oubli de soi, et l'air que nous respirons aujourd'hui ne prédispose pas à tant de vertus.

— C'est vrai! avoua M^{lle} Dorgeray, les mains nouées sur sa broderie — une nappe d'autel, depuis longtemps promise à M. le Curé. — Nos aïeules étaient défendues par toute une armature de traditions, un entourage de convenances qui leur permettaient de traverser impunément les situations les plus périlleuses... Nous, par la force des événements, les habitudes nouvelles, nous sommes livrées sans appui à tous les hasards du chemin...

M^{me} Versale avait repris son pinceau. Son fin visage exprimait une angoisse :

— Nous sommes sans appui parce que nous le voulons bien! affirma-t-elle. Au couvent où j'ai été élevée on nous apprenait où était le grand secours, et certaines de mes compagnes ont su, mieux que moi, profiter de la leçon... Je les admire... Elles ont été déçues par la vie, et leurs maris ne cessent de leur meurtrir le cœur... Autour d'elles, les consolateurs ne manqueraient point, et elles passent fières et très dignes, soutenues non point par une de ces armatures, un peu factices, dont vous parliez tout à l'heure, mais par des convictions très fermes, très personnelles, alimentées chaque matin, à la source de vie... Mais voilà, pour atteindre ce sommet, il faut tellement crucifier sa volonté que notre orgueil, et aussi notre lâcheté ne s'y résignent point... Alors, comme les nageurs imprudents qui ne se méfient pas des herbes perfides, enchevêtrées au fond des étangs, on se laisse enlacer par des habitudes, des affections qui, insensiblement vous attirent aux abîmes...

Ce que disait sa compagne, Amielle l'avait souvent pressenti; mais elle ne l'avoua point, sa fierté se refusant à trahir ses faiblesses. Elle préféra réciter quelques passages du livre, longtemps feuilleté, qui, peu à peu, et, sans qu'elle s'en doutât, avait imprégné son âme à la façon d'une pluie bienfaisante qui pénètre au plus profond d'une terre altérée.

Mais, dès les premiers mots, la jeune artiste, l'arrêta par un rire forcé :

— La maison sur le roc! Quelle utopie! Il n'y a,

par le monde, que des maisons bâties sur le sable... On les croit solides parce qu'elles ont de l'apparence, et elles sont zébrées de lézardes comme la vôtre... On les replâtre... Quelquefois, elles tiennent jusqu'au bout... Quelquefois aussi, elles s'écroulent... Ce sera le cas de la mienne... Que voulez-vous faire? Mon mari ne m'aime pas!

— Mais, au moins, l'aimez-vous?

— Oui, et c'est bien cela qui me tue!

— C'est ce qui vous sauvera!... Vous comprendrez que, même si l'on s'est trompé, on ne doit pas désertier son devoir, tout dur qu'il soit...

Des larmes coulèrent sur les joues de la jeune femme : elle chercha son mouchoir dans son sac. Le temps d'un éclair, Amielle entrevit la couronne de marquise qui timbrait l'un des coins... Ce qu'elle avait pressenti devenait certain : comment n'avait-elle pas percé plus tôt la naïveté de l'anagramme sous lequel se cachait Niévès Olzanno.

Ses mains devinrent froides comme si elle allait s'évanouir : dans quel but la femme de Boson était-elle venue à Montréal? Simplement pour fuir sa solitude d'abandonnée? Ou bien, par jalousie, pour connaître sa rivale.

De toutes façons sa présence était la preuve certaine que son bonheur était effondré.

A cette pensée, Amielle ressentit une joie trouble — revanche de sa déception — qui bien loin d'alléger son âme l'alourdît encore.

M^{me} de Salvère reprenait :

— Quoi que je fasse, toujours ce souvenir luttera contre moi!

La droite nature d'Amielle triomphait déjà du mouvement de satisfaction méchante qui, un moment, l'avait soulevée.

— Le passé est le passé! affirma-t-elle d'une voix un peu blanche mais très nette. Cette jeune fille a oublié sans doute!... Elle aura compris qu'elle avait pris le rêve pour la réalité... Du reste, elle doit oublier... Et lui aussi!... C'est leur devoir!

— Écoute-t-on toujours son devoir? Autour de moi, je vois tant de femmes qui lui tournent le dos!

— Il ne faut pas être de celles-là... Sur le moment, on peut souffrir sans doute, mais après, quelle consolation! Se mépriser soi-même, ce doit être si dur!

La porte du jardin s'ouvrit : Hilaire parut sur le seuil, et, de loin, fit à sa jeune maîtresse le

signe convenu qui annonçait l'arrivée des contribuables.

Amielle se leva et, sans ajouter d'autres paroles, la gorge encore serrée par l'émotion, elle s'éloigna :

La jeune femme alors, abandonna ses pinceaux — de gros nuages montaient vers l'ouest modifiant ses effets de lumière. — Assise sur les degrés de la croix qui projetait son ombre sur son visage, elle repassa les quinze mois écoulés, d'abord son voyage de nocces, au dernier printemps, dans une confortable limousine, qui les emportait sur tous les chemins de l'Algérie et du Maroc — un rêve de fleurs et de ciel bleu, de montagnes roses et de vieux minarets dont elle gardait encore l'étourdissement...

Puis, le retour, le début de la vie sérieuse, les premières difficultés...

M^{me} Olzanno entendait que son gendre ne restât pas oisif, mais avant de lui donner un rôle de premier rang, elle prétendait le faire passer successivement par tous les services, et en sous-ordre.

Boson accepta fort mal cette façon de voir qui le mettait sous la coupe de salariés. Il se rebiffait devant les observations les mieux justifiées. Trop longtemps, il n'avait écouté que son caprice pour se muer tout d'un coup en homme de sens rassis, capable de maîtriser les mouvements de son impatience.

Et puis, il n'avait pas poussé loin ses études scientifiques : il savait tout juste ce que peut savoir un médiocre bachelier. A chaque instant il était arrêté; il ne comprenait pas ce qu'on lui commandait ou il le comprenait mal, et cette ignorance qu'il essayait de dissimuler au lieu de la vaincre par des études techniques, courageusement entreprises, amenait des conflits où M^{me} Olzanno était prise pour arbitre et qui entraînaient des explications orageuses.

Trois semaines auparavant, il avait donné un ordre de son autorité privée, et cet ordre, en contredisant un autre, avait été cause d'un flottement des plus fâcheux qui retardait des livraisons, mécontentait des clients sérieux.

Cette fois, M^{me} Olzanno le prit de très haut :

— Je vous ai dit que vous n'étiez rien ici... Pourquoi assumez-vous des responsabilités qui ne sont pas de votre ressort?

Le jeune marquis s'était cabré sous le reproche.

— Il n'est pas admissible que moi, qui suis le mari de M^{lle} Olzanno, je doive à toutes minutes m'incliner devant des administrateurs insolents ou de petits ingénieurs gonflés de leur science.

— Le titre que vous invoquez n'a aucune valeur ! Niévès n'est pas ma fille... Elle n'est que ma belle-fille, et, comme telle, elle n'a aucun droit à revendiquer sur l'usine. Veuillez vous en souvenir...

— Dans ces conditions, je ne saurais continuer la vie que je mène... Elle est insoutenable...

— Et moi, Monsieur, je ne saurais garder de paresseux chez moi ! Reprenez votre place, j'y consens... Ou bien débarrassez-nous de votre présence !

— J'ai choisi, Madame... Je m'en irai...

Niévès l'avait supplié ; il avait secoué impatiemment les petites mains accrochées à son bras :

— Oui, je m'en irai... Et je n'aurais jamais dû entrer dans cette maison ! La porte en était trop basse ! Il a fallu me courber...

Alors, comme il arrive en pareils cas, il avait laissé échapper des paroles regrettables :

— C'est ma mère qui m'a poussé... Seul, je n'y aurais jamais consenti...

M^{me} Olzanno lui avait montré la porte :

— Boson ! avait encore supplié la jeune femme.

Il s'était arrêté sur le seuil :

— Je ne vous invite pas à me suivre... Je briserais votre vie... Et, en échange, je n'aurais rien à vous offrir...

Et il était parti pendant que Niévès s'affaissait dans un fauteuil en proie à une crise nerveuse...

Un moment elle espéra qu'il répondrait à sa lettre ; le silence acheva de lui déchirer le cœur.

— Il n'a rien à m'offrir, se répéta-t-elle cent fois. C'est donc qu'il ne m'aime pas... Et puisqu'il ne m'a épousée que pressé par sa mère, c'est probablement parce qu'il en aimait une autre.

Cette autre, quelle était-elle ? Elle interrogea ses souvenirs. Un jour, à Salvère, dans les premiers temps de leur mariage, le vieux Piérille avait dit devant elle :

— Quand monsieur le marquis est venu ici, il y a cinq à six mois, je ne me doutais guère qu'il y reviendrait bientôt en maître.

Boson avait paru contrarié de cette réflexion ; il avait coupé court à tous commentaires en entraînant sa femme par les lacets en pente, vers les « cluzeaux » aux tragiques souvenirs.

En chemin, elle lui dit :

— Vous ne m'aviez pas raconté que vous étiez revenu à Salvère...

Il répondit très vite :

— J'avais rendu visite à mon oncle, le colonel. Alors, me trouvant si près, je n'ai pas résisté au désir de revivre mes souvenirs de jeunesse.

Elle s'était contentée de cette réponse, et depuis, n'avait plus songé à l'incident.

Il lui revint au milieu de ses larmes; elle se rappela l'air ennuyé de son mari, et quelque chose la poussa à en savoir davantage.

Sous prétexte que le grand air dissiperait de constantes migraines, elle obtint de sa belle-mère la permission de passer quelque temps à Salvère, mis dans sa corbeille au moment du mariage.

M^{me} Olzanno était une entêtée qui ne revenait jamais sur ses décisions. N'ayant de religion que tout juste ce qu'il faut pour ne pas être taxée de libre-pensée, elle n'était pas accoutumée aux sérieux retours sur elle-même. Jamais son orgueil n'eût proposé un accommodement; mais elle avait donné à Niévès toute l'affection dont était susceptible son cœur, un peu sec, régi par une intelligence bourrée de chiffres; elle s'inquiéta de sa pâleur et de ses yeux cernés et accorda la permission désirée, peut-être même avec l'arrière-pensée qu'elle abriterait une réconciliation, que, tôt ou tard, elle pourrait réintégrer son gendre sans rien céder de ses volontés.

La jeune marquise partit donc pour le Périgord avec sa femme de chambre et son chauffeur. Dès qu'elle fut là-bas, sa souffrance, loin de décroître, augmenta. Qu'elle se promenât dans le parc ou s'assît sur la terrasse, ou encore se réfugiât sous les vieux plafonds à poutrelles, partout, elle retrouvait l'image de son mari. Pendant la lune de miel, il avait été si bon, si doux; il semblait si véritablement épris; il l'enlaçait de tant de paroles charmantes.

Et maintenant, de lui, elle redoutait le pire! La veille de son départ, sa belle-mère ne lui avait-elle pas jeté ce dernier avertissement : « Cette situation ne saurait durer. Ou bien, il en passera par où je veux... Ou bien, tu demanderas le divorce pour ne pas attendre qu'il te devance...

Le divorce! Ce seul mot faisait horreur à Niévès. Elle le voyait suspendu au-dessus de tous les bonheurs de femme pour les menacer, leur enle-

ver toute sécurité. Non, non, elle resterait fidèle aux enseignements reçus au couvent, elle ne signerait pas le papier maudit!

Ce qu'il adviendrait de sa résistance, elle ne le voyait pas très clairement, mais ce dont elle était certaine, c'est que, plutôt que de consentir à une pareille extrémité, elle préférerait renoncer à tous les avantages de la terre.

Piérille avait été un peu surpris de voir sa jeune maîtresse descendre seule d'automobile.

Elle avait raconté qu'une importante tournée d'affaires retenait son mari loin de la France, et il l'avait crue.

D'abord, elle n'osait pas l'interroger, de peur qu'il ne devinât au tremblement de ses lèvres l'intérêt qu'elle attachait à sa réponse.

Un jour enfin que le grand air apaisait ses nerfs exacerbés, elle se risqua : le vieux valet de chambre lui apportait le thé sur la terrasse. Tout en prenant du sucre, les yeux baissés, elle lui posa cette question incidente :

— La visite de M. le marquis, à la fin de la guerre, a dû vous surprendre?

— Oh! oui, M^{me} la marquise, je n'en croyais pas mes yeux! Au premier moment, quand j'ai vu cette auto de louage et tous ces gens qui en descendaient, je me suis dit : « Voilà des touristes! » Alors, je m'avance pour leur apprendre qu'il n'était pas permis de visiter le château, et je reconnais qui? M. Boson! Les bras m'en sont tombés!

— Il devait être en uniforme?

— Oui, M^{me} la marquise, et aussi l'officier qui l'accompagnait. Ils étaient quatre en tout!

— Comment donc s'appelaient ses amis?

— MM. et M^{lle} Dorgeray, de Montréal. C'est le chauffeur qui m'a dit leur nom... Le papa n'avait pas l'air aimable, mais la demoiselle était bien plaisante!

— Oui, c'est cela, en effet... Je ne me souvenais plus...

Elle avait piqué sa fourchette dans l'assiette des « toasts » pour montrer que la conversation était finie, et Piérille s'était retiré, en domestique respectueux, imbu des principes d'autrefois.

Mais à peine avait-il refermé la porte-fenêtre du grand salon, qu'abandonnant les délicates friandises, offertes à son caprice, la jeune femme était venue à l'extrémité de la proue de pierre, et accou-

dée à la balustrade, les yeux sur l'eau bouillonnante qui semblait s'irriter contre l'éperon rocheux, opposé à sa course, elle avait sangloté !

Cette demoiselle Dorgeray « si plaisante », elle en avait déjà entendu parler : c'était la petite-nièce de son parrain, le comte Rozan, et par conséquent une des candidates éventuelles au prestigieux héritage. De ce fait, elle l'avait toujours considérée comme une rivale. Maintenant, elle était certaine que Boson l'avait aimée, et que, sans sa mère, il l'eût épousée.

Si, en effet, il n'eût pas gardé un souvenir très vif de son séjour à Montréal, n'eût-il pas été naturel qu'il en parlât à sa femme, qu'il lui racontât, par exemple :

— J'ai été reçu chez le père de mon capitaine, le baron Dorgeray, qui, comme vous, Niévès, escompte la succession du comte Rozan.

Au besoin, il eût désiré la présenter à ses amis.

Et il s'était tu... il n'avait pas bougé...

— Je la verrai ! pensa la jeune marquise... Il faut que je la voie.

Et, prétextant une visite à une amie, elle était partie seule pour Montréal.

Aujourd'hui, elle connaissait Amielle, elle savait que, sous ses allures de jeune fille moderne, elle cachait de grandes qualités de droiture. Cette droiture devait donc, ainsi qu'elle l'avait dit, la pousser à déraciner de son cœur un sentiment qu'elle jugeait coupable.

— La marier, pensa la jeune femme, il n'y a que cela à faire ! Et ce député dont chacun chante les louanges me semble tout indiqué.

Pour mieux atteindre son but, elle résolut de prendre quelques informations discrètes. Le soir même, avant le dîner, et sous prétexte qu'elle avait froid aux pieds, elle descendit dans la grande cuisine voûtée, et toute brillante de cuivres, de l'*Hôtel des Voyageurs*.

La gérante s'y trouvait toujours à cette heure, pressant, gourmandant ses servantes, et, à l'occasion, mettant la main à la pâte avec la simplicité des mœurs périgourdines.

A la vue de sa pensionnaire, dont elle avait flairé la grande situation de fortune, elle se confondit en amabilités.

— Madame, asseyez-vous là, sur cette petite chaise... Ce journal vous servira d'écran. Vraiment, je suis désolée de vous voir frissonnante.

Sans doute, vous avez pris froid en peignant dehors...

— Probablement... J'étais à la croix de Mission. D'abord, il faisait bon... J'avais le soleil... et M^{lle} Dorgeray... Puis les deux sont partis, et je suis restée seule en face d'un vent âpre qui explique pourquoi, sur ce coin de plateau, l'herbe est courte, sèche, comme brûlée...

— Alors, Madame connaît M^{lle} Dorgeray ?

— Nous avons fait connaissance, l'autre jour... Elle est charmante !

— Ah ! Madame, vous pouvez le dire ! Et tant de mérites ! Son père lui donne bien des soucis... Il joue, vous savez ! Ça lui a pris tout d'un coup... une lubie !... Pendant la guerre, il prétendait ne pas bouger et se contentait des bonnes parties de famille... C'était sa fille qui allait à Sarlat chercher les fonds de subvention... Un soir même, cela faillit lui coûter cher !...

— Comment cela ?

— Un mauvais sujet l'avait suivie depuis la gare. Il la rejoignit dans un endroit désert et il l'eût certainement dévalisée, assassinée peut-être sans un jeune officier qui, par miracle, se trouva là, le marquis de Salvère.

Niévès ne broncha point : elle attendait ce nom ; mais, comme elle avait les mains jointes, ses doigts crispés enfoncèrent les ongles dans les chairs.

— On croyait même que ce jeune homme l'épouserait, continua l'hôtesse en cassant les œufs, destinés à une sauce, mais il n'est pas revenu... Alors, on a pensé qu'elle n'en avait pas voulu, ou bien qu'elle n'était pas assez riche pour lui, car il s'est marié depuis...

— Elle ne sera pas en peine pour trouver d'autres prétendants... M. Leygonie, par exemple !

La gérante prit le temps de détacher d'une motte de beurre le morceau dont elle avait besoin, mais avant de le mettre dans une casserole, elle se rapprocha pour confier à son hôte sur le ton du mystère :

— Miette, la servante de M^{lle} Sevestre, prétend qu'elle l'a refusé, et que c'est pour cela qu'il revient si rarement à Montréal...

La jeune marquise en savait assez ; elle se leva :

— Je le regrette pour les deux, jeta-t-elle d'une voix coupante, car ils étaient faits pour se comprendre.

Puis, remontant quelques marches de pierre, elle



gagna la salle à manger où l'avaient précédée un employé des contributions et trois voyageurs de commerce à l'inépuisable faconde.

Sans trop savoir ce qu'on lui servait, sans même remarquer la finesse de la sauce béarnaise qui accompagnait le poisson, elle dina à une petite table à part, en face d'une coupe remplie de fraises, autour de laquelle bourdonnaient les premières mouches...

III

En quittant la Croix de Mission, Amielle avait regagné le bureau. Les contribuables se montraient moins empressés que les « toucheurs » d'allocations. Elle eut quelques loisirs dans la journée, et en profita pour rassembler ses idées, un moment éperdues par la découverte qu'elle venait de faire.

Pour que la marquise de Salvère fût venue à Montréal sous un nom d'emprunt, il fallait qu'elle eût deviné le roman, à peine ébauché, qui n'était pas allé jusqu'aux fiançailles, et qu'elle en eût souffert !

La jeune fille s'étonna de ne plus retrouver dans son cœur cette satisfaction mauvaise qui applaudit au malheur d'une ennemie. Elle n'éprouvait qu'une impression de délivrance, sans doute parce que, maintenant, elle connaissait mieux le caractère inégal, impulsif de Bozon; elle comprenait le peu de sécurité que lui eût offert cette union. Un désir ardent de stabilité la dévorait comme une soif.

L'image de Bernard s'interposa entre son registre et ses yeux :

— Serais-je comme papa, pensa-t-elle. Il regrette tellement mon refus ! Que de fois il me l'a reproché... Non point à cause de la grandeur morale que, chaque jour, révèlent les actes de Bernard Leygonie, mais parce qu'il est l'homme le plus en vue du département, que, bientôt, par ses conférences, il sera une des figures les plus marquantes de la France...

Elle fit au hasard quelques traits sur son buvard. Pendant ce temps, sa tête trottait; ce devait être si bon de se dire : « Celui auquel je suis liée saura se garder contre les surprises du cœur, supporter mes défauts, triompher de son égoïsme — les

hommes y sont tellement enclins — pratiquer enfin les vertus de patience, de support mutuel, de dévouement, d'abnégation sans lesquelles il ne peut y avoir de vie commune, ni de progrès spirituel, ni de valeur morale... »

Tout cela était dans le livre que, dans sa solitude, elle avait lu et relu; mais elle avait tellement fait siennes les idées qu'il contenait qu'elle finissait par les croire sorties de son propre fonds.

Elle resta un instant silencieuse, les coudes sur la table, la plume à la main.

— Pourquoi songer à tout cela? soupira-t-elle enfin, c'est user ses forces en pure perte! La petite fille que j'étais encore, il y a dix-huit mois, a pris le mirage pour la réalité. Je souffre de son erreur, mais je n'y puis rien... Le passé ne se recommence pas...

Elle essuya une larme qui aurait taché le récapitulatif, et, courageusement, continua d'inscrire les dépenses d'une petite commune, nichée haut sur un coteau rocheux.

Le bureau fermé, fidèle à une habitude qu'elle avait prise depuis que son père, malade, se levait tard le matin, elle emporta la cassette, contenant les fonds de l'État dans sa petite chambre de jeune fille. Puis elle redescendit, décrocha dans le vestibule sa jaquette de laine blanche et appela Demoise qui tricotait dans le salon. Tous les soirs, à cette même heure, elle la ramenait à l'église.

Ce soir-là, la halte pieuse fut écourtée. Marion arriva hors d'haleine :

— L'inspecteur est là, annonça-t-elle. Monsieur a l'air affolé. Il réclame Mademoiselle.

Amielle ne s'émut pas outre mesure. Ses registres et ses comptes étaient toujours en bon ordre. Pourquoi aurait-elle redouté les vérifications officielles?

Laissant l'aveugle aux mains de la vieille domestique, elle regagna en courant la maison. A travers la porte vitrée du bureau, elle entrevit la silhouette de l'inspecteur, déjà penché sur les chiffres, mais, sans s'arrêter pour les compliments d'usage, elle monta dans sa chambre pour y prendre la caisse.

Quel ne fut pas son étonnement de découvrir que son père l'avait précédée? Les traits convulsés, la respiration haletante, il fouillait dans l'armoire, sans respect pour le linge fin et parfumé qu'il bousculait.

— Mon Dieu ! papa, balbutia-t-elle, que cherchez-vous ?

— Ta petite réserve !... Depuis quelques mois — je l'ai bien remarqué — tu deviens très économe... Cet argent, il me le faut...

— Mais pour quoi faire, papa ?

— Je n'ai pas été heureux aujourd'hui ! Chez les Burzac qui, tu le sais, étaient venus me chercher en auto, — *Black-Fellow* étant malade, — il y avait un banquier parisien qui est un peu leur parent... Il a proposé de tailler un « bac »... Je n'ai eu que de mauvaises cartes... Bref, une culotte de huit mille francs !... Il repartait pour Paris... Il fallait le payer tout de suite !... Alors, tout à l'heure, après ton départ pour l'église, j'ai pris la somme dans la caisse et je suis allé la porter à ce monsieur, resté à l'*Hôtel des Voyageurs*... Demain, je dois recevoir le mandat de mes appointements... Je comptais tout remettre en ordre... Et, au retour, la fatalité a voulu que je trouve cet inspecteur ! Il doit se demander ce que je fais... Dépêche-toi... Il y va de mon honneur !

Il pouvait à peine parler. Sa respiration devenait si courte qu'il semblait prêt à mourir sur l'heure.

Amielle, toute tremblante, glissa la main dans un coin, non encore exploré, et en retira le portefeuille qui contenait sa petite fortune.

— Combien ? demanda son père en le lui arrachant des mains.

— Huit mille francs !

— C'est juste ce qu'il me faut !

Il feuilleta les billets avec cette dextérité des joueurs, habitués au maniement des cartes, puis il ouvrit la cassette, compléta la liasse entamée, et donnant un tour de clef, sans même remercier sa fille, il s'élança vers l'escalier, aussi vite que le lui permettait sa boiterie.

Elle le suivit malgré les larmes qui brouillaient ses yeux : mieux que lui, n'était-elle pas en mesure de répondre aux questions de l'inspecteur des finances, de fournir les explications désirables...

Le dîner fut, de ce fait, considérablement retardé. Cependant, M. Dorgeray y fit honneur. Du moment qu'il était sorti indemne de la fâcheuse aventure, il ne songeait plus qu'il avait dépouillé sa fille.

Amielle ne pouvait oublier si vite. Dès qu'elle en trouva l'occasion, elle se retira dans sa chambre et se perdit en amères réflexions. Elle avait réussi

cette fois, à sauver l'honneur de son père, mais s'il persistait dans ses folies, qu'arriverait-il ?

Certes, il aurait la louable intention de restituer, car il était homme d'honneur ; mais on ne réalise pas toujours une intention, et puis, en admettant que ceci lui servît de leçon, il n'en restait pas moins que, désormais, sa santé, déjà précaire, était à la merci de la première imprudence.

Or, s'il venait à mourir, l'État retiendrait, quelque temps, son cautionnement pour examiner la situation. Amielle serait donc obligée de chercher au plus vite un gagne-pain, capable de la nourrir et de nourrir sa chère compagne, puisque tous les calculs de sa prudence étaient à vau-l'eau.

Ses larmes redoublèrent : oh ! pourquoi avait-elle commis la folie de repousser Bernard Leygonie, surtout — elle osa se faire cet aveu — du moment qu'elle l'aimait.

Lui seul, par son autorité, son prestige, eût retenu sur la pente fatale ce grand enfant qui ne savait pas résister à ses caprices et prétendait ne pas écouter les avertissements de sa fille.

Amielle pleurait encore lorsque Marion heurta à sa porte :

— Mademoiselle, levez-vous vite ! Ce pauvre *Black-Fellow* !... Je crois qu'il va crever !... Monsieur est tout sens dessus dessous ! Il a envoyé chercher le vétérinaire.

La jeune fille savait trop de quels soins jaloux son père entourait l'ancien compagnon de ses prouesses pour ne pas redouter le contre-coup d'une pareille émotion.

Tout de suite, elle descendit : une pluie fine, montée de l'ouest avec le vent âpre, commençait à tomber. Rien que pour traverser l'étroite cour qui, derrière la maison, desservait l'écurie, elle en eut les vêtements imprégnés.

Black-Fellow était couché sur le flanc, la respiration haletante, les yeux injectés de sang, et, debout auprès de lui, sans s'inquiéter d'un courant d'air perfide qui se glissait par un carreau brisé, le baron consterné regardait mourir le fidèle compagnon de ses beaux jours.

Son visage exprimait une si déchirante douleur que sa fille s' alarma :

— Père, je vous en prie... Ne restez pas ici... vous prendrez du mal...

— Non... laissez-moi... Je ne veux pas le quitter... Il me cherche du regard, vois donc !

De la main, il flattait le noble animal qui péniblement, souleva la tête comme pour le saluer une dernière fois. Amielle ne put l'entraîner.

Le vétérinaire, accouru en toute hâte, épuisa sa science — saignée à la veine jugulaire, injection d'huile camphrée — l'organisme usé ne réagissait plus. *Black-Fellow* mourut à l'aube après avoir encore essayé de regarder son maître de ses yeux vitreux. Un grand frisson le parcourut. Il laissa retomber lourdement son encolure sur la litière. Tout était fini...

Le baron rentra, glacé et tremblant. Il se mit au lit et Amielle le réchauffa à coups de bouillottes et de boissons chaudes.

D'abord, elle crut que ce ne serait rien, un simple rhume; mais, vite, l'état s'aggrava, compliqué par la faiblesse du cœur.

Nièvès allait partir; son cœur généreux lui souffla de rester; elle offrit ses services, et, malgré le peu de désir qu'elle en avait, M^{lle} Dorgeray dut les accepter : le bureau l'absorbait une bonne partie de la journée, Marion n'entendait rien aux soins des malades, et Hilaire ne connaissait que les simples qui guérissent les bobos et entretiennent les gens en santé.

La jeune femme passa non seulement des jours, mais encore des nuits; elle se dévoua sans compter.

Par moments, la fièvre égarant les idées du malade, il la prenait pour sa fille :

— Vois-tu, lui dit-il un matin, je ne m'inquiète pas pour toi... Tu hériteras de mon oncle, le comte Rozan... Il m'en voulait parce que j'étais cavalier... Toi, ce ne sera pas la même chose... Et alors, tu pourras épouser Boson de Salvère, puisque c'était lui que tu préférerais...

Elle frémit d'entendre ces paroles qui lui prouvaient qu'elle ne s'était pas trompée; elle eût voulu s'enfuir, tant elle souffrait. Quand M^{lle} Dorgeray put remonter auprès de son père, elle s'échappa pour respirer quelques bouffées d'air pur sur le chemin des Jouvencelles, réfléchir à l'étrangeté de sa situation qui lui faisait donner des soins presque filiaux au père de celle que son mari avait aimée, qu'il aimait peut-être encore.

Quelqu'un se promenait au bord des rochers vertigineux, un inconnu, jeune encore et de belle prestance, non pas rasé comme les hommes d'aujourd'hui, mais porteur d'une fière moustache : de minces rubans glorieux rayaient son veston.

Il se rapprocha découvert de l'arrivante, et son regard se posa droit sur elle :

— Pardonnez-moi, Madame, si je vous aborde; mais je vous ai vue sortir du jardin de la perception... Pourriez-vous me donner des nouvelles de M. Dorgeray?

Elle devina le nom de son interlocuteur à l'intérêt anxieux qu'il portait à sa réponse :

— Je le crois très mal, Monsieur... Le médecin a demandé une consultation.

La figure du jeune homme se décomposa :

— Combien je plains M^{lle} Dorgeray, murmura-t-il. Elle sera si seule quand son père l'aura quittée.

— Et elle est si peu faite pour vieillir dans le célibat. C'est une âme tendre et forte qui, lorsque l'expérience l'aura formée, saura être une épouse et une mère parfaites.

Il parut gêné par cette réflexion; mais elle comprit bien qu'il était de son avis, et elle insista :

— Je la connais depuis peu de temps, mais ces derniers jours ont rapproché nos cœurs... De tout mon désir, je souhaite qu'elle rencontre sur son chemin le compagnon qui sera digne d'elle.

Il laissa tomber cette insinuation et dit simplement :

— Depuis que mes occupations m'emmènent loin de Montréal, je n'ai pas revu mes voisins... Oserais-je vous demander, Madame, d'avertir de ma présence M^{lle} Dorgeray, de l'assurer que Bernard Leygonie se tient à son entière disposition si un secours masculin lui était nécessaire.

— Je ferai votre commission, Monsieur, promit très volontiers la marquise de Salvère.

Elle n'eut garde d'oublier sa promesse. Amielle parut très touchée de la sympathie du jeune député et elle le pria de venir voir son père qui serait heureux de sa visite.

Il vint, et le baron qui pouvait à peine parler, haleta difficilement :

— Je suis content...

Et puis, sans attendre la réponse, il continua par petites phrases, coupées de suffocations :

— Je lis vos discours... Vous faite du bien... Beaucoup de bien... Vous êtes dans votre vraie voie... Il y en a qui n'ont pas tant de bonheur... Ma fille et moi, par exemple!

Une faiblesse le prit... Il ferma les yeux; mais il ne lâcha point la main du visiteur, comme s'il

mettait en lui son dernier espoir et ne voulait pas le laisser s'éloigner.

Et chaque jour, Bernard revint; il aidait Hilaire à soulever le malade, à le changer, et il apportait dans tous ses soins, non seulement sa force, mais encore une douceur respectueuse qui les rendait plus précieux au baron.

Malgré tout, le mal empira et les médecins se déclarèrent impuissants. Le vieux pasteur, habitué à chercher dans les épines ses brebis égarées, se pencha vers la pauvre âme qui, toute sa vie, avait trop suivi la pente de son égoïsme ou de sa futilité; dans le rayonnement de la divine visite, le baron comprit le rôle que sa femme et sa fille avaient joué auprès de lui, et ne pouvant plus demander pardon à la première, il s'humilia devant la seconde :

— Souvent, j'ai trop exigé de toi... je t'ai fait de la peine... Pardonne-moi... Je n'aimais pas ce qui m'ennuyait.

Il remercia aussi Bernard et son infirmière :

— Tous deux, en venant ici, vous ne vous doutiez pas de ce qui vous serait demandé...

Quelques paroles balbutiées où revenaient des souvenirs du bel autrefois : son mariage, un roi qu'il avait escorté, un concours hippique dont il avait été le triomphateur... puis il commanda qu'on sellât *Black-Fellow* pour une revue, et repris par l'exactitude militaire, il se souleva en disant :

— C'est l'heure de partir...

Il retomba alors sur ses oreillers, et, avant le moment suprême, entra dans le grand repos qui, souvent, précède la mort.

Amielle ne put supporter cette vue, et, de peur que son père ne perçut ses sanglots, elle se réfugia au salon.

A l'ordinaire, elle se faisait gloire de refréner sa sensibilité; mais, ce matin-là, après une nuit blanche, elle n'avait plus la force de se composer une attitude.

Bernard qui s'introduisait lui-même par la porte-fenêtre, la surprit dans cette désolation :

— Quoi? murmura-t-il. Tout est fini?...

Elle secoua la tête :

— Non... Pas encore!... Mais il a perdu connaissance. Et c'est si pénible de penser que, jamais plus, il ne m'entendra...

Elle s'était redressée. Lui restait debout, mais au regard qu'il attachait sur elle, elle ne pouvait

se méprendre sur ses sentiments. Il était prêt à oublier son premier refus, à lui offrir de nouveau l'amour, refleurir dans ce cœur qu'il croyait mort.

Elle ne voulut pas réfléchir à ce qu'elle répondrait. Elle se fût jugée odieuse d'écouter l'espoir qui frémissait en elle, alors que son père se mourait.

— Vous avez besoin de repos, reprit le jeune député d'une voix adoucie où tremblait son affection. Il faut vous étendre, essayer de fermer les yeux. Je resterai avec M^{me} Versale auprès de votre cher malade.

En même temps, il arrangeait les coussins sous sa tête, il jetait un châle sur ses pieds.

Avant de se retirer, d'un joli geste, à la fois respectueux et chevaleresque, il mit un genou en terre, et baisa la petite main lassée qui pendait au bord du divan, comme il l'avait fait déjà, ce soir où la jeune fille, suffoquée par les larmes, abandonnait à la terre dévastée la glorieuse dépouille de son frère...

Le baron s'éteignit aux premières clartés roses du matin, comme le fidèle compagnon, cause innocente de sa fin prématurée.

Au sortir de l'église, il fut porté au cimetière, hors les murs, où reposait déjà M^{me} Dorgeray.

Tout le pays l'accompagna, les humbles comme les favorisés de la fortune. Certains le connaissaient peu, mais tous se faisaient un devoir de témoigner leur sympathie à sa fille « si plaisante » qui, pendant la guerre, versait la manne des allocations avec de bonnes et consolantes paroles.

Amielle était seule avec Demoise pour recevoir les innombrables condoléances. Ses cousins — les Bergereau-Limaise, les La Morlière, même le beau Renaud en ce moment à Paris — s'étaient excusés comme les invités de la parabole.

Elle se laissait serrer les mains, elle subissait les embrassades des femmes, sans trop savoir qui lui parlait.

Elle ne reconnut nettement que Bernard, et il lui parut si réservé dans ses compliments, si différent de ce qu'elle l'avait vu, trois jours auparavant, qu'un grand froid lui tomba sur le cœur.

Nièves s'approcha, la dernière :

— Je pars ce soir, murmura-t-elle. Je viendrai vous voir cette après-midi...

Amielle sentit qu'elle devrait demander à son amie de venir déjeuner avec elle, et, après, la prenant à part, lui avouer qu'elle avait percé son incognito. Elle n'en eut pas le courage. Elle avait soif de se retrouver seule avec Demoise, de pleurer sur l'épaule maternelle de celle-ci.

Sans autre escorte que M^{lle} Dujarry, elle ragagna donc la vieille maison où, déjà, des scellés apposés, un employé, délégué par l'administration, survegardaient le trésor public et lui montraient que, bientôt, elle devrait s'éloigner.

A peine toucha-t-elle aux plats qu'Hilaire lui présentait. Sa pauvre tête n'était que meurtrissures. Elle avait l'impression que tout s'effondrait autour d'elle.

Elle ne se demandait pas encore :

— Que ferons-nous ? Où irons-nous ? Sans argent, comment attendre une situation ?

Mais toutes ces questions se posaient dans l'arrière de sa conscience pour ajouter un poids lourd à sa douleur.

Après le déjeuner, elle passa dans le salon avec Demoise. Des lettres amoncelées l'attendaient sur un plateau. Elle les éparpilla, cherchant des écritures familières : religieuses qu'elle avait aimées, compagnes de couvent, châtelaines du voisinage...

L'en-tête d'une enveloppe : *Étude de M^e Corbin, Paris*, attira son attention, et avec le battement de cœur de ceux qui n'attendent de la vie que nouvelles difficultés, elle la décacheta en premier.

— Pourvu que papa n'ait pas contracté à mon insu quelque emprunt ! pensait-elle en même temps.

Mais, à son vif étonnement, elle lut :

Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous annoncer à titre officieux qu'en conséquence du testament olographe, déposé dans mon étude, vous êtes instituée légataire universelle par votre grand-oncle, le comte Rozan. Les obsèques auront lieu mercredi. Suivant la volonté expresse du défunt, vous ne devez pas y assister...

D'abord, elle resta stupéfaite, sans paroles, les mains froides, puis, brusquement, elle fondit en larmes :

M^{lle} Réault se pencha aussitôt.

— Ma pauvre chérie, qu'y a-t-il encore ?

Elle ne put que balbutier :

— Oh ! si vous saviez, Demoise !... Papa aurait été si heureux ! Et comme le héron de la fable, il est parti au moment où la fortune lui souriait !... Je ne pourrai pas lui annoncer cette nouvelle, voir la joie briller dans ses yeux... C'est si dur !

Ses pleurs redoublèrent, et l'aveugle, effrayée de cette exaltation, la prit dans ses bras pour la bercer, se faire expliquer ce dont il s'agissait.

— Oh ! ma chérie, murmura-t-elle, cette fortune entre vos mains, c'est presque effrayant !...

Amielle le pensait aussi, mais un espoir nouveau luisait sur sa vie. Peut-être, par crainte d'un second refus, Bernard n'osait-il pas se déclarer ? Maintenant, elle pourrait aller à lui, lui dire : « Je me suis trompée... Je le reconnais aujourd'hui. C'est vous que j'aime. J'ai besoin d'un guide, d'un soutien... Voudriez-vous être celui-là ? »

Des pas légers sur le perron annoncèrent Niévès. Un journal venait de lui apprendre la mort du comte Rozan, et elle accourait émue, bouleversée, pour voir, ce qu'en savait Amielle... Que son parrain lui léguât en effet ses immenses richesses, et sa situation était bien changée : elle quittait aussitôt sa belle-mère pour rejoindre son mari, et celui-ci, dans l'ivresse de recouvrer sa liberté ne pourrait que se sentir bien disposé envers celle qui lui en donnait le moyen.

Mais, dès l'entrée, ses yeux tombèrent sur l'enveloppe, restée sur la table. *Étude de M^e Corbin* ! Elle remarqua le trouble d'Amielle et de sa compagne. Tout de suite, elle soupçonna la vérité.

Sans attendre les confidences, elle interrogea d'une voix frémissante :

— Serait-ce vous l'héritière, Amielle ?

La jeune fille ne put nier. Alors, la marquise eut une explosion de désespoir. Tout ce qu'elle avait caché, retenu, se fit jour comme ces torrents qui, soudain, rompent leurs digues.

— Vous, toujours vous, sur mon chemin ! Je voudrais vous aimer... j'ai même essayé... Mais comment voulez-vous que je fasse ! À présent, c'est fini ! Jamais plus, je ne reprendrai le cœur de Boson... Cette fortune était mon dernier espoir, et la voilà qui s'envole !...

Chose étrange, dans son emportement, elle ne s'étonna point que M^{lle} Dorgeray ne lui demandât pas d'explications, qu'elle lui dît simplement la main posée sur son bras :

— Je vous en prie, Niévès, ressaisissez-vous. Ces paroles, je ne saurais les entendre !

— Pardonnez-moi, balbutia la jeune femme, j'espérais tant !

Elle s'était laissé tomber sur le canapé et pleurerait éperdument, comme une enfant à qui l'on arrache son jouet favori.

Amielle eut pitié; elle se pencha sur cette désolation :

— Niévès, murmura-t-elle, je vous affirme que je n'ai rien fait pour capter la faveur de mon oncle. Il ne m'avait pas revue depuis que j'étais toute petite, et je ne lui écrivais jamais ! Papa me le défendait !

— Moi, j'étais allée le voir après notre mariage... Il avait paru content de notre visite... Il m'avait même offert un collier de perles...

— Vous le voyez, plus que moi, vous lui aviez fait des avances... Il ne faut donc rien me reprocher... Mais comme ces jours de souffrance nous ont rendues sœurs, vous me permettrez de vous offrir sur ma fortune une part suffisante pour vous libérer de la tutelle de votre belle-mère et reconstruire votre foyer...

La jeune femme se redressa, les yeux flamboyants de colère :

— Vous me jetez une aumône ! Je ne saurais l'accepter, et Boson, non plus, ne le voudrait pas !

— Oh ! pourquoi le prenez-vous ainsi ? J'en ai grande peine ! J'aurais tant voulu qu'en récompense de votre dévouement à mon père le bonheur vous fût donné...

Niévès la regarda, les yeux toujours étincelants.

— Quoi ! vous me conseillez cela... encore ? Maintenant que vous savez ?

— Je savais déjà tout lorsque je vous conseillais...

La jeune femme la considéra avec stupeur :

— C'est alors que vous ne l'aimez plus, jeta-t-elle d'une voix âpre. Vous n'êtes pas comme Demoise qui trouve sa consolation dans le devoir, parce que c'est l'expression de la volonté divine... Ni l'une ni l'autre ne sommes encore montées sur de pareils sommets...

Amielle devint très pâle et recula comme si elle avait reçu un choc au cœur.

— Je crois que je ne l'ai jamais aimé, répondit-

elle fièrement. Mais il était le premier jeune homme qui traversait ma vie. Je l'ai pris pour celui que j'attendais... Depuis, j'ai nettement senti que je m'étais trompée, que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre...

Niévès se mordit les lèvres comme si l'aveu de son amie la blessait au vif de son amour-propre :

— Je me félicite qu'il en soit ainsi, jeta-t-elle d'une voix coupante... Lorsqu'ils se savent oubliés, les hommes se détachent plus facilement de certains souvenirs. Vous m'avez conseillé de revoir mon mari. Je lui écrirai de me rejoindre à Salvère...

— Vous ferez bien ! En même temps que votre bonheur, vous défendrez votre dignité de femme.

La jeune marquise s'essuya les yeux. Sa petite taille aidant, elle ressemblait à une enfant fautive à qui l'on a dit de demander pardon et qui n'ose point. Enfin, elle se décida :

— Tout à l'heure, je vous ai parlé rudement... Excusez-moi... Le coup avait été si imprévu ! Au fond, je suis touchée jusqu'aux larmes de votre élan généreux ! Autour de moi, je n'ai jamais vu que des gens intéressés, et, moi-même, je redoute tellement la vie étroite que, si je n'étais pas venue ici, peut-être aurais-je fini par glisser jusqu'au divorce !...

Elle embrassa d'un mouvement fougueux le beau visage, encore pâli par la robe noire que n'égayait aucun liseré blanc, serra les mains de l'aveugle silencieuse, puis s'élança vers la porte :

— Ne m'accompagnez pas ! recommanda-t-elle sans se retourner. Cela vaudra mieux !

Elle n'ajouta pas : « Au revoir ! à Paris ! » Et Amielle comprit clairement que celle qui partait ne désirait pas de nouvelles rencontres, qu'elle brisait là les liens à peine ébauchés.

— Adieu, Niévès, dit-elle à voix presque basse, debout sur le vieux perron.

Puis elle revint vers Demoise, et, se laissant tomber à genoux devant celle-ci, elle éclata en sanglots.

Sa compagne ne put savoir si elle pleurait son père ou si elle souffrait encore des paroles qui avaient échappé à M^{me} de Salvère.

En réalité, la jeune fille n'avait que cette pensée :

— Je me croyais meilleure ! Elle m'a montré

brutalement que je me trompais... Oui, c'est vrai ! La fortune que je lui jetais me semblait la revanche du passé !...

IV

Le soir où Bernard était rentré après avoir, pour la première fois, donné ses soins à M. Dorgeray, il trouva sa cousine Dujarry en colloque mystérieux avec sa tante Sevestre, dans le petit salon aux funèbres souvenirs qu'égayait, ce soir-là, une gerbe de fleurs des champs.

Au silence subit, aux regards échangés, il comprit que les deux vieilles demoiselles parlaient de lui, et, bien loin d'en être mécontent, de prendre la fuite, il pensa que cette circonstance favorisait son désir.

Très simplement, il raconta d'où il venait, l'état grave du percepteur, et la pénible situation qui guettait M^{lle} Dorgeray lorsque son père aurait cessé de vivre.

— Veux-tu que je te dise ! interrompit la receveuse des postes. Amielle ne pense plus aujourd'hui comme elle pensait, il y a dix-huit mois ! Alors, elle était peut-être trop près de sa déception ; mais ces choses-là ne durent pas ! Simples coups de soleil dont guérissent vite les jeunes filles.. Aujourd'hui, mûrie par l'expérience, elle saura distinguer l'or pur du faux brillant... Tu t'es révélé à elle !... Je crois qu'il ne te serait pas difficile d'obtenir sa main... Et les enfants raffolent de plus en plus de leur voisine...

— Je dois reconnaître qu'elle leur fait beaucoup de bien, appuya la voix flûtée de M^{lle} Sevestre. Elle obtient tout de Tino si terrible quelquefois ; quant à Line, je ne sais ce qu'elle deviendrait si m'Amielle quittait le pays... Elle serait capable d'en tomber malade...

— Je ne puis tenter une seconde démarche en ce moment, remarqua Bernard qui s'était assis auprès de la table. Il serait peu délicat de ma part de vouloir la détourner de sa douleur...

— Tout cela est très joli ! s'écria la receveuse, mais le nouveau percepteur arrivera sans tarder... L'état ne laisse pas ses intérêts en souffrance... Elle devra céder la place, et, comme elle n'a pas une fortune suffisante pour vivre sans rien faire,

elle devra chercher un emploi... Ne serait-il pas mieux de l'en empêcher?... Tu pourrais parler à M. le Curé... Il te servirait d'intermédiaire... Naturellement, vous ne claironneriez pas vos fiançailles dans le pays, mais, au moins, chacun saurait à quoi s'en tenir sur les sentiments de l'autre... Et, en attendant, j'offrirais à ta fiancée l'hospitalité... Il y a à la Poste un grand grenier où elle pourrait entasser ses meubles...

— Je vous remercie de votre offre aimable, dit Bernard en se levant, mais ne faisons pas comme la dernière fois, ne pressons rien... Je verrai... je réfléchirai...

Miette entr'ouvrit la porte :

— Il y a des gens qui demandent Monsieur.

Toute la journée, les visites se succédèrent. Dès qu'on savait le jeune député à Montréal, les électeurs accouraient, comme les mouches sur un gâteau sucré. Il ne put se reprendre que le soir, sur le banc du chemin des Jouvencelles où il aimait à venir fumer une cigarette.

Certes, tout son cœur s'élançait vers Amielle. Il eût voulu l'abriter contre les dangers du chemin, mais au moment d'affirmer que ses sentiments n'avaient pas changé, il hésitait, redoutant un second refus qui meurtrirait son âme.

Et cependant, depuis qu'il était entré dans cette vie publique où l'on ne s'appartient plus, où tant de choses vous écoeurent lorsqu'on est animé de grands désirs, il avait plus que jamais soif d'un foyer où il pourrait oublier, quelques heures, les turpitudes de la politique, se réchauffer à la flamme d'une pure affection, où il retrouverait ses enfants, s'égayerait de leurs saillies, surveillerait leur développement intellectuel et moral.

La parole divine que lui avait rappelée, un jour, le vieux pasteur : *il n'est pas bon pour l'homme de vivre seul*, lui semblait infiniment vraie, depuis, surtout, qu'il habitait Paris. Il redoutait maintenant la solitude, mauvaise conseillère, et, pour lutter contre elle, ne pas l'écouter, il ne devait pas seulement s'imposer des besognes excessives, des voyages continuels qui fatiguaient son corps et son esprit, il devait encore recourir aux moyens surnaturels sans lesquels — il le sentait bien — sa faible humanité eût succombé, l'eût poussé vers des aventures misérables dont ses ennemis se fussent réjouis.

— Ah! pensa-t-il en jetant sa cigarette, ni la

cousine Rose, ni la tante Sevestre qui sont toutes pures, et sans grands horizons, ne peuvent se douter des tentations que, chaque détour, ramène sur le chemin des hommes en vue... Mais elles ont raison dans leur simplicité... Il faut que je parle... Je parlerai...

Le matin de l'enterrement, il n'avait rien changé à sa décision : avant son départ, il verrait M. le Curé. Mais, en parcourant les journaux, son regard tomba sur l'entre-filet qui annonçait la mort du comte Rozan, en son hôtel de l'avenue du Trocadéro.

Il se souvint aussitôt des grandes espérances du baron, et cette pensée lui glaça le cœur.

Amielle l'avait refusé, une première fois, c'était donc signe qu'elle ne l'aimait point... Pauvre, isolée, elle serait peut-être heureuse d'accepter sa recherche, et, parce qu'elle était femme de devoir, qu'elle aimait Line et Tino, elle s'accommoderait de cette tranquille affection fondée sur l'estime, les liens du passé; elle trouverait même le moyen de ménager à son mari un intérieur agréable, de l'aider dans son œuvre politique par sa distinction, son tact, son intelligence, la grâce de ses réceptions. Mais si elle héritait de son grand-oncle, la situation changerait du tout au tout. Les plus hautes ambitions lui seraient permises, et, sans doute, une seconde fois, elle dédaignerait l'amour de son voisin. Et puis, même en admettant qu'elle se laissât convaincre, Bernard répugnait à se poser aux yeux de la galerie en vulgaire coureur de dots.

On ne manquerait pas de dire en effet :

— Il aurait pu l'épouser plus tôt!... Mais il n'y a songé que lorsqu'il l'a sue millionnaire! Un arriviste comme les autres, ce monsieur qui, en public, prêche les grands sentiments, et, en son particulier, ne les pratique point!

Non; non, si la fortune souriait enfin à M^{lle} Dorgeray, sa conduite était nettement tracée : il se tairait, il s'éloignerait, il reprendrait sa vie de rudes labeurs sans compensations, ni sourires... Et, de peur que la receveuse des postes ne parlât avant qu'il ne connût la vérité, il vint la trouver dans la petite salle à manger qui lui rappelait un si douloureux souvenir.

Les serins, dans leur cage, chantaient près du vieux puits, et leur maîtresse semblait presque aussi joyeuse qu'eux : elle n'avait pas découvert l'entre-filet du journal!

Il ne lui en parla point. Il se contenta de dire :

— Je désire réfléchir encore. Du reste, il faut que je parte pour une tournée de conférences dans le Nord. A mon retour, nous verrons...

— Il ne l'aime pas, soupira M^{lle} Rose.

Et ce fut aussi l'avis de sa cousine Sevestre :

— Il ne peut se détacher du souvenir de la pauvre Eva.

Une dépêche de M^e Corbin à sa nouvelle cliente apprit aux deux vieilles filles les richesses fabuleuses qui tombaient entre les mains d'Amielle, et M^{lle} Dujarry, plus fine que sa parente, lui insinua :

— Bernard ne le savait-il pas, et n'est-ce pas pour cela qu'il a pris la fuite ! Il ressemble si peu aux autres !...

— Oh ! je ne crois pas... Il a songé tout simplement à sa femme et n'a pu se résoudre à une seconde union... Et cependant cette situation ne peut durer. Je vais écrire à mon frère de ne pas abandonner la partie. Il connaît beaucoup de monde... Il finira peut-être par lui trouver chaussure à son pied.

La receveuse ne dit rien, mais elle ne se tint pas pour battue : elle écrivit à son jeune cousin :

— Sais-tu qu'Amielle Dorgeray est devenue une riche héritière par suite du testament de son grand'oncle, le comte Rozan. J'espère que cette circonstance ne te détournera pas d'elle... Au contraire ! L'argent est une telle puissance à notre époque ! Et tu as une si haute mission à remplir !...

Elle reçut un télégramme pour toute réponse :

Très touché de votre petit mot affectueux ; mais je ne change rien à ma décision. Respectueux compliments.

— Il est encore plus entêté que moi ! s'écria la vieille demoiselle désolée.

.

Amielle apprit le départ de son voisin par Line qui, à l'insu de sa tante Sevestre et sans même prévenir Tino dont elle était un peu jalouse, s'était échappée pour l'embrasser :

— Papa est parti, raconta la petite fille en larmes, et il a dit : « Je ne reviendrai que dans bien longtemps... » Et puis, tante Rose a chuchoté en parlant de vous : « Elle ne va pas tarder à partir aussi !... » On ne voulait pas que j'entende !

Mais j'ai entendu tout de même !... Oh ! m'Amielle, je ne veux pas que vous partiez... Si l'on vous met à la porte de cette maison, vous viendrez chez nous... Il y a de la place, vous savez !... Des chambres et des chambres où l'on n'entre que pour enlever la poussière... Je serais si heureuse... Vous seriez comme notre maman... Mademoiselle s'en irait avec ses lunettes, et ce serait vous qui nous feriez travailler, qui nous promèneriez, et, le soir, après la prière, qui nous borderiez dans notre petit lit.

L'enfant se serrait contre son amie. Tout son petit corps frémissait, et ses larmes se mêlaient à celles que provoquaient ses confidences puériles.

Plusieurs fois, elle répéta :

— Il faut venir à la maison !

Amielle la berça de paroles douces et évasives, puis craignant qu'on ne s'inquiât dans la maison du Gouverneur, elle la reconduisit à petits pas, par le chemin des Jouvencelles, jusqu'au seuil du jardin. Une dernière fois, l'enfant se jeta à son cou :

— Si vous vous en alliez, murmura-t-elle, il me semblerait que le soleil ne brille plus...

La jeune fille revint lentement vers la demeure où, déjà, elle se sentait une étrangère. Des nuées d'or flottaient à l'horizon comme ce soir où elle avait cru au rêve de ses vingt ans. Elle n'en fut pas troublée : son cœur ne souffrait que de son deuil récent et de ce départ furtif à une heure où elle aurait eu un tel besoin de paroles amies.

Elle alla jusqu'à la croix de Mission. Les couronnes des Rogations n'étaient plus que de pauvres choses sèches que les fleurs de la Fête-Dieu n'avaient pas encore remplacées.

Elle s'assit sur les marches, et, les yeux vers les cyprès noirs du cimetière, elle se demanda si Bernard, repris par les souvenirs de la vieille maison, ne s'était plus senti le courage d'envisager un autre avenir. Un mot échappé à M^{lle} Rose le lui faisait craindre :

— Je ne m'en étonne pas, pensa-t-elle. Il ne m'aimait qu'à travers ses enfants !... J'ai eu raison de ne pas croire à sa sincérité...

Des larmes jaillirent de ses yeux. Elle les essuya violemment et força son esprit à se distraire aux visions que l'imagination lui représentait : l'hôtel de Paris et son orgueilleuse colonnade, déployée en demi-cercle, le palais de Ve-

nise si romantique, qui mirait ses pierres rousses dans les eaux du Grand-Canal, et la maison basque de Biarritz, la villa italienne de Monboron, toutes les demeures, somptueuses ou charmantes, offertes à son caprice, dont le matin même le notaire lui avait envoyé l'énumération, avec le relevé des énormes revenus américains qui permettaient de soutenir le train qu'elles comportaient.

Elle s'efforça de retrouver sa belle assurance de naguère, lorsqu'elle revenait de Sarlat, à la nuit close, avec trois cent mille francs dans sa valise, de se persuader qu'elle pouvait fort bien marcher dans la vie, sans un appui masculin.

N'avait-elle pas été rompue de bonne heure aux chiffres, aux termes de loi? Mieux que beaucoup d'autres, elle saurait défendre ses intérêts, se débrouiller avec les hommes d'affaires.

Et puis, Demoise serait là pour lui tenir fidèle compagnie, remplir les heures trop lourdes.

Mais elle eut beau se débattre : elle ne réussit pas à convaincre son cœur. Une désolante impression de solitude s'abattit sur elle.

Elle essaya de se raccrocher aux sentiments de piété qu'elle croyait avoir. Mais, trop fragiles, ils ne purent la soutenir. Pour monter, Niévès l'avait dit, nettement, un jour, il faut crucifier sa volonté, et son orgueil ne s'y résignait point... Y consentirait-il jamais?

En attendant, elle se vit dans un désert, mourant de faim et de soif, sur du sable d'or, et incapable de se leurrer plus longtemps, elle courba la tête et laissa couler ses larmes...

TROISIÈME PARTIE

I

Amielle avait laissé sa broderie, et, le coude sur l'appui de la haute fenêtre, elle regardait les derniers rayons du couchant se jouer dans le Grand-Canal : des reflets mouvants qui s'étiraient, se brisaient, s'évanouissaient pour se reformer un peu plus loin et disparaître encore comme ces feux-follets que le soir, dans la campagne, on voit courir sur les eaux dormantes.

Des voiles multicolores, chamarrées d'ornements et d'emblèmes, des gondoles noires, vestiges des temps abolis, croisaient des *vaporetti* et des canots-automobiles, portant des touristes flâneurs ou des Venitiennes parées, mais, malgré cette animation que traversaient des avertissements gutturaux de gondoliers, une chanson lointaine, quelques coups de sifflet, de légers clapotis de rames, des rumeurs de voix, une impression de silence vous enveloppait. En fermant les yeux, Amielle eût pu se croire encore à Montréal où les bruits de la plaine montaient si atténués, si menus, qu'ils tenaient un peu du rêve.

Elle était venue à Venise, chassée de la maison du fabuliste où s'installait un percepteur nouveau, et ne pouvant encore prendre possession de son hôtel de Paris où des réparations, de nouveaux aménagements s'imposaient.

L'automne commençait. Il y avait encore peu d'étrangers. La plupart des vieux palais restaient fermés, et la jeune fille s'en réjouissait : elle avait besoin de calme pour se reprendre, guérir les meurtrissures de son cœur; elle n'eût pas aimé à subir les visiteurs indifférents.

Son départ du Périgord avait été un véritable arrachement. Jamais elle n'eût cru qu'elle aimait à ce point la petite ville haut perchée où elle avait mené une si rude vie. Il est vrai qu'elle y laissait

de sincères affections et qu'elle lui avait confié ses chers morts en attendant de les transporter au Père-Lachaise, dans la fastueuse chapelle qui, maintenant, lui appartenait.

Pendant les derniers jours, elle avait voulu revoir tous les chemins, suivis naguère, y compris celui qui grimpait de la gare avec son tournant dangereux et sa touffe de genévriers, et les villages, perchés sur les coteaux ou semés dans la plaine, qui la voyaient naguère arriver au trot de *Black-Fellow*, un sourire aux lèvres, la précieuse valise à ses pieds.

Longtemps, elle s'était attardée à la Croix de Mission. Il lui semblait que sa belle insouciance de jeune fille y restait accrochée, comme un pauvre bouquet flétri, auprès des couronnes sèches rappel des dernières Rogations.

La tendance aux extrêmes qui était l'une des caractéristiques de son caractère, la raidissait par avance contre tout renouveau d'espoir. Elle refusait de croire à la sincérité, au désintéressement. Trop de petits faits l'avaient écoeuvée : l'empressement de certains châtelains des environs, les lettres enlaçantes de parents ou d'amis qui ne s'étaient pas dérangés pour les obsèques de son père, et à présent la comblaient d'avances.

Les La Morlière l'invitaient pour la saison des chasses. M^{me} Bergereau-Limaise lui écrivait : « Chère petite, quand rentrez-vous à Paris ? Mon mari et moi sommes tellement impatients de vous y voir... »

On ne trouvait plus la petite cousine négligeable. Si l'on avait dédaigné l'humble employée de perception, on s'empressait autour de l'héritière du comte Rozan, et cette constatation irritait Amielle au point qu'elle laissait sans réponse des invitations dont elle devinait trop l'objet.

Seules, les larmes de Rose Dujarry ne lui avaient pas semblé hypocrites... Elle en gardait un souvenir attendri.

On avait dû cacher à Line le départ de son amie ; mais sa vive sensibilité le soupçonnait. Chaque jour, elle se serrait plus étroitement sur la jeune poitrine et répétait sans se lasser :

— Ne partez pas, m'Amielle... venez dans notre maison !

Et, depuis, la receveuse avait écrit que, lorsque par une indiscretion de sa vieille bonne, la fillette avait appris la dure vérité, elle s'était presque

évanouie. Le soir, elle avait eu la fièvre : il avait fallu appeler le médecin. Et les magnifiques jouets, — souvenirs de l'amie lointaine, — reçus quelques jours plus tard, n'avaient réussi qu'à rouvrir la source de ses larmes.

Amielle soupira, et, se redressant, elle tourna les yeux vers l'immense pièce où elle se trouvait : un salon Renaissance, presque une galerie où des formes de déesses se jouaient au plafond parmi les nuées. De grandes glaces aux miroitants encadrements reflétaient des boiseries sombres dans lesquelles des figures de femmes étaient encastrées.

Les unes, raidies dans leur col empesé, des perles dans les cheveux; les autres, un loup sur le visage, un tricorne coquet sur les cheveux, dans la tenue d'intrigue et de carnaval.

Aux angles, des vitrines recélaient les inestimables merveilles, patiemment recueillies par le comte Rozan : dentelles anciennes, reliures précieuses, émaux colorés de Murano, tasses bergamasques, verreries scintillantes...

Des fauteuils aux dossiers armoriés tendaient leurs bras sculptés. Une natte, joliment tissée en couleur, voilait en partie la froide mosaïque, mais sans réussir à réchauffer l'aspect général de l'ensemble. Cette galerie n'avait dû jamais connaître les intimités familiales, seulement ces réceptions mondaines qui cachent sous leur appareil tant de faussetés et de misères morales.

Amielle soupira encore. Elle n'avait pas l'impression d'être chez elle à Venise, et elle se demandait s'il n'en serait pas de même à Paris. L'hôtel, entrevu pendant un court séjour et parcouru, des caves aux combles, en compagnie de l'architecte, ne lui avait pas paru fait davantage pour les heures de joie et de détente intimes. C'était bien la demeure d'un vieux garçon chez qui le collectionneur abolit tout autre sentiment, qui vit en égoïste pour satisfaire sa seule passion...

Le bouton ciselé de la porte remua comme sous la main d'un enfant qui l'atteindrait difficilement, et Demoise parut. Elle avait eu quelque peine à s'habituer au logis nouveau. Les premiers jours, il avait fallu qu'Amielle la promenât partout : dans les chambres où un appartement parisien eût tenu à l'aise, par les larges escaliers, faits pour les belles dames des médaillons et leurs cavaliers à la toque emplumée, à travers le vestibule immense, peuplé de statues au piédestal verdi

qui, les soirs de brouillard, semblaient frissonner comme si elles entendaient, sur les degrés de marbre, la montée tumultueuse des eaux gonflées.

L'aveugle connaissait aussi le jardin qui s'avance sur le Grand-Canal, bordé d'une terrasse à balustres et s'orne de héros moussus; par les yeux de son élève, elle eût pu décrire la façade roussie du vieux palais aux ouvertures encadrées de colonnes, au perron majestueux devant lequel de nombreux *palli* attendaient les gondoles qui ne s'y amarraient plus.

La jeune fille courut tout de même au devant de sa compagne et la conduisit vers un fauteuil.

— Ah! Demoise, soupira-t-elle, si je ne vous avais pas, que deviendrais-je? Je serais la proie du « cafard ».

L'aveugle eut un sourire un peu mélancolique.

— Maintenant, vous pensez ainsi, dit-elle, mais avant longtemps vous n'aurez plus besoin de moi...

— J'aurai besoin de vous toujours! Du reste, vous le savez bien... Je ne veux pas me marier... Quand nous serons à Paris, vous m'aidez à organiser mon célibat. Ici, je ne suis qu'une déracinée.

M^{lle} Réault ne chercha pas à discuter : l'expérience lui avait souvent prouvé que le temps inflige de sérieux démentis aux belles paroles des jeunes filles. Elle prit tout simplement son tricot dans le sac qu'elle portait toujours au bras. Ses aiguilles cliquetèrent.

— Devinez ce que je viens d'apprendre! dit-elle tout à coup.

— Oh! je ne devinerai pas... Racontez tout de suite, Demoise. Cela vaudra mieux!

La voix était lassée. Evidemment, Amielle ne s'intéressait que par politesse aux nouvelles de son ancienne institutrice. Celle-ci alors annonça :

— M. Leygonie est à Venise!

Oh! cette fois, un tressaillement léger fit s'entrechoquer les perles de jais du collier, seul ornement de l'élégante robe noire. Le coup avait porté! L'aveugle continua :

— Hilaire l'a su par le portier du palais voisin qui est un Français, et du Poitou, comme lui! Ce soir, paraît-il, il y a un grand banquet en l'honneur de l'aviation, et M. Leygonie qui, pendant la guerre, a été en liaison avec l'armée italienne

y a été invité au double titre d'aviateur et de député...

Un silence passa, puis Amielle reprit d'une voix un peu enrouée :

— M. Leygonie doit savoir par sa cousine Dujarry que nous sommes à Venise ! Je m'étonne qu'il ne soit pas venu nous voir...

— Il est sans doute absorbé par ceux qui le fêtent... Après, peut-être sera-t-il plus libre.

— Où a lieu ce banquet ?

— Dans un vieux palais qui appartient à l'un des organisateurs. Une loggia permettra à quelques privilégiés d'écouter les toasts. L'ami d'Hilaire lui a donné les billets de ses maîtres absents... Je ne sais s'il en profitera...

Nouveau silence ! Amielle roulait sa broderie.

Elle laissa tomber son dé d'or qui tinta sur le dallage.

— Où allez-vous ? demanda M^{lle} Réault.

— A l'église !... Le soleil s'en va... Et vous le savez, j'ai conservé mes vieilles habitudes de Montréal.

Elle ne demanda pas sa gondole. Elle sortit par le jardin où la nuit approchante poudrait de cendre grise les maigres plates-bandes et le cyprès unique sous lequel involontairement on cherchait une croix blanche.

De ce côté, le palais donnait sur une ruelle si étroite qu'elle faisait songer à ces chemins des vieux contes qui se referment sur le téméraire, jaloux d'atteindre le château enchanté.

La promeneuse s'y engagea sans hésitation, et, par d'autres petites rues enchevêtrées, sombres, humides, où, parfois, elle s'arrêtait pour admirer un curieux détail de sculpture ou de ferronnerie, par des ponts qui enjambent des canaux d'où monte une forte odeur de vase, l'envers du Venise romantique que voient les touristes pressés, elle coupa la lagune, contournée par le Canal-Grande, et gagna la place Saint-Marc.

Les pigeons étaient couchés, mais, dans le crépuscule doré, la basilique apparaissait comme une chatoyante vision de mosaïques, de marbres ambros, de dômes bulbeux et de clochetons aigus.

A la contempler, Amielle en oublia les terrasses de café où s'allumaient des guirlandes de lumière et les galeries des Procuraties où des dentelles, des verreries, des colliers étranges s'offrent avec des cartes postales aux flâneries des étrangers.

Elle ne s'arrêta que pour acheter une gerbe d'œillets à une petite marchande. Puis, sans accorder un regard aux chevaux de bronze du portail ni aux niellures d'argent du vestibule, elle plongea dans l'ombre de l'église...

La féerie de couleur et de lumière s'éteignait. Le marbre rouge se fondait déjà avec l'or qui tapisse les coupes et le pavage de mosaïque. Elle gagna la chapelle où tremblotait la petite lampe du Saint-Sacrement, déposa ses fleurs sur les degrés de l'autel, et, à genoux sur le dallage, à la mode italienne, elle enfouit son visage dans ses mains.

Le peu de temps qu'elle avait passé à Paris, au milieu des hommes d'affaires, l'avait confirmée dans cette idée que son expérience des chiffres, l'habitude de réclamer des précisions, lui seraient de grande utilité dans son existence nouvelle, et, parce qu'elle avait réussi à démêler des écheveaux embrouillés, sa confiance dans son propre jugement s'en était trouvée accrue.

Cependant, elle avait eu la preuve, naguère, que parfois il est dangereux de ne pas écouter les conseils de l'expérience. Chaque jour, elle déplorait la précipitation de son refus, lorsque Bernard avait demandé sa main. Elle reconnaissait la vérité de la boutade, échappée à son père : comme la petite fille obstinée qu'elle avait été, d'un revers de main impatient, elle avait, en effet, brisé son bonheur. Mais, devant cette constatation, elle ne prenait pas la résolution de se corriger d'un défaut si profondément enraciné qu'il faisait presque partie d'elle-même; elle y cherchait au contraire un appui.

Et donc, au lieu de consulter l'Ami du tabernacle, elle ne consulta que son caprice dans le silence :

— Irai-je à ce banquet ? ou n'irai-je pas ?

Demoise, certainement, ne s'opposerait pas à sa fantaisie ! Mais serait-il sage de vouloir reprendre ce cœur qui ne pouvait oublier ? Ne valait-il pas mieux rompre complètement avec le passé, faire table rase de tous les souvenirs ?

Longtemps, la jeune fille remua ces pensées troublantes. Elles l'absorbaient au point de ne pas entendre les pas autour d'elle. Lorsqu'elle se releva, elle s'aperçut qu'elle n'était plus seule : un homme priait à genoux sur les marches de la table de communion. Ses mains cachaient son visage ;

pourtant, malgré l'ombre toujours grandissante, elle le reconnut, et son cœur battit plus vite.

— Devrais-je lui parler? se demanda-t-elle.

Elle n'avait qu'un pas à faire, se pencher et jeter dans un murmure :

— M. Leygonie...

Il se redresserait brusquement, et la surprise l'empêchant de composer son visage, elle comprendrait si, vraiment, il l'aimait. Ensemble, ils sortiraient sur la place, ils parleraient de Line et de Tino, du cher Montréal. Il la reconduirait. Elle l'inviterait à entrer. Il ne pourrait refuser. Que de choses heureuses pourraient résulter de cette rencontre!

Mais ce pas, Amielle ne le fit pas. Son orgueil l'arrêta :

— Vois donc, chuchota-t-il, il ne lève pas les yeux vers ces magnifiques candélabres de bronze que tous les étrangers viennent admirer, ni vers cette mosaïque byzantine qui tapisse la coupole. Il pense à celle qui repose là-bas sous les cyprès. Ils ont fait leur voyage de noces en Italie. Peut-être se sont-ils agenouillés à cette même place, et il ne peut l'oublier...

Amielle recula doucement; nous faisons ainsi souvent notre propre destinée : un pas en avant ou en arrière et toute notre vie est modifiée.

Ce quelque chose qui suppliait sa raison et qu'elle avait déjà entendu à Montréal l'implora encore : « Ces joies du cœur que tu prétends ne pas vouloir connaître t'aideraient à monter. Vivre, c'est croître... Y songes-tu? Ne te laisses-tu pas enliser par cette richesse, devenue tienne?... »

Elle pensa à Line, cramponnée à son cou, la veille de son départ, tandis que Tino se pressait contre ses genoux avec des yeux étonnés, et des larmes soudain glissèrent sur ses joues.

— A quoi bon? se dit-elle en les essuyant... Il ne m'aime pas... S'il m'aimait, il aurait deviné que j'étais auprès de lui...

Elle hâta le pas et s'enfonça de nouveau dans le réseau sombre des *Calli*; à la clarté d'une lampe électrique, elle retrouva la grille du palais Foscaro, enguirlandé de vigne-vierge comme la maison sur le roc. Une petite porte, de ce côté-là, ouvrait sur le grand vestibule.

Elle la poussa et se trouva en face d'Hilaire qui s'effaça respectueusement pour la laisser passer.

— Je m'inquiétais de Mademoiselle, remarqua-

t-il toujours grave et digne. A cette heure, elle ne devrait sortir qu'en gondole.

Amielle ne répondit pas : elle gagnait l'escalier. Le vieux valet de chambre la suivit :

— M^{lle} Réault a-t-elle dit à Mademoiselle ce que j'ai appris ? demanda-t-il.

— Oui...

— Si Mademoiselle le désirait, je pourrais l'accompagner.

— Nous verrons cela après le dîner, décida la jeune fille qui voulait paraître indifférente au projet.

Marion surgissait des communs. Elle s'accordait mal avec ses deux aides, des Italiennes. D'abord, elle avait de la peine à comprendre leur jargon ; puis elle les jugait paresseuses, sans soin, trop amies du plaisir, des chansons et des beaux châles fleuris. De toute son âme, elle regrettait sa cuisine de Montréal où elle était seule maîtresse et où elle recevait les visites du facteur et des voisines qui lui apprenaient les nouvelles du pays.

— Le dîner est prêt ! annonça-t-elle bourrue. On n'attendait plus que Mademoiselle.

La jeune fille monta chercher l'aveugle, restée dans le crépuscule de la galerie, et la guida vers l'immense salle à manger où, sous un plafond représentant Venise, reine des mers, recevant l'hommage des divinités marines, on imaginait des convives vêtus comme les personnages de Véronèse et servis par des bouffons et des nègres aux amusants bariolages.

Elles récitèrent le *Bénédicté*, puis déplient leurs serviettes.

Amielle alors éclaircit la voix :

— Demoise, vous me rendez curieuse. J'ai envie, ce soir, d'assister aux toasts de ce banquet.

L'institutrice ne protesta point :

— Avec Hilaire, ce sera facile ! répondit-elle simplement.

Ces mots ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd.

A neuf heures, la porte de la galerie s'ouvrit :

— Je suis à la disposition de Mademoiselle.

« Mademoiselle » alors s'enveloppa d'un manteau et enroula son voile de crêpe autour de son cou, de manière à cacher le bas de son visage.

Aux murs, les belles dames masquées semblaient sourire et penser sous leur tricorne :

— Serait-ce le carnaval ? Et celle-ci prétendrait-

elle courir au long des palais en intriguant le passant.

La jeune fille en était presque gênée dans sa grande pureté qui, toujours, lui avait fait redouter l'ombre même du mal. Cependant, elle ne renonça pas à son désir et suivit son vieux compagnon jusqu'à la gondole qui se balançait devant le perron, et qui, dès qu'elle fut blottie sous le « felze » noir, quitta le Grand-Canal pour s'enfoncer dans le labyrinthe compliqué des petits canaux.

Elle ne s'arrêta que devant une imposante façade qui mirait ses trois étages de lumières dans des eaux verdâtres et ordinairement solitaires. D'autres gondoles, des canots automobiles la suivaient, d'où débarquèrent des porteurs de cartes — Français pour la plupart — qui traversèrent le grand vestibule humide pour gagner un escalier de service, raide et délabré, aboutissant à la loggia.

Amielle, arrivée la première, ne vit d'abord qu'un éblouissement de linge damassé, de cristaux, d'argenterie et de fleurs, dans un décor de marbre rose où couraient de délicieuses arabesques en stuc qui, sans doute, encadraient jadis des peintures disparues, vendues à l'encan.

Il ne restait du luxe d'autrefois que des lustres aux bougies innombrables et des miroirs à facettes qui reflétaient à l'infini ces hommes, réunis pour glorifier la victoire de leurs pays.

Elle chercha du regard Bernard Leygonie et le découvrit à la droite du président. Au milieu des figures énergiques qui l'entouraient, il ressortait en vigueur, belle image de la force intelligente, toujours maîtresse d'elle-même.

Les toasts commençaient; dans la galerie sombre où les spectateurs, tassés et debout, se désignaient les notabilités présentes, un grand silence s'établit.

Le président parlait; après avoir rappelé les prodiges de l'aviation italienne pendant la guerre, il remerciait celui qui était venu au nom de la France, et, dans un raccourci, vivant et splendide, avec des mots chauds et colorés, comme un paysage de soleil, il évoquait ses prouesses innombrables, son endurance, sa belle énergie, l'exemple donné à tous, et enfin l'œuvre magnifique, entreprise au lendemain de la paix : « Vous êtes le Pierre l'Ermite d'une nouvelle croisade », disait-il, « à votre voix toutes les volontés endormies se réveillent ».

Amielle écoutait, un peu penchée. Elle avait

ignoré une partie de ces choses, et de les apprendre l'étourdissait. Elle eût voulu applaudir comme ses compagnons de tribune; mais elle n'osait pas. Elle se dissimulait, au contraire, derrière une colonne pour que les yeux perçants de Bernard, ces yeux qui découvriraient un *Taube* ou un *Fokker* au sortir d'un nuage, ne pussent la découvrir.

Une salve d'applaudissements, puis il se leva. Lui aussi remerciait d'une invitation qui avait été douce à son cœur. Prenant alors comme texte l'amitié qui doit unir les deux sœurs latines, après avoir parlé de l'Italie il parla de la France, et en termes exquis; la France, si sévèrement jugée à l'étranger, parce que parfois, et principalement dans l'ivresse de la victoire, elle revêt des habits de plaisir, comme ces grandes dames de Tiepolo ou de Longhi, dont les visages ornent les vieux palais, qui oubliaient la dignité de leur rang dans les folies du carnaval; mais qu'on lui arrachât son masque, qu'on fit appel à sa générosité, et l'on était surpris de la retrouver dévouée, vibrante, prête à tomber à genoux pour regretter ses égarements... Ses ailes qu'on croyait brisées, elle les éploie alors au grand souffle qui passe, et par son vol magnifique étonne le monde entier... Car elle est celle que Dieu choisit pour les grands gestes de justice, la terre de tous les miracles, la terre des saints...

La voix merveilleusement sonore prenait les inflexions les plus diverses; elle pénétrait jusqu'aux âmes, elle les remuait, elle les projetait au dehors dans un mouvement d'enthousiasme.

La conclusion fut saluée par un tonnerre d'acclamations : Vive la France ! Vive l'Italie ! La jeune spectatrice ne prit aucune part à cette manifestation. Elle laissa ses voisins applaudir à tout rompre. Une buée froide mouillait son front.

On reculait les chaises : le banquet était fini; les convives commençaient à passer dans une galerie voisine pour causer, fumer, revivre encore leurs souvenirs glorieux.

Le jeune député, entouré, félicité, disparut comme roulé par le flot des uniformes et des smokings.

— Partons ! dit Amielle à son vieux compagnon.

— Ah ! Mademoiselle, s'écria celui-ci, en la guidant vers l'escalier étroit et salpêtré. Comme il parle bien, M. Leygonie !... On comprend qu'il remue les cœurs d'un bout de la France à l'autre !

Elle ne releva pas cette réflexion et se réfugia sous le *felze* qui la défendrait contre l'humidité du soir; pendant le court trajet, elle resta immobile, regardant vaguement l'eau noire qui montait presque à la hauteur de ses yeux et où, à cette heure, ne tremblaient plus que quelques rares reflets.

Demoise l'attendait dans la nuit profonde du grand salon qu'éclairaient seuls le feu de la cheminée et les lumières du dehors.

— Eh bien? demanda-t-elle en abandonnant son chapelet.

— Eh! bien! C'était très intéressant! M. Leygonie a fini sur une superbe envolée

Elle n'en raconta pas davantage, et, comme si elle avait froid, elle présenta à la flamme ses petits pieds, finement chaussés de peau de daim.

M^{lle} Réault reprit alors :

— Viendra-t-il nous voir?

— Je ne sais pas... Vous comprenez que je ne l'ai pas approché...

Elle tourna le commutateur :

— Demoise, proposa-t-elle, si on allait se coucher...

... Le lendemain, en apportant le courrier, Hilaire, la figure longue, apprit à sa jeune maîtresse que M. Leygonie avait déjà quitté Venise : le portier voisin avait vu passer la gondole qui le conduisait à la gare.

Elle eut un geste d'indifférence qui congédiait le vieux serviteur, puis elle éparpilla les lettres entassées sur le plateau... Elle ne découvrit même pas un mot d'excuse! En revanche, sous une enveloppe parfumée et timbrée de Rome, son cousin Renaud lui écrivait qu'appelé pour affaires diplomatiques à Venise, il aurait l'honneur de se présenter au palais Foscarino pour évoquer avec elle ces précieux souvenirs d'enfance « dont rien ne peut remplacer la douceur ».

Elle chiffonna le billet et le jeta au feu. Elle voyait fort bien où le bel attaché d'ambassade voulait en venir, et elle ne se souciait pas de jouer dans son jeu.

Elle le chercha dans sa mémoire, petit garçon de belle mine, toujours élégamment vêtu, qui mettait des gants pour aller jusqu'au village acheter des sucres d'orge et ne montait jamais aux arbres! Les couchers de soleil dans les fossés de La Morière le laissaient indifférent; il préférerait la lecture,

les jeux tranquilles et la conversation des grandes personnes aux exercices violents dont raffolaient ses cousins Dorgeray.

Dans ce temps-là, Amielle le jugeait gourmé, dédaigneux, trop satisfait de lui-même. Comment le jugerait-elle aujourd'hui qu'elle pouvait le rapprocher de Bernard, si simple, si dépourvu d'orgueil, et seulement occupé à rallumer dans les cœurs la flamme du sacrifice que trop de mains essayaient d'éteindre.

— Je ne le jugerai pas ! décida-t-elle soudain dans un mouvement d'humeur. Avant qu'il n'arrive, je serai partie ! Je ne puis encore rentrer à Paris, mais Florence m'attire... J'irai m'y installer pour quelque temps. Ensuite, Nice, pour connaître ma villa de Monboron... Et, nulle part, derrière moi, je ne laisserai mon adresse.

Sans rien communiquer à Demoise de ses projets, elle passa dans sa chambre où des consoles de genre rocaille, une commode, un lit de Bouille et de fines brocatelles lui parlaient de sa fortune présente.

Elle s'assit devant un « bonheur du jour » dont la tablette était rabattue, mais au lieu d'écrire à Florence pour retenir un appartement dans le meilleur hôtel comme elle en avait l'intention, elle regarda le paysage tout baigné de lumière blonde que découpait la vitre auprès d'elle : de l'eau moirée où ondulaient les ogives d'un vieux palais, patiné par les siècles, et, sur cette eau, parmi les vapeurs et les canots automobiles, glissant d'un mouvement lent et presque insensible, des gondoles noires qui ne semblaient faites que pour transporter des êtres de fiction ou de rêve.

Bernard s'en était allé sur l'une de celles-là, être de rêve aussi qui, comme le chevalier du Cygne, n'avait traversé l'existence d'Amielle que pour disparaître et ne plus jamais revenir.

— J'avais cependant besoin de lui, soupira la jeune fille. Pourquoi Dieu lui a-t-il confié une mission qui suffit à remplir sa vie ?

Elle ne voulut pas admettre que, par orgueil, par obstination, elle avait laissé passer la minute précieuse qui lui eût donné le bonheur dans la sécurité — il est tellement plus simple d'accuser la Providence, de porter à son crédit nos propres erreurs — et raidie dans sa révolte, elle posa en elle-même cette affirmation présomptueuse :

— Je saurai bien marcher seule dans mon che-

min nouveau... Et, pour commencer, je vais...

Mais elle n'acheva pas son idée : des larmes jaillirent de ses yeux; la lumière blonde, le ciel d'azur, les petits flots mouvants et glauques, si joliment pailletés d'étincelles, le vieux palais et les gondoles glissantes, tout s'embrouillarda comme si, déjà, l'hiver était venu et qu'une pluie intarissable eût ruisselé du ciel gris...

II

Amielle rentra à Paris en février, et, d'abord, elle s'y sentit une étrangère comme à Venise ou à Florence.

L'hôtel Rozan lui donnait l'impression d'un musée dont elle n'était que la conservatrice.

Peu à peu cependant, elle réussit à lui communiquer un peu de charme féminin : des plantes vertes réchauffèrent la froideur blanche des statues du vestibule; des fleurs ornèrent les salons aux précieuses vitrines et se glissèrent même jusque dans la bibliothèque austère; des chevaux joliment drapés, coupèrent la rigide ordonnance de la grande galerie; enfin, sous l'attique, une petite pièce reçut les meubles venus de Montréal ainsi que les cravaches, les gravures anglaises et les coupes glorieuses.

Demoise adopta tout de suite ce petit coin qui lui rappelait le passé et que le soleil visitait.

Amielle, au contraire, ne s'y attarda point; elle éprouvait le besoin de ne pas trop penser. Il lui tardait d'entrer en contact avec Paris.

Elle prit comme introducteurs les Bergereau-Limaise qui avaient le pied dans plusieurs sociétés et l'accueillirent à bras ouverts.

Certes, elle avait trop de bon sens pour ne pas jauger la valeur de leurs empressements, mais ils lui semblaient indispensables à ses desseins.

Madame — petite et un peu forte — exultait quand elle la présentait à des amies. On devinait qu'elle grillait de remplacer ce titre de petite cousine par celui de future belle-fille, et que, seule, la prudence l'empêchait de précipiter les événements.

Monsieur, fin et rasé comme un marquis d'autrefois, tournait à la jeune héritière des compliments d'une grâce surannée, comme s'il désirait tenir la

place du beau Renaud, retenu à Rome par des exigences diplomatiques.

Dans leur villa de Passy, Amielle fit la connaissance de jeunes filles appartenant à des milieux très divers et d'éducatons différentes qui, toutes, essayèrent de l'entraîner dans leur orbite.

Les unes s'occupaient de patronages, de dispensaires. Elle n'aurait eu garde de les suivre. De son existence antérieure, elle conservait le dégoût de tout ce qui enchaîne. L'heure qu'il ne faut pas manquer lui semblait préoccupation odieuse!

Les autres — des cervelines — cultivaient les conférences, les cours de la Sorbonne ou du Collège de France. Quelques-unes même se piquaient d'écrire. Amielle, retirée du couvent très jeune encore, n'avait pas été rompue aux fortes études. Elle ne se sentait aucune disposition à devenir bel esprit.

Les mondaines ne l'attiraient pas davantage. Elle était trop intelligente pour ne pas redouter le vide que laisse, derrière lui, un perpétuel étourdissement. En revanche, les sportives réveillèrent ses goûts de petite fille. Elle voulut prendre son brevet de chauffeur et ajouta aux voitures de son garage une petite conduite intérieure et une jolie torpédo qu'elle pilotait elle-même.

Elle se plut aux parties de tennis très disputées, s'initia au golf, rêva de passer l'hiver suivant en Savoie pour faire du luge et du ski, fut sur le point d'acheter un yacht pour visiter la Grèce et les Pyramides, mais décida de s'embarquer d'abord pour les Etats-Unis où l'attendaient ses possessions d'outre-mer. Bref, toute la terre s'offrait à son désir, et elle eût voulu répondre aux appels qui lui arrivaient de toutes parts.

La pensée de Demoise, seule, l'arrêtait parfois dans ses élans.

— Elle ne pourrait m'accompagner, se disait-elle, et si je l'abandonne, elle souffrira!

Déjà, ne la délaissait-elle pas beaucoup? Une jeune fille, éprouvée par des revers de fortune, avait reçu la charge de conduire l'aveugle à la messe, de la promener et de lui faire la lecture.

Le jour où elle entra en fonctions, M^{lle} Réault ne put s'empêcher de soupirer :

— Amielle, ne vous éparpillez pas trop! L'âme y perd de sa résistance! Il faudrait toujours se ménager des oasis de recueillement

Mais la jeune fille était à l'une de ces heures où,

comme les idoles de l'Écriture, on a des oreilles et l'on n'entend point.

Le recueillement ouvre trop la porte aux souvenirs. Elle le fuyait, et, à corps perdu, se lançait dans son existence nouvelle sans s'apercevoir que, par des glissements insensibles, elle s'éloignait de toutes les habitudes qui, à Montréal, fortifiaient sa faiblesse. Il lui suffisait de donner à pleines mains, dans les ventes de charité, et d'accepter le titre de dame patronnesse dans toutes les œuvres de la paroisse pour se croire quitte avec son devoir.

Sans qu'elle s'en doutât, un poison subtil s'insinua dans son esprit : la satisfaction mesquine d'être le point de mire d'un cercle nombreux, de sentir que tout, ou à peu près tout, était à la portée de sa fantaisie, que lorsqu'elle le voudrait, elle pourrait fixer sa vie.

Épouserait-elle Renaud ? Céderait-elle à l'envie curieuse de se promener à travers les cours étrangères ? Elle n'en savait rien encore. Il y avait trop d'irritation dans son cœur. Et puis son cousin qu'elle n'avait pas revu restait toujours pour elle le petit garçon qui met des gants pour choisir des sucres d'orge dans le bocal de l'épicière et refuse de monter aux arbres pour ne pas porter atteinte à l'intégrité de ses fonds de culotte ; mais, en attendant l'heure d'annoncer son choix, elle profitait de l'empressement des Bergereau-Limaise.

Plusieurs demandes lui furent adressées au cours de ce printemps — titres ronflants, situations en vue, fortunes énormes qui prétendaient s'allier à la sienne — elle les rejeta dédaigneusement sans même en parler à Demoise.

De plus en plus, elle se dégageait de toute tutelle.

— Jamais je ne me déciderai au mariage, se disait-elle parfois. Tous ces gens m'écœurent...

Un jour, sa pensée glissa vers Boson :

— Il est le seul qui m'ait aimée vraiment !

Cette idée s'étendit comme un baume sur son cœur ulcéré. Elle n'en comprit pas tout de suite le caractère perfide, et y trouva au contraire matière à consolation.

Par des relations communes, elle savait que le ménage Salvère vivait en bonne harmonie, mais c'était là sans doute une façade, destinée à cacher la vérité aux yeux du monde. Elle doutait fort que Boson eût abdiqué ses violences de caractère, et, tout d'un coup, oublié le passé.

Plusieurs fois, elle se surprit, plongeant son

regard dans les autos qui la croisaient avec l'espoir d'y découvrir Niévès et son mari. A les voir l'un près de l'autre, il lui semblait qu'elle devinerait si le rapprochement, conseillé par elle, les avait plus solidement unis, et elle s'étonnait d'en éprouver un sentiment trouble qui ressemblait à de la jalousie. Pour ne pas trop s'y appesantir, elle s'interdit d'écouter les voix intérieures qui parlent dans le silence.

Une très simple circonstance la remit brusquement en face du jeune marquis. Elle avait reçu une invitation pour le vernissage d'une exposition choisie, organisée par un grand cercle. Vers la fin de l'après-midi, elle donna au chauffeur l'ordre de s'y rendre.

Après avoir gravi l'escalier au tapis moelleux que gardaient des valets en culotte courte, elle pénétra dans une salle circulaire où une foule élégante, par groupes pressés, assis ou debout, semblait plus occupée à causer qu'à examiner les tableaux.

Quelques personnes la saluèrent. Sur son passage, elle perçut des chuchotements :

— Qui est-ce ?

— Mais vous savez bien, M^{lle} Dorgeray, l'une des plus riches héritières de Paris....

Elle devina les frissons de convoitises que suscitaient ces paroles : le monde n'est-il pas plein d'âmes vénales !

Elle allait ressortir après avoir fait lentement le tour des œuvres exposées, lorsque, tout à coup, elle s'immobilisa : sur le dernier panneau, effleuré par ses yeux, un groupement harmonieux d'aquarelles lui offrait des vues familières : la maison du Gouverneur avec sa tour à échauguette, la maison du fabuliste et son vieux bassin où, les soirs de lune, tremblaient de décevants reflets, l'église où il faisait si bon prier le soir, après le rude travail de la journée, le chemin des Jouvencelles, en bordure de l'abîme, et la croix de Mission enguirlandée de fleurs mortes, et la fontaine où les femmes jasaient en puisant la belle eau claire, et les vieilles portes ébréchées qui avaient de si jolis noms, évocateurs du passé, tout le décor enfin qu'Amielle avait aimé et que, pendant son séjour à Montréal, Niévès avait jeté sur le papier d'un pinceau alerte.

D'ailleurs, il ne pouvait y avoir de doute : les œuvrettes étaient signées *Olzanno-Salvayre*.

Longtemps, Amielle les contempla; il lui semblait qu'elles la ramenaient aux beaux jours de sa jeunesse. Combien elle était plus heureuse alors ! Sur ce rocher abrupt d'où elle planait sur le monde lointain, n'avait-elle pas attendu tout de la vie ?

Maintenant, que pouvait-elle en espérer ? Vieillir seule sans ces égards, cette considération particulière qui est l'apanage de la femme mariée, sans connaître jamais les joies de la maternité, ou bien, un jour, lasse de sa solitude, épouser un de ses nombreux prétendants, un homme brillant, ou titré, ou très riche, auprès duquel elle ne trouverait aucun appui moral, et dont la vie ne se confonderait pas avec la sienne, Renaud peut-être ! Autant lui qu'un autre ! Ne le connaissait-elle pas depuis l'enfance ?

Elle poussa un soupir et revint aux aquarelles ; une idée subite jaillit alors dans son esprit :

— Niévès viendra peut-être. Si je l'attendais ?

Elle s'assit sur un divan qui faisait face aux aquarelles et s'oublia encore à les considérer. Ceux qui défilaient devant elle ne l'intéressaient point : elle ne les regardait même pas, aussi tressaillit-elle quand une voix, dont sa mémoire avait gardé les moindres inflexions, la salua de son nom :

— M^{lle} Dorgeray !

Boson se tenait devant elle, respectueux et découvert, et, dans ses yeux, flottait je ne sais quelle amertume qui racontait le regret du bonheur perdu.

Étaient-ce les aquarelles proches ? Amielle retrouva un peu de son âme de jeune fille quand, au pied de la croix, elle écoutait les mots frémissants qui trahissaient le secret du cœur : ses joues se teintèrent de rose, et elle se reprocha cette émotion involontaire.

Boson reprenait :

— Depuis que nous ne nous sommes vus, bien des choses se sont passées...

Elle répéta :

— Oui, bien des choses...

— A la mort de votre frère, j'aurais dû vous écrire, mais j'étais à l'hôpital, et si déprimé ! Je n'ai pu que pleurer ! Pour votre père, je n'ai pas osé. Mais combien j'ai pensé à vous !

La voix frémissait comme autrefois. A présent, Amielle n'était plus rose. Ses lèvres mêmes étaient décolorées.

Le jeune marquis se tenait toujours debout de-

vant elle comme l'accusé devant son juge. Evidemment, il n'osait pas s'asseoir auprès d'elle, du moment qu'il n'y était pas convié.

— J'aurais tant de choses à vous dire, murmurait-il. La veille du jour où j'ai été blessé, j'avais passé la journée avec le capitaine Dorgeray. Nous avons beaucoup causé! Que de fois, me suis-je reproché de ne pas vous l'avoir écrit!... Si vous pouviez me recevoir, je vous raconterais ce suprême entretien... Il y avait été tellement question de vous!

Elle ne songea même pas à repousser cette prière : elle désirait trop connaître les dernières pensées de son cher Simon. Ils fixèrent au samedi suivant leur rendez-vous.

— Je jouis de la semaine anglaise comme le plus humble des employés, remarqua Boson avec aigreur. Les autres jours, je n'ai pas la permission de m'éloigner de l'usine.

Il ne parlait pas de son mariage. Amielle n'osa pas lui demander des nouvelles de Niévès. Celle-ci n'avait peut-être pas avoué ses rencontres de Montréal. Elle dit seulement :

— Quand vous êtes arrivé, je regardais ces jolies aquarelles dont il me semble que vous avez quelque raison d'être fier.

Il jeta un regard indifférent vers le panneau clair :

— Ce sont elles qui expliquent ma présence ici, avoua-t-il. L'artiste ne pouvait venir elle-même, et elle m'avait prié de la remplacer...

Il ne donna pas d'autres explications, et, très vite, prit congé. La foule élégante grossissant à mesure que l'heure avançait, il se fraya un passage parmi les groupes avec l'aisance naturelle d'un homme qui, dès le berceau, a été roupu aux gestes du monde, et saluant de ci, saluant de là, il disparut.

Amielle, restée seule, se demanda si elle avait eu raison d'autoriser la visite du jeune marquis. Qu'en penserait Demoise? Elle avait deviné bien des choses, et l'explosion de Niévès, le soir de l'enterrement, ne pouvait que confirmer ses soupçons. Sans doute, elle n'hésiterait pas :

— Vous ne devez pas le recevoir...

Et, au fond, n'aurait-elle pas raison?

— Je ne lui dirai rien! décida la jeune fille en se levant.. Il est inutile de l'agiter! Cette première visite ne m'engage d'aucune façon... S'il parle de

revenir, je serai toujours à temps de poser mes conditions.

Elle descendit l'escalier et se réfugia dans l'auto qu'une gerbe d'œillels, dans un cornet de cristal cerclé de vermeil, remplissait de parfums.

— Ne pas le recevoir, c'était impossible, continua-t-elle comme si elle discutait avec elle-même. Il évoquait le souvenir de mon frère. Et puis, peut-être pourrai-je lui faire du bien, lui donner quelque utile conseil...

Mais, malgré toutes ces bonnes raisons, le silence que pendant toute la semaine elle garda vis-à-vis de l'aveugle pesa lourd sur son cœur.

Quand le samedi arriva, elle sentit que sa voix prenait une intonation qui ne lui était pas habituelle pour donner ses ordres à Hilaire :

— Aujourd'hui viendra le marquis de Salvère, cet ami de mon frère que nous avons reçu à Montréal. Vous l'introduirez dans la bibliothèque...

Le vieux valet de chambre regarda sa jeune maîtresse étonné, et elle se détourna pour qu'il ne la vît pas rougir.

C'était la première fois qu'il recevait un pareil ordre. Jusqu'ici les hommes d'affaires, M. le Curé, les dames d'œuvres, les Bergereau-Limaie, et même les visiteurs ordinaires, étaient reçus au premier, dans le salon aux souvenirs où M^{lle} Réault aimait à se tenir.

Pourquoi faisait-on les honneurs du solennel rez-de-chaussée à ce M. de Salvère. Sans doute, Mademoiselle voulait lui montrer les collections. Elle avait bien de la bonté, car, à son endroit, il ne s'était pas conduit en galant homme. Quand on sert à table, on voit ce qu'on voit ! Et il se conduisait alors comme un fiancé qui n'a plus qu'à passer la bague au doigt !...

Toutefois, Hilaire garda pour lui ses réflexions : le marquis était marié — la nouvelle avait paru « dessus » le journal, — le passé était le passé ! Il ne fallait pas plus le réveiller que le chat qui dort.

Et donc, Boson traversa la grande galerie solennelle et bien cirée dont chaque tableau valait une fortune, et pénétra dans la bibliothèque où le comte Rozan les avait reçus quelques semaines après leur mariage.

Ce souvenir l'étreignit au point de ne pas examiner les meubles d'acajou, reposant sur des griffes de cuivre, les soies anciennes d'un vert

profond, la garniture de cheminée en vieux-Sèvres, remarquée lors de sa première visite. Il resta debout sans rien voir, les yeux fixés sur la porte. Elle s'ouvrit enfin et Amielle parut, très belle dans une robe de soie mate qui se drapait sur elle en plis moelleux, et comme revêtue d'une autorité nouvelle qui la transformait, en faisait presque une autre femme.

Elle lui désigna un siège près de la cheminée et s'assit de l'autre côté. Entre eux, de la gêne s'étendit qu'elle rompit la première :

— Vous ne m'avez pas dit si vous étiez père ? demanda-t-elle pour mettre tout de suite entre eux la réalité.

— J'ai une petite fille, annonça-t-il. Elle n'a qu'un mois ! Ma femme a voulu la nommer Amielle en souvenir de son séjour à Montréal.

— Vous auriez préféré un garçon ?

— Naturellement, mais je n'ai pas l'habitude d'obtenir du Ciel ce que je désire.

Il jeta sur un ton d'amertume qui en disait long sur son état d'esprit. Amielle gardant le silence, il reprit :

— Oh ! vous pouvez parler ! Ne craignez pas ! Niévès m'a raconté tous les détails de sa fugue...

— Alors, vous l'avez rejointe à Salvère ?

— Oui, j'ai eu cette faiblesse... Je le regrette aujourd'hui...

— Pourquoi ?

— Mais parce que la vie avec M^{me} Olzanno n'est pas tenable, et moins encore depuis ce replâtrage auquel je n'aurais pas dû consentir ! A tout instant, je dois subir ses observations et ses rebuffades, bien heureux encore quand ce n'est pas en présence de subalternes... Je ne saurais espérer de longtemps un emploi plus en rapport avec ma future situation de prince-consort. A cause de l'enfant, j'ai patienté, je patiente encore ; mais il va des moments où la coupe est trop pleine... Tôt ou tard, elle débordera...

Il s'était levé pour s'accouder à la cheminée comme si son énervement ne lui permettait plus de rester assis.

— Vous ne ferez pas cela, dit Amielle, la voix tremblante. Niévès en mourrait de chagrin !

— Croyez-vous ! Je me demande parfois si elle m'aime, si elle ne m'a pas épousé pour le seul plaisir d'être marquise, de porter le nom du château que sa belle-mère a mis dans sa corbeille

sans y rien ajouter pour la mieux garder sous sa domination...

— Je vous assure que vous la calomniez. Elle vous aime très sincèrement. Elle me l'a dit à Montréal.

— Si elle m'aimait, elle m'aurait suivie la première fois que je suis parti... Et elle est restée. Elle avait trop peur de perdre sa grande situation de fortune!...

— Elle a patienté dans l'espoir de vous ramener un jour et, vous le voyez, elle y a réussi...

— Oui, mais, je le répète, ce ne sera pas pour longtemps!...

— Vous ne ferez pas ce chagrin à votre mère...

— Ma mère est cause de tout! Quand je suis revenu de Montréal, elle m'a dit que je la tuerais si je ne réalisais pas les grandes espérances qu'elle fondait sur ma personne... Et j'ai été faible, plus que faible!... Lâche!... J'ai cédé...

Il s'était rassis, et accoudé sur le bras du fauteuil, il serrait son front d'une main nerveuse.

— J'ai eu tort de le recevoir, pensa la jeune fille troublée. J'aurais dû comprendre que, du moment que je cachais cette entrevue à Demoïse, elle devait avoir un caractère dangereux.

Il continuait comme ces flots qui débordent à la fonte des neiges, et que rien ne peut arrêter :

— J'aurais voulu vous demander pardon... mais ce sont des choses qu'on ne saurait écrire... Alors, quand la nouvelle de mes fiançailles a paru dans les journaux, je suis resté plusieurs nuits sans dormir... Je me disais : « A-t-elle vu déjà? Et que pense-t-elle de moi?... » L'idée de votre mépris m'était insupportable... Pour me calmer un peu, il fallait me souvenir des paroles de votre pauvre frère, l'avant-veille de sa mort... Ce soir-là, j'étouffais... je me suis ouvert à lui... Je lui ai dit que je ne voulais pas écouter ma mère, que j'étais bien décidé à passer outre. Il est resté, un instant, silencieux, puis il m'a répondu : « Salvère, croyez-moi, il vaut mieux que vous obéissiez à votre mère... Si vous épousiez ma sœur, d'abord vous vous imagineriez que vous êtes très heureux; puis, lorsque vous vous trouveriez en face des difficultés de la vie qui iront sans cesse grandissant, vous en souffririez, et beaucoup plus qu'un autre! Amielle le comprendrait et sa fierté en serait cruellement blessée... Si, au contraire, vous vous taisez, elle sera déçue certainement, mais vous

n'avez été dans son existence qu'un oiseau de passage; un autre viendra dont le caractère sera mieux adapté au sien. Elle aura tôt fait de vous oublier... » Sur le moment, je lui en ai voulu de son extrême franchise... Malgré tout, j'en suis certain, si j'avais été encore au front lorsque vous y êtes venue, je serais accouru à votre descente de wagon, je vous aurais soutenue, consolée, j'aurais donné à mon aven de Montréal un sens plus précis et plus clair... Mais j'ai été blessé... On m'a évacué sur Paris... Je suis retombé sous la coupe de ma mère. La fatalité a voulu qu'on me transportât ensuite chez M^{me} Olzanno... Vous le voyez, tout a conspiré contre ma faiblesse et, cependant, je le sens bien, auprès de vous seulement, j'eusse donné ma véritable valeur.

Cette fois, Amielle jugea devoir arrêter son visiteur :

— Tout ceci n'est plus en question, interrompit-elle d'une voix coupante où l'émotion se cachait sous la froideur voulue. Du reste, Simon, comme toujours, voyait juste... et je partage absolument son opinion... Si je vous ai autorisé à venir aujourd'hui, ce n'est pas seulement pour que vous me parliez de notre grand mort; ce n'est pas surtout pour remuer les cendres du passé; c'est pour essayer de rétablir la paix dans votre ménage...

— Rêve impossible à réaliser!

— Parce que vous n'y mettez aucune bonne volonté!... Vous ne voulez rien sacrifier de votre amour-propre!

Il ne l'écoutait pas. Il ne savait plus qu'une chose, c'est qu'il l'avait aimée, qu'il l'aimait toujours, et que, par ambition, sa mère avait follement gaspillé son avenir.

— À quoi bon insister? supplia-t-il très bas. Est-ce qu'on commande à son cœur?...

Elle comprit qu'elle ne pouvait prolonger cette audience, que la discussion même l'entraînait sur une pente glissante :

— Je vous demande pardon, dit-elle en se levant, mais on m'attend pour un match de tennis, et j'ai promis d'être exacte.

— Peut-être avez-vous assez de moi, et prétendez-vous désormais me fermer votre porte, mais ce serait trop cruel! Laissez-moi revenir pour me réchauffer l'âme... Je vous le promets... Je ne parlerai plus du passé!... Nous causerons comme de vieux amis... Vous me montrerez les pièces

rare de vos collections... Dans mon existence si dure, ces visites seront des oasis de fraîcheur qui me permettront ensuite d'affronter l'aridité du désert... J'ai tant besoin de paroles amies... De quelque côté que je me tourne, je ne reçois que reproches, mots amers... Et je sens que mon cœur en souffre au point de s'aigrir, de devenir mauvais.

Amielle eut une hésitation, mais, une fois encore, sa trop grande confiance en son propre jugement lui souffla de ne pas repousser ce beau rôle de conseillère qui ramène dans le chemin du devoir. Sur le seuil, seulement, afin qu'il comprît le caractère de leurs futures rencontres, elle jeta cette recommandation dernière :

— La prochaine fois, ne venez pas sans Niévès!... Je serai très heureuse de la revoir. Elle s'est montrée si parfaite, si dévouée, pendant la maladie de mon père...

Il balbutia une réponse confuse qui n'engageait à rien et s'éloigna par la longue galerie, froide et cirée, où l'on s'étonnait de ne pas voir des étrangers, un guide à la main.

Tout le reste du jour, au tennis comme en auto, Amielle garda une meurtrissure de conscience qui, le soir, dans le salon du premier, lorsque la jeune demoiselle de compagnie se fut retirée, la força d'avouer :

— Aujourd'hui, Demoise, j'ai reçu la visite du marquis de Salvère qui venait me répéter son dernier entretien avec Simon. Jusqu'à la fin, mon frère s'est préoccupé de mon avenir.. Et avec une clarté de jugement qui me fait encore plus regretter sa disparition!... J'aurais eu tellement besoin de ses conseils, de son appui!...

L'aveugle avait abandonné son tricot :

— Je comprends que M. de Salvère ait tenu à remplir ce pieux devoir, remarqua-t-elle lentement, mais à l'avenir, il vaudrait mieux éviter de le recevoir, surtout lorsque vous êtes seule, et que sa femme ne l'accompagne point.

— Il l'amènera la prochaine fois...

— Dans ces conditions, vos relations perdront le caractère, un peu inquiétant, qu'elles pourraient autrement revêtir. Si je vous mets en garde, ma chérie, c'est que, moi-même, j'ai fait l'expérience du danger qu'offrent, pour des femmes seules, certaines fréquentations masculines.

Amielle regarda, étonnée, sa vieille compagne.

Il lui semblait étrange que dans sa vie celle-ci eût pu être l'héroïne d'une page d'amour.

— Ce soir où M. Leygonie vous avait demandée en mariage, reprit doucement M^{lle} Réault, j'ai voulu vous en parler, mais votre esprit était ailleurs; vous m'avez arrêtée aux premiers mots... Alors, j'ai gardé le silence...

Très simplement, mais d'une voix qui tremblait encore aux souvenirs anciens, elle raconta le roman de sa jeunesse : avant de devenir l'institutrice de M^{lle} de La Morlière, elle habitait Montrouge et elle donnait des leçons pour soutenir une petite sœur infirme qui n'avait qu'elle au monde. Un de ses amis d'enfance l'aimait, il le lui avait même laissé comprendre, mais, devant les charges qu'il entrevoyait, un beau jour, il avait cessé ses visites, et elle avait appris plus tard son mariage avec une riche héritière. Deux années s'écoulèrent... Sans l'avoir avertie, tout à coup, il reparut : « Je suis libre maintenant, lui dit-il, et ma situation a bien changé... Consentiriez-vous à oublier le passé ? » Elle avait été bien près de mettre sa main dans la sienne... Quelqu'un heureusement l'avait avertie : « Il n'est pas veuf ! Il est divorcé ! » Alors, elle lui avait écrit : « Oh ! pourquoi m'avez-vous trompée ? Ne savez-vous donc pas que, ni pour or, ni pour argent, je ne consentirais à ce que Dieu défend... » Et il ne lui avait jamais répondu... Et puis la petite sœur était morte... Et M^{lle} Réault était entrée au château de La Morlière. A défaut du bonheur, elle avait reçu la grâce d'une grande paix...

Le cœur d'Anielle battait en écoutant sa vieille amie : oui, elle sentait bien qu'il était dangereux de recevoir Boson : il avait un charme si subtil dans ses moindres gestes, une ardeur si communicative dans ses paroles qu'elle n'avait pas laissé d'être émue par son repentir, non point qu'elle s'illusionnât sur le personnage : elle le jugeait bien tel qu'il était, nature versatile et orgueilleuse qui n'aimait pas ce qui entrave ou qui oblige; mais elle comprenait qu'il ne pouvait l'oublier, et, pour rester indifférente à pareille constatation, il eût fallu une vertu plus haute que la sienne.

Et puis, elle le comparait à Bernard : plus elle allait, plus elle souffrait de l'indifférence de celui-ci. Il ne pouvait ignorer qu'elle habitait Paris, et, pourtant, pas plus qu'au palais Foscarno, il ne s'était présenté à l'hôtel Rozan !

Pour entendre parler de lui, elle devait chercher dans les journaux ses éloquentes interventions à la Chambre, ou bien écouter chez les Bergereau-Limaise les conversations politiques. Les uns admiraient le jeune tribun, le portaient aux nues, lui prédisaient les plus hautes destinées; les autres le discutaient âprement, mais ceux-là mêmes qui ne pensaient pas comme lui s'inclinaient devant sa grande intelligence, la franchise de son attitude, reconnaissaient que sa courtoisie envers ses adversaires le rendait redoutable, et que les vulgaires attaques, dirigées contre lui, échouaient souvent par le seul fait qu'il était difficile de trouver le défaut de sa cuirasse.

Plusieurs fois, Amielle avait été tentée de retourner l'entendre. Elle avait résisté à ce qu'elle qualifiait de faiblesse.

— Ce serait indigne de moi...

Mais elle cherchait son nom dans les lettres qu'elle recevait de M^{lle} Dujarry. Celle-ci déplorait l'éloignement de son jeune parent :

Il ne surveille pas assez sa maison, et les enfants en souffrent. On ne rencontre plus aujourd'hui les Demoiselles au grand cœur! Les institutrices qui se succèdent n'ont plus le respect de leur mission; les vieilles ne songent qu'à soigner leurs rhumatismes ou à bavarder avec les voisines, les jeunes, à se bichonner dans l'espoir du beau mariage. Et pendant ce temps, Line s'étiole... Ma cousine Sevestre est la meilleure des créatures, mais elle ignore la tendresse, et cette petite aurait besoin d'affection comme les plantes ont besoin d'eau...

Cette lettre — la dernière reçue — se terminait par une invitation pressante :

Mon petit logis compte une chambre de réserve à deux lits. Ce ne sera pas votre grand luxe de Paris, mais on ne peut offrir que ce que l'on a... J'y ajouterai ma vieille amitié qui ne se console pas de votre départ, et la joie de tous que je vous promets d'avance, et sans courir le risque de me tromper... Et puis vous rendrez visite à vos chers morts que le mois de mai fleurit de roses...

Deux ronds, au-dessous de la signature, renfermaient les baisers enfantins qu'Amielle croyait sentir sur ses joues...

— Flux, au moins, ne m'oublie pas! pensait-elle avec un soupir.

Elle ne partit pas cependant pour Montréal, bien que le printemps y fût délicieux lorsque, du chemin des Jouvencelles, on apercevait la plaine, pareille à une corbeille de fiancée.

— J'irai plus tard, décida-t-elle. En nous rendant à Biarritz ou à Luchon, nous y ferons une courte halte.

Surtout, elle choisirait un moment où Bernard Leygonie n'y serait pas. Elle ne voulait plus se retrouver en sa présence afin de ne pas trop souffrir, le jour où elle apprendrait son mariage avec une de ces jeunes institutrices, si désireuses de plaire et de s'assurer un bel avenir.

En attendant ce retour vers le passé, le samedi suivant, elle donna l'ordre d'introduire dans la bibliothèque le marquis et la marquise de Salvère.

Mais Boson se présenta seul encore. Niévès ne pouvait se séparer de sa fille, prétendit-il. Amielle se demanda s'il lui avait parlé de sa visite, et elle pensa :

« Demoise a raison... Si, la prochaine fois, il ne m'amène pas sa femme, je ne dois plus le recevoir... »

Mais, ce jour-là, il semblait bien résolu à dissiper la gêne, restée entre eux depuis ses dangereuses confidences. Il ne voulut être qu'un amateur de goût, en face de superbes collections, et elle fut surprise de l'érudition qu'il montra en cette matière.

— J'aimerais à fureter chez les marchands d'antiquité, avoua-t-il, mais je n'en ai pas le temps ni les moyens.

Quand il eut passé la revue de la galerie et des salons, ils revinrent dans la bibliothèque où la table à thé les attendait, et il s'extasia sur la garniture en vieux-Sèvres de la cheminée.

— Le catalogue indique qu'elle a été donnée par Napoléon à Joséphine, expliqua M^{lle} Dorgeray. Avant, elle avait appartenu à Marie-Antoinette, et figurait sur une cheminée du Trianon.

— Nous avons à Salvère des candélabres de la même époque, remarqua Boson, et même, l'un des médaillons ovales qui ornent le pied s'ouvrait pour laisser voir une cachette.

Il promena son doigt sur la sertissure de cuivre ciselé, et, tout à coup, l'un des médaillons se rabattit en effet, à la façon d'un petit volet.

Amielle se rapprocha pour examiner l'étroite cachette doublée de velours bleu de France.

— C'est amusant ! dit-elle.

Elle fit jouer le ressort deux ou trois fois, puis, se rappelant le thé, déjà servi, elle referma le médaillon et revint vers la table pour commencer le joli manège du sucre et des assiettes de gâteaux.

Ils parlèrent d'un curieux meuble italien à secret qui, au moment de la vente de Salvère, avait atteint un chiffre incroyable. A propos d'un vol audacieux dont avait été victime, en plein jour, une actrice en vue, elle évoqua le souvenir du soir de brouillard où les fonds de subvention avaient couru un si sérieux danger ; mais elle ne s'y attarda point : elle préférerait les propos indifférents qui n'atteignent point le fond des cœurs.

Le jeune marquis semblait se plaire dans ce cadre somptueux d'autrefois. Il ne se pressait pas de prendre congé. Elle dut lui dire :

— J'espère que M^{me} de Salvère vous accompagnera, la semaine prochaine. Je compte absolument sur elle ! Et en son honneur, je commanderai à Marion le massepain périgourdin qu'elle avait trouvé fort de son goût, pendant son séjour à Montréal.

En homme bien élevé, il comprit le congé implicite et se retira.

Le soir, Demoise demanda :

— Eh ! bien ! M^{me} de Salvère est-elle venue ?

— Non, répondit Amielle, elle a été retenue auprès de sa petite fille.

Elle n'ajouta point qu'elle avait reçu la visite du marquis et que l'attitude de celui-ci avait été parfaite. Elle aimait mieux ne pas discuter ; mais, en son for intérieur, elle jugeait trop exagéré le rigorisme de sa compagne et persistait dans l'idée que, par ses conseils, ses amicales gronderies, elle pourrait éviter une rupture dont Niévès souffrirait cruellement...

III

Le samedi suivant, Boson arriva encore seul : elle le trouva, arpentant la bibliothèque, et visiblement énervé :

— J'ai brûlé mes vaisseaux ! annonça-t-il.

— Comment cela ? s'écria la jeune fille saisie.

— Oh ! d'une façon bien simple ! Ma belle-mère

a douté de ma parole. J'affirmais que je n'avais pas donné un certain ordre... Le vrai coupable, pour se couvrir, a affirmé le contraire, et c'est lui qui a été cru ! Vous comprenez que je ne pouvais garder ce soufflet sur la joue : on attaquait mon honneur de gentilhomme ! Je l'ai dit, très haut, et sans doute dans des termes un peu vifs... Bref, M^{me} Olzanno m'a mis à la porte comme un vulgaire mécanicien !

— Et Niévès ?

— Oh ! naturellement, elle est restée ! mais qu'elle ne cherche plus à me reprendre comme l'autre fois ! Rien ne pourra me décider à rentrer dans cette maison où j'ai été vilipendé !

— Et votre fille ?

— Sa mère et sa grand'mère l'élèveront. Elle n'a pas besoin de moi !

— En ce moment, vous parlez ainsi parce que vous êtes exaspéré, mais, plus tard, le calme se fera. Vous envisagerez plus froidement la situation.

— Il faudrait qu'on reconnût ma bonne foi ! Et M^{me} Olzanno n'y consentira jamais... C'est donc la rupture...

— Vous allez un peu vite !... Laissez-moi au moins parler à votre femme, au besoin, demander une audience à votre belle-mère...

— Oh ! cela, jamais ! Toute concession de ma part serait une faiblesse... J'en ai déjà trop à mon actif !...

— Mais que comptez-vous faire ?

— Ce que je faisais avant la guerre... Mon oncle consentira bien à me donner un tabouret dans sa banque — lui aussi estime que je ne suis pas désigné pour les emplois de premier rang ! — Quant à ma mère, elle me rendra la chambre qu'elle avait transformée en petit salon depuis mon mariage... Et le samedi, je viendrai encore vous voir si vous me le permettez...

— Je vous le défends !

— Pourquoi ? Me gardez-vous rancune du passé, et prétendez-vous me punir en vous montrant cruelle ?

— Je ne vous garde aucune rancune... Mais je ne dois plus vous recevoir.

— Ma situation est cependant beaucoup plus nette... J'étais enchaîné... Je suis libre à présent...

— Non, vous n'êtes pas libre...

— Je le serai bientôt, car j'ai l'intention arrêtée de demander le divorce !

Une fine buée mouilla les tempes d'Amielle. Ah ! que Demoïse avait raison ! Elle balbutia :

— Vous ne pouvez oublier les principes que vous avez reçus. Le divorce ne libère pas un chrétien...

Il haussa imperceptiblement les épaules, un geste qui voulait dire sans doute :

— Chrétien ? Oh ! je le suis si peu !...

Puis il ajouta :

— On peut le compléter par une annulation en cour de Rome...

La voix devenait basse et ardente. La jeune fille recula : elle devinait la pensée cachée derrière les yeux luisants, presque égarés :

— Une fois dégagé de tous liens, je viendrai à vous, et rien ne pourra nous empêcher d'être heureux !

Certes, elle le connaissait assez pour savoir qu'il n'avait rien calculé, et que, de bonne foi, il croyait peut-être à la possibilité d'une annulation ; mais le jour où sa demande serait rejetée — et elle le serait sans nul doute — elle devinait ce qui se passerait. Il accourrait suppliant, désespéré :

— D'autres ont passé outre ! Pourquoi ne ferions-nous pas de même !

Elle revit dans sa mémoire certaines figures, rencontrées chez les Bergereau-Limaïse, des divorcés auxquels une très grosse fortune ou une très haute situation politique donnait accès dans un salon qui se prétendait respectable et même traditionnel.

— A cause de Renaud, nous ne pouvons pas leur faire mauvais visage, disaient les maîtres du logis pour s'excuser.

Et Amielle qui, d'abord, se tenait sur la défensive, s'était peu à peu habituée à ces ménages fondés en dehors de toute loi religieuse ; elle en avait même reçu chez elle, sans se demander si ces concessions n'amointrissaient pas son être moral, ne diminuaient pas sa force de résistance, suivant l'expression de sa clairvoyante compagne. Le choc violent réveilla en elle l'atavisme chrétien des La Morlière et des Dorgeray. Elle retrouva toute son autorité pour commander :

— Pas un mot de plus ! Et partez tout de suite ! Simon ne se trompait pas lorsqu'il vous assurait que pour votre bonheur, comme pour le mien, il valait mieux que vous ne reveniez pas à Montréal... Et j'ai été bien imprudente de méconnaître ses dernières volontés...

Elle se dirigeait vers la porte pour l'éconduire; il lui coupa le chemin, et, avant qu'elle ait pu s'en défendre, il lui saisit violemment les mains :

— Vous êtes seule... Vous n'êtes pas aimée... Vous ne le serez jamais, car ceux qui vous recherchent désirent avant tout vos richesses... Moi, je vous ai aimée dès le premier instant... Quand vous étiez pauvre, délaissée sur votre rocher... Je vous aime toujours... Oh! je sais bien que, maintenant, j'ai l'air d'un ambitieux... Je vous fais horreur... Et pourtant ce que je dis est vrai... Comme M^{me} Olzanno, douteriez-vous de ma parole?...

Il avait un accent de telle sincérité que, pour ne pas lui laisser deviner son émotion, elle dut fermer à demi les yeux, se rejeter en arrière :

— Partez, répéta-t-elle...

— Amielle, je vous en conjure, permettez-moi au moins de revenir... Je suis le mendiant qui implore un verre d'eau pour apaiser sa soif.

Qu'allait-elle répondre? Elle ne le savait pas elle-même; mais à ce moment le bouton ciselé de la porte tourna de la façon maladroite qu'elle connaissait bien, et Demoise parut :

— Chérie, dit-elle, ma jeune accompagnatrice est souffrante. Pourriez-vous, ce soir, la remplacer? Nous irions jusqu'à l'église.

Boson avait reculé. M^{lle} Réault devina pourtant sa présence :

— Qui est là? interrogea-t-elle, la gorge serrée.

Amielle éclaircit sa voix pour expliquer :

— Le marquis de Salvère, Demoise...

Un frémissement passa sur le beau visage de cire, rayé d'une ligne plus blanche par la longue cicatrice :

— Ah! Monsieur, s'écria l'aveugle, pourquoi ne nous amenez-vous pas M^{me} de Salvère? Nous aurions si grand plaisir à renouer les bonnes relations de Montréal.

La réflexion tomba dans le vide : que pouvait-il répondre à celle qui, par les yeux de l'âme, l'avait déjà jugé?

Il s'inclina devant les deux femmes, et comme M^{lle} Dorgeray, par une habitude machinale de politesse, faisait un pas vers la porte, il murmura :

— Je vous en prie... Pardonnez-moi!... Il y a des moments où je deviens fou!

Amielle le laissa s'éloigner sans un mot, puis elle sonna Hilaire :

— Si M. de Salvère revenait, lui recommanda-t-elle, vous ne le recevriez plus...

Le vieux valet de chambre acquiesça à cet ordre par un signe de tête discret qui essayait de voiler sa satisfaction. S'il avait été le maître, il eût depuis longtemps refusé l'entrée à ce beau monsieur qui, comme s'il ne se souvenait plus de sa conduite antérieure, aimait tant à venir prendre une tasse de thé avec Mademoiselle. .

La jeune fille se tourna alors vers sa compagne :

— Quand vous voudrez, Demoise... Je suis à votre entière disposition !...

... Le long du chemin, elle ne fit aucune allusion à la scène que sa compagne avait si heureusement interrompue, mais à la façon dont elle vit celle-ci prier, la tête dans les mains, elle comprit que son intervention n'avait pas été fortuite, que l'inquiétude l'avait poussée au rez-de-chaussée, et que maintenant, elle rendait grâces...

.

Au retour de l'église, Amielle ne suivit pas Demoise dans le salon aux souvenirs. Elle redoutait ses questions, et, avant de les affronter, elle désirait se reprendre, réfléchir.

Malgré le chauffage central, ses pieds et ses mains étaient glacés, ses joues en feu : sans doute le vent aigre qui ce jour-là soufflait sur Paris !...

Dans la cheminée de la bibliothèque, le feu dressé n'attendait qu'une allumette. Elle l'y jeta, et la flamme s'éleva claire et pétillante.

Debout, accoudée à la tablette, elle lui présenta ses petits souliers, geste instinctif où l'esprit n'était pour rien.

Il écoutait à ce moment la conscience qui le gourmandait :

— Tu l'as bercée d'illusions, disait-elle, tu lui as laissé croire que, malgré sa jeunesse, elle pouvait jouer le rôle de consolatrice et de bonne conseillère; tu as soufflé à son orgueil que, mieux que Bernard, celui-là savait aimer, et tu t'es plu à l'attarder sur cette constatation dangereuse... Ainsi, tu la poussais vers l'abîme, et c'est miracle qu'elle n'y soit point tombée !

La jeune fille se redressa, presque effrayée du visage pâle que lui renvoyait la glace. Elle venait de se rappeler ce matin de brouillard, dont

elle avait parlé à Boson lui-même, où, sur le chemin des Jouvencelles, elle s'était rejetée en arrière au moment de rouler dans le vide. Elle croyait encore sentir le vertige qui l'avait prise, une impression de cœur qui vous manque, de chute effroyable, aboutissant à la mort.

— Et je ne l'aime pas ! pensa-t-elle avec un frisson. Si je l'avais aimé, aurais-je eu le courage de lui fermer ma porte ?... Il me le semble ; mais est-ce bien sûr ? Nous sommes si faibles quand nous aimons... Ah ! que mon jeu était imprudent !

Pour occuper sa nervosité, elle tracassait le candélabre opposé à celui dont, quelque temps auparavant, le marquis de Salvère lui avait révélé le secret. Le ressort que ses doigts rencontrèrent par hasard joua tout à coup et fit ouvrir l'un des médaillons. Elle se pencha pour regarder dans la cachette : tout au fond, elle aperçut un papier plusieurs fois replié. Elle s'en saisit, presque heureuse de cette diversion qui lui permettait d'échapper à ses pensées, et, le dépliant, elle lut :

Je soussigné, Joseph-André-Napoléon Rozan, comte de l'Empire, déclare constituer ma légataire universelle ma filleule, Niévès Olzanno, actuellement marquise de Salvère...

Le testament, écrit sur une feuille volante quelconque, était signé et daté : ce n'était sans doute qu'un brouillon que le comte avait enfermé là en attendant de le soumettre au notaire, pour ne pas l'égarer parmi ses papiers.

De plus en plus, Amielle se sentait, les mains froides ; elle relut la date : un mois environ après le mariage de Niévès, et, selon toutes probabilités, après cette visite de noces dont la jeune femme avait parlé.

Le parrain, ravi du bel air de Boson, avait dû sauter sur sa plume pour déshériter sa petite-nièce Dorgeray, faire enrager un peu plus ce neveu cavalier qu'il ne pouvait souffrir...

La jeune fille s'affaissa sur un fauteuil et jeta autour d'elle le regard vague et angoissé de quelqu'un qui est sur le point de défaillir. Toutes ces choses qui, d'abord, lui avaient paru étrangères, peu à peu elle s'accoutumait à les considérer comme siennes. Elle s'attachait à elles pour la beauté qu'elles mettaient dans sa vie, pour les grands souvenirs dont elles peuplaient sa solitude.

La seule idée de les quitter mouillait son front d'une sueur d'agonie.

Elle imagina ce qui arriverait si elle déposait ce testament entre les mains du notaire : Niévès, devenue libre, irait retrouver son mari, et celui-ci, enivré de sa nouvelle fortune, rentrerait en maître dans l'hôtel d'où il venait d'être chassé; il s'y installerait avec magnificence. Il y donnerait des fêtes. Il prendrait enfin position de grand seigneur jusqu'à dilapider peut-être les millions tombés entre ses mains. Ne tenait-il pas beaucoup de cet oncle Robert qui les avait ruinés ?

Quant à Amielle, elle serait rejetée à toutes les difficultés, entrevues pendant la maladie de son père, obligée de se mettre à la recherche d'une situation dans une perception ou une trésorerie où ses services, pendant la guerre, lui donneraient quelque titre à être agréée.

Elle devrait remercier ses fidèles domestiques, se contenter d'une femme de ménage, et, pendant de longues journées, laisser Demoise seule dans un pauvre petit logis où les heures lui paraîtraient longues et lourdes.

Pour ne pas s'affaiblir, elle ne voulut pas songer à ce que serait sa vie de modeste employée, sans espoir d'avenir; mais les larmes, qui coulaient pressées sur ses joues, lui prouvèrent que son cœur avait déjà envisagé tout cela et qu'il protestait contre les scrupules de sa conscience.

En somme, serait-ce pour le bien de tous qu'elle se résoudrait à un pareil déchirement ?

N'allait-elle pas livrer la fortune de son oncle à des imprudents qui ne sauraient pas la maintenir et qui n'y trouveraient pas le bonheur ? Boson avait un caractère trop changeant pour assurer à Niévès une longue sécurité.

Ne vaudrait-il pas mieux profiter de ce que la nouvelle née avait reçu au baptême le prénom d'Amielle pour jouer le rôle de la bonne fée qui doue de richesses la princesse au berceau. Une première fois, Niévès n'avait pas accepté; mais, à présent, elle devait être si complètement désorbitée qu'elle ne refuserait pas ce qui serait offert à sa fille, et, de cette façon, le ménage pourrait attendre de meilleurs jours. Le vieux Piérille assurait que M^{me} Olzanno n'était pas méchante au fond; elle comprendrait donc vite que sa belle-fille avait fait son devoir en suivant son mari et elle ne s'obstinerait pas à lui garder rancune.

D'ailleurs, puisque le comte n'avait pas laissé ce testament dans ses papiers, puisqu'il l'avait mis dans une cachette que personne ne connaissait, et où il n'avait aucune chance d'être découvert, c'était sans doute parce qu'il ne voulait pas qu'on le découvrit, peut-être même l'avait-il relégué là pour le brûler lorsqu'il aurait du feu.

Oui, plus Amielle y réfléchissait, plus il lui semblait puéril d'attacher de l'importance à ce chiffon de papier qui la déshéritait. Son grand-oncle n'était pas mort tout d'un coup. Il avait traîné longtemps. Plusieurs fois, le notaire était venu le voir, causer avec lui, et — il l'avait dit lui-même à sa jeune cliente — toujours le comte lui avait parlé de M^{lle} Dorgeray comme de sa légataire universelle. Il était donc probable qu'il avait oublié ce brouillon, griffonné, un jour de caprice !

Et alors, ne serait-ce pas aller contre ses volontés que de le produire en justice, puisque lui-même le désavouerait s'il revenait sur la terre.

La jeune fille tenait toujours le papier dans ses doigts tremblants : qu'elle les ouvrit, après avoir étendu le bras, et il tomberait dans la flamme qui le saisirait, mordrait ses bords, puis mangerait l'écriture jusqu'à ne plus laisser que de fines choses impalpables, prêtes à tomber en cendres.

La tentation fut si forte que les doigts s'écartèrent, et le testament, voletant comme un léger parachute, vint se poser sur les bûches. Une seconde de plus, et le feu le happerait pour son œuvre inconsciente de destruction ! D'un geste, instinctif et violent, fait de tout l'honneur de son sang, de la foi qui dormait dans son âme, Amielle se pencha et le ressaisit, à peine roussi encore !

Que devait-elle faire ? Consulter le notaire ? Mais les hommes de loi sont intransigeants : ils ne connaissent que les faits ! Écrire au curé de Montréal ? D'avance, elle devinait sa réponse : *le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras injustement*. Demoise alors ?

Oui, Demoise qui ne voyait pas, mais dont l'esprit avait tant de lumière ! Mieux que quiconque, elle avait le droit de donner son avis ; ne serait-ce pas elle qui souffrirait le plus d'un changement de vie ?

Pour la première fois, Amielle comprenait qu'elle ne pouvait, en matière si grave, s'en rapporter à son propre jugement. Elle s'humiliait...

M^{lle} Réault tricotait près de la coupe d'argent,

gagnée à la *Horse-Show* de Londres, sans se douter des beaux reflets de couchant qui se jouaient dans les fines ciselures comme dans les glaces derrière lesquelles des cavaliers en habit rouge sautaient par-dessus des barrières blanches. Elle tourna vers celle qui entraînait ses beaux yeux sans regard.

— Je vous croyais ressortie, remarqua-t-elle.

La jeune fille ne répondit pas : les pleurs l'étouffaient. Elle prit le temps d'aller jusqu'à l'aveugle, et, comme elle le faisait souvent, elle s'agenouilla sur le coussin placé sous ses pieds, et, doucement, l'enveloppant de ses bras, elle appuya sa joue contre la cicatrice.

Demoise, alors, sentit le sillon humide des larmes :

— Oh ! chérie, murmura-t-elle, qu'avez-vous ? Est-ce que M. de Salvère ?...

Les sanglots de la jeune fille redoublèrent :

— Je craignais ce qui est arrivé... C'était si imprudent de le recevoir, ma petite aimée...

— Mais ce n'est pas tout, balbutia la jeune fille, si vous saviez ce que je viens de découvrir !

En quelques mots pressés, haletants, qui, parfois, se culbutaient pour aller plus vite, elle raconta son étrange trouvaille. Elle espérait que sa compagne allait s'écrier :

— Puisque, jusqu'à la fin, votre grand-oncle a montré quelles étaient ses intentions, il ne faut pas tenir compte de ce qui n'a été qu'une fantaisie passagère, vite oubliée.

Mais, au lieu de répondre, elle garda le silence, et combien ce silence était éloquent !

— Demoise, supplia Anielle, dictiez-moi mon devoir...

La vieille institutrice poussa un profond soupir et les tons de cire de son fin visage s'accrochèrent. Pendant l'instant très court où elle s'était repliée sur elle-même, elle avait envisagé l'avenir ; elle s'était vue dans un hospice, privée de toutes les joies du cœur, obligée de supporter les voisinages les plus déplaisants, et elle en restait si oppressée qu'à peine put-elle articuler :

— Ma chérie, vous ne pouvez pas hésiter. Il faut rendre tout !

La foudre tombant dans la pièce n'eût pas plus secoué la jeune sensibilité qui écoutait frémissante :

— Oh ! Demoise, croyez-vous ? Ne serait-il pas plus sage de faire ce que j'ai pensé ?

— Qu'avez-vous pensé ?

Amielle exposa ses craintes de voir le marquis dissiper la fortune de sa femme, et l'idée qui lui était venue de doter richement sa petite homonyme pour assurer l'indépendance de Niévès...

M^{lle} Réault secoua la tête :

— On se demandera la raison de cette générosité excessive, assura-t-elle, et très probablement on en jaspera. Et puis qui vous dit que M^{me} de Salvère l'acceptera ! Elle m'a paru ombrageuse en pareille matière... Non, non, cette cote mal taillée ne saurait suffire à votre conscience. La justice exige que vous déposiez ce testament entre les mains du notaire...

— Et après, Demoise ?

— Après, il en sera comme Dieu voudra ! Vous êtes jeune, vous avez de l'énergie, de l'allant, vous ferez votre vie... Quant à moi, je solliciterai une place dans quelque asile où l'on recueille celles qui marchent dans les ténèbres...

— Non, non, Demoise, vous ne me quitterez pas... Sans vous, je n'aurais plus de courage... C'est moi qui ne verrais plus clair sur mon chemin...

Elle resserra son étreinte, et joue contre joue, les deux femmes restèrent dans le soir qui tombait, écoutant le grondement lointain de Paris, ce Paris qui leur souriait parce qu'elles avaient de la richesse à lui jeter, mais qui, bientôt, leur montrerait visage hostile lorsqu'elles lui demanderaient le pain de chaque jour...

IV

Le notaire était absent et ne devait rentrer que le vendredi soir. Amielle attendit son retour pour déposer entre ses mains le testament nouveau, et, pendant toute cette semaine elle souffrit de continuer à faire les gestes d'une femme riche.

Si elle sortait, elle évitait de prendre l'une des autos du garage, et le chauffeur disait à l'office :

— Je me la coule douce... On croirait que la patronne a oublié qu'elle avait beaucoup de gallette !

Demoise parlait peu du grand changement prochain. A la voir tricoter, on eût dit qu'elle se

croyait pour toujours dans le petit salon aux souvenirs. Amielle se recueillait. C'était la halte avant une rude étape.

Le samedi revint ainsi, et, à l'heure où Boson avait coutume de sonner à l'hôtel Rozan, le timbre de la grille vibra encore. Le fait se produisait souvent; il ne manquait pas d'allants et de venants : fournisseurs, quêteuses, visiteurs de toutes sortes. Pourquoi la jeune fille se dérangea-t-elle pour voir qui traversait le parterre, dessiné à la façon des terrasses de Versailles, qui excitait l'admiration des passants.

Grand fut son étonnement de reconnaître Niévès qui, comme la plus simple des petites bourgeoises, poussait devant elle une voiture d'enfant.

Sans expliquer le motif de sa sortie, elle quitta la pièce pour passer sur le large palier, se pencher au-dessus de la rampe.

Hilaire parlait avec la visiteuse :

— Mademoiselle ne reçoit personne...

— Mais, moi, je ne suis pas les autres, insistait la jeune femme d'une voix frémissante. Vous me reconnaissez bien, M^{me} Versale, que vous avez vue à Montréal. J'ai aidé à soigner le pauvre monsieur.

Oui, Hilaire reconnaissait bien « Madame » ; mais esclave de la consigne, il n'osait l'enfreindre.

— Il faut absolument que je voie Mademoiselle, suppliait Niévès. Allez lui dire que je suis là !...

Hilaire hésitait encore; mais Amielle parut, très pâle, au tournant du grand escalier.

— Faites entrer ! ordonna-t-elle.

— Oh ! que vous êtes bonne ! s'écria M^{me} de Salvère en s'élançant vers elle. J'ai tellement besoin de vous.

Elle lui avait pris les mains et les serrait si nerveusement que la douleur, causée par les bagues entrant dans les chairs, faillit arracher un cri à la jeune fille.

Niévès courut alors vers la petite voiture, y cueillit doucement dans sa couverture l'enfant endormie et suivit son hôte qui, par la longue galerie, l'emménait vers la bibliothèque. Quand elle fut assise, près de la cheminée, Amielle alors s'approcha :

— Laissez-moi l'admirer ! demanda-t-elle.

La jeune mère écarta la pelisse pour présenter la petite figure rose aux yeux clos.

— Elle ressemble à son père ! remarqua simplement M^{lle} Dorgeray.

— N'est-ce pas? C'est tout son portrait!... l'avvve chérie! Elle en aura vu de dures au début de sa vie!... Si vous saviez pourquoi je suis ici...

Amielle s'était assise de l'autre côté de la cheminée. Son regard effleura le candélabre de Marie-Antoinette.

— Dans cette maison, elle se croit une étrangère, pensa-t-elle, et cependant, c'est elle qui en est la véritable maîtresse!

Mais elle ne dit rien; elle embrassa seulement la menotte potelée qui faisait une tache rose parmi les dentelles floconneuses.

Niévès poursuivit :

— J'aurais dû venir vous voir, mais — oh! pardonnez-moi! — j'avais peur que Boson ne se laissât reprendre par les souvenirs anciens!... Tout au moins, j'aurais pu vous écrire, vous annoncer que, par reconnaissance, j'avais nommé ma fille comme vous, vous remercier surtout de vos conseils... A mon premier appel, il était accouru à Salvère, et, là-bas où nous étions seuls, tous les deux, de nouveau, nos cœurs s'étaient accordés, mais, à notre retour, ma belle-mère, satisfaite de sa victoire, a voulu en abuser... Elle n'a apporté aucune mitigation à ses dures exigences... Vous savez combien Boson est violent... Je ne l'ai contenu qu'en lui parlant de l'enfant à naître... Peut-être, si c'eût été un garçon, il aurait patienté encore, mais une fille, il a été déçu... Et les scènes ont recommencé... Samedi dernier enfin, ma belle-mère a été jusqu'à douter de sa parole de gentilhomme, à lui dire qu'elle ne donnerait pas un seul de ses bons employés pour dix marquis de sa sorte... Il s'est emporté! j'ai eu beau le supplier, essayer de mettre notre chérie dans ses bras... Il m'a repoussée... Il était comme fou... Et, au fond, je le comprenais... Son honneur avait été attaqué!.. Je voulais le suivre... maintenant que j'ai une fille, il me semble qu'elle ne peut pas grandir loin de son père... Ma belle-mère m'en a empêchée : « Il ne serait pas capable de gagner la vie pour quatre! » m'a-t-elle jeté, du mépris aux lèvres... J'ai eu la lâcheté de m'incliner; mais, ce matin, elle m'a fait venir dans son bureau, et là, elle prétendait me forcer à signer une requête au président du tribunal qui exposait les faits et demandait la séparation de corps en attendant le divorce... Je m'y suis refusée! Alors, elle s'est emportée, elle m'a signifié qu'il fallait choisir

entre elle et mon mari... Et j'ai choisi... Je suis partie de la maison, sans emporter autre chose que ma fille... Amielle, ai-je bien fait? Puis-je aller vers Boson?...

— Non seulement vous le pouvez, mais vous le devez!

— J'avais besoin que vous affermissiez ma résolution... C'est si dur de renoncer à tout ce qui a été le décor de votre jeunesse, à une affection qu'on croyait maternelle puisqu'elle s'est penchée sur votre berceau!... Jamais je ne m'en serais crue capable, et, pourtant, au moment de signer, je me suis rappelé ce qu'on m'avait appris au couvent et j'ai senti que mon amour pour mon mari et mon enfant devaient passer par-dessus tout... Cette pensée me soutient encore... Peut-être ne m'aime-t-il pas autant que je l'aime, mais il sera touché... Nous travaillerons... Au besoin je donnerai des leçons... Mes aquarelles ont été remarquées... Quelques-unes même ont été achetées... Et puis, nous vendrons Salvère, s'il le faut...

Amielle fut sur le point de s'écrier :

— Vous n'en aurez pas besoin!

Mais, à la réflexion, elle se tut; ne devait-elle pas laisser à la jeune femme le mérite de son geste, et donner à Boson l'occasion de montrer qu'il était capable de surmonter une position difficile pour sauvegarder sa dignité. Plus tard, quand la vérité éclaterait, ne seraient-ils pas plus heureux d'avoir agi en dehors de toute question d'intérêt?

Son cœur se brisa à la pensée de la beauté de l'avenir qu'elle leur préparait. Son existence future lui en parut d'autant plus mesquine et solitaire, et de la révolte gronda en elle :

— Tout pour eux! Et pour moi, rien!

De nouveau, une tentation lui prit de se taire, mais elle s'était confiée à Demoise qui, désormais, devenait sa conscience; elle ne pouvait plus se reprendre.

— J'ai peur de la vie, pensa-t-elle, bien plus peur qu'avant d'avoir rencontré la richesse.

Elle releva la tête, et, pour ne pas laisser deviner l'orage qui se déchaînait au plus profond d'elle-même, elle interrogea :

— Où est votre mari?

— Chez sa mère, je pense... rue Madame... mais je n'ose m'y présenter. Je suis venue d'abord vous consulter.

Amielle réfléchit, un instant, les yeux toujours sur le candélabre aux délicats médaillons.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner? demanda-t-elle enfin.

La physionomie mobile de la jeune femme se décomposa sous une pensée troublante :

— Ne vaudrait-il pas mieux que j'y aille seule? balbutia-t-elle.

— Non... Vous avez besoin d'une introductrice qui vous précède. Je serai celle-là...

Nièvès n'insista pas davantage. Certes, les souvenirs du passé l'agitaient encore, mais elle se sentait très lasse de sa lutte du matin, de sa longue course derrière la petite voiture. Elle avait besoin de s'abandonner à une volonté plus ferme que la sienne.

— Nous prendrons l'auto à cause de l'enfant, décida M^{lle} Dorgeray d'une voix que l'émotion durcissait. Restez ici pendant que je mets mon chapeau et que je donne mes ordres...

Elle monta dans le petit salon où M^{lle} Réault était seule, et sans rien lui dire, elle s'assit pour écrire devant le bonheur du jour où, souvent, à Montréal, elle achevait les comptes de la journée.

Quand elle eut fini, elle cacheta l'enveloppe d'un geste nerveux, et se redressa, un peu de moiteur au front.

— Je sors, Demoise, dit-elle alors. Priez pour moi et pour d'autres à qui je désire faire du bien.

L'aveugle releva la tête pour demander des explications mais déjà la porte se refermait, et un moment plus tard, elle perçut un roulement d'auto qui s'éloignait... Alors, elle joignit les mains, et des larmes glissèrent sur ses joues...

.

La rue Madame est loin de l'avenue du Trocadéro. C'est comme un autre monde, habité par des gens d'humeur paisible et de situation modeste. De vieux immeubles, sans caractère, l'emplissent d'ombre. Les uns abritent des pensions de famille, les autres des maisons d'édition. Ça et là, quelques magasins : objets de piété, librairies, ou tout simplement dépôt de comestibles; rien qui accroche l'œil, arrête les passants. Du reste, ceux-ci sont rares : vieilles dames à l'air distingué qui se rendent à une chapelle voisine, cornette palpitante et pressée d'une fille de la Charité, soutane d'ecclésiastique ou bien veston gris d'étudiant se

hâtant vers l'Institut Catholique. Amielle ignorait ce quartier.

— Cependant, pensa-t-elle, le sort de ma vie s'y est, un jour, décidé...

Devant la porte, elle descendit la première :

— Restez là, dit-elle à sa compagne. Quand il le faudra, je viendrai vous chercher.

Elle monta les quatre étages sans ascenseur dont le tapis, par endroits, criait qu'il avait grand besoin d'un remplaçant; sa main tremblait quand elle appuya l'index sur le bouton de la sonnette.

Un pas se traîna à travers le vestibule, et, dans l'ombre, la visiteuse aperçut un visage fatigué que surmontaient des crépélures d'un blond fané.

— La marquise de Salvère? demanda-t-elle

— C'est moi, Madame.

— Pourrais-je vous parler un instant?

Au ton, aux manières, la douairière ne pouvait se méprendre sur celle qui lui parlait.

— Viendriez-vous de la part de ma belle-fille? chuchota-t-elle.

— Oui, Madame, justement!

— Mon fils est au salon... Pour qu'il ne nous entende pas, veuillez me suivre dans ma chambre.

Dès qu'elles furent dans la pièce sombre où se devinaient quelques beaux vestiges d'autrefois, Amielle commença :

— M^{me} Olzanno voulait pousser au divorce M^{me} de Salvère, et celle-ci s'est enfuie pour ne pas signer la lettre odieuse...

La marquise joignit les mains :

— Mon fils aussi voulait écrire ce matin au Président du Tribunal, avoua-t-elle. Je l'en ai empêché, espérant toujours une réconciliation, mais demain le pourrais-je encore? Il n'a pas les fortes convictions de son père! Jamais celui-ci n'eût consenti à cette résolution extrême...

Des larmes jaillissaient de ses yeux bordés de rouge, qui avaient trop pleuré.

— Ma situation est si pénible, si vous saviez! C'est moi qui l'ai poussé à ce mariage... Et à présent, il me le reproche... J'ai eu tort... Je le reconnais!... Il aimait une autre jeune fille qui, depuis... Enfin, à tous points de vue, j'ai brisé sa vie en ne la lui laissant pas épouser...

— Ne regrettez rien, interrompit Amielle. Qui vous dit que cette jeune fille eût correspondu à son affection? Peut-être n'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre... Niévès au contraire!... Si elle cherchait

un refuge auprès de vous, avec sa fille, seriez-vous disposée à la recevoir?...

— Oh! moi, j'y consentirais volontiers... J'ai été coupable... Il est juste que je souffre un peu! Et puis à mesure qu'on vieillit, la maladie, l'approche de la mort vous éclairent. On regrette ce qu'on a fait... Mais lui, voudra-t-il?... Il est si monté...

— Pourrais-je le voir?

— Si vous voulez... Mais je doute que vous réussissiez!

Elle la conduisit jusqu'au vestibule et, à voix basse, lui désigna la porte du salon :

— Il est là... C'est inutile de frapper.

Amielle entra. Boson écrivait sur une petite table qu'il avait poussée dans l'embrasure d'une fenêtre pour ne rien perdre de la terne lumière de la rue. Il ne tourna pas la tête. Elle put s'avancer jusqu'à lui, et lorsqu'elle fut derrière sa chaise, elle l'appela doucement :

— M. de Salvère!

Il se leva d'un mouvement brusque et lui fit face, si stupéfait, si bouleversé, qu'elle devina sans peine ce que lui suggérait son imagination.

— Je vous amène votre femme et votre fille, annonça-t-elle très grave. Niévès préfère votre amour à la fortune.

Il recula devant la nouvelle inattendue :

— C'est à la misère qu'elle court, murmura-t-il. Mon oncle consent à me reprendre; mais aux mêmes conditions! Comment vivrons-nous!

— Niévès est décidée à utiliser son beau talent... Au besoin, à vendre Salvère! Avant tout, ce qu'elle ne veut pas, c'est se séparer de vous! Ce matin, elle a refusé de signer la lettre au Président du Tribunal que M^{me} Olzanno avait préparée...

Il courba la tête. Évidemment, il pensait à la violente discussion que, le matin aussi, il avait eue avec sa mère, et rapprochant ce souvenir du sacrifice immense auquel consentait sa femme pour le rejoindre, il se sentait amoindri.

— J'ai vu votre petite Amielle, continua la jeune fille. Elle vous ressemble, et bientôt vous sourira. Pourriez-vous lui refuser l'abri de votre tendresse?

Il restait toujours sombre, et la tête inclinée.

Elle comprit qu'il était à une de ces heures où nulle parole humaine ne réussit à vous convaincre. Elle rechercha alors dans sa mémoire les mots divins, rencontrés dans le livre qui, naguère, lui avait laissé une si profonde impression, et elle les

répéta d'une voix frémissante qui voulait persuader :

— Se marier, voyez-vous, c'est se donner sans partage ni retour. Peut-on reprendre des serments qu'on a confiés à Dieu ? Je vous en supplie... Ne repoussez pas Niévès !

Ce qu'elle lui disait, il l'avait déjà entendu au collège lorsque — grand élève de philosophie — dans la retraite qui clôturait son temps d'internat, il recevait de ses maîtres les derniers conseils qui devaient le guider dans le monde... Mais alors sa jeunesse fougueuse, tendue vers les bruits, les mirages du dehors, écoutait à peine les choses austères...

Il releva la tête pour regarder Amielle : une flamme de sacrifice dorait les beaux yeux sombres dont aucun trouble ne ternissait l'éclat.

Ne l'avait-elle donc jamais aimé ? Il commençait à le croire, et son orgueil en souffrait.

De nouveau, sa pensée glissa vers Bernard Leygonie — le rival pressenti dès la première heure — mais avec moins d'amertume que naguère. On eût dit que la proche présence de sa femme et de sa fille le défendait pour l'instant contre les pensées dangereuses.

— Où sont-elles ? murmura-t-il ?

— En bas, dans l'auto... Voulez-vous que j'aille les chercher ?

— Non, j'irai moi-même !... Cela vaut mieux !...

Restée seule, Amielle s'approcha de la table : une enveloppe déjà écrite attendait que le stylo eût recouvert la page blanche préparée sur le buvard. Elle portait pour toute adresse :

M. le Président du Tribunal

D'une main résolue qui ne voulait pas trembler, la visiteuse la déchira, puis la jeta dans la corbeille à papier. A sa place, bien en évidence, elle déposa la lettre, enfouie dans son petit sac, et sur laquelle se lisait cette suscription :

Marquis et Marquise de Salvère

Plus tard, lorsqu'elle serait partie, le ménage la découvrirait et resterait sans voix devant les quatre lignes qu'elle contenait :

J'ai trouvé un testament de mon oncle Rozan qui institue Niévès son héritière. Je le dépose aujourd'hui

entre les mains de mon notaire, M^e Corbin, pour les formalités nécessaires. Ne cherchez pas à me revoir et soyez heureux...

Boson revenait, portant sa fille dans les bras, et suivi de sa femme dont les yeux brûlaient de joie.

— Ses menottes sont froides, remarqua-t-il. Il faut la réchauffer...

Il s'assit sur une chaise basse, et comme Amielle l'avait fait, quelques jours auparavant, il jeta une allumette sur les bûches dressées. Enlevant alors les chaussons, il présenta à la flamme les petits pieds dont les doigts s'agitèrent en signe de satisfaction.

Chose étrange ! Là-bas, dans la somptueuse villa d'Auteuil où une *nurse* s'occupait jalousement de l'enfant, laissant à peine le jeune père s'approcher du berceau, il n'avait pas senti vibrer en lui la fibre de la paternité ; ce petit être rouge et vagissant ne lui avait rien dit, et voici que dans l'appartement sombre où il faudrait se serrer pour trouver la place du chariot alsacien, où il rentrerait, chaque soir, après l'ingrat labeur qui assurerait l'existence des siens, tout à coup, il avait conscience que le corps tiède et fragile qu'il tenait, un peu maladroitement, avait sur lui des droits impérieux.

Impression fugitive peut-être que l'avenir dissiperait ou tout au moins amortirait, mais impression très vive qui lui fit élever jusqu'à ses lèvres le visage rose, enfoui dans les dentelles.

Alors, comme si la mignonne, heureuse de la douce chaleur, voulait prouver son contentement, sa bouche menue s'ouvrit et s'étira dans un essai de sourire.

Nièvès battit des mains avec cet air d'enfant qu'elle prenait quelquefois :

— Elle vous a souri, Boson... C'est la première fois ! Je suis jalouse !

Il parut tout fier de son succès. Elle s'agenouilla auprès de lui et appuya la tête sur son épaule.

La présence d'Amielle devenait superflue. Elle se glissa hors du salon. M^{me} de Salvère la guettait dans le vestibule.

— Eh bien ? interrogea-t-elle, haletante.

— Ils sont réconciliés...

— Ah ! madame, que je vous remercie !... Sans vous, je n'y serais jamais parvenue !... Puis-je

savoir à qui je suis redevable d'une telle grâce?...

Amielle hésita avant de répondre : elle avait déjà la main sur le bouton de la porte quand elle s'y décida :

— M^{lle} Dorgeray...

Et sans chercher à voir l'effet produit par le nom jeté, elle s'engagea dans l'escalier, tandis que la douarière, frappée de stupeur, ne trouvait dans sa tête meurtrie que ce seul regret :

— Ah ! si j'avais su !

Amielle se sentait comme étourdie lorsqu'elle remonta en auto et donna au chauffeur l'adresse de son notaire, rue Boissy-d'Anglas. Non point qu'elle enviât le bonheur de Niévès ! Elle avait trop la certitude que des jours troublés lui raient encore pour celle-ci, et surtout dans le décor de luxe où les hasards de la vie allaient la rejeter : il eût été puéril d'espérer que le sourire de son enfant suffirait à changer le caractère de Boson. La jeune femme aurait sans doute besoin de beaucoup de patience, d'un grand esprit d'abnégation pour échapper à ces lames de fond qui, si souvent, causent des naufrages.

Amielle soupira cependant : elle éprouvait un terrible déchirement de cœur à reposer la coupe d'or où, à peine, ses lèvres avaient bu, et ce déchirement se doublait d'une cruelle angoisse qu'elle ne pouvait même pas comparer à celle qui l'étreignait pendant la maladie de son père.

Alors, elle eut passé d'une condition modeste à une autre condition modeste... Tandis qu'aujourd'hui !... Elle jeta un regard circulaire sur l'intérieur élégant et confortable de la limousine, sur les fleurs qui se mouraient dans le cornet de cristal, même sur le dos fourré du chauffeur ; elle évoqua le palais de Venise et les couchers de soleil sur le Grand-Canal, l'hôtel aux innombrables merveilles et toutes ses richesses d'outre-mer dont elle n'avait encore qu'une idée confuse :

— Tu vas quitter tout cela, pensa-t-elle. Il le faut ! Tu ne seras plus que la petite employée qui court à son travail, et que le monde ignore ou dédaigne...

Mais, malgré le désarroi de son esprit, à l'arrière-plan de son âme, et prête à s'avancer pour l'envelopper, elle sentait la grande paix, fille du devoir accompli. C'était comme ces lambeaux de

ciel bleu, entrevus à la fin d'une journée d'orage qui vous font dire :

— Demain, le jour sera beau...

Elle ne voulait pas penser à Bernard, et à l'improviste, sur le pont de la Concorde, elle l'aperçut, émergeant de la foule pressée. Un court arrêt immobilisant l'auto au ras du trottoir, il eut le temps de la reconnaître, mais non de composer son visage, et, comme il la saluait, elle surprit de l'émotion dans ses yeux.

— Je ne lui suis pas indifférente, pensa-t-elle avec un battement de cœur. Mais alors pourquoi s'est-il tu ?

La limousine reprenait sa vitesse pour traverser la place de la Concorde. Le ciel gris hâtait le crépuscule. Déjà les cordons de lumière se reflétaient dans l'asphalte, mouillée par la récente averse.

Tout de suite, et bien qu'il fut tard, M^{lle} Dorge-ray fut introduite auprès de M^e Corbin. L'héritière du comte Rozan méritait de sérieux égards. On lui épargnait les ennuis de l'antichambre. Mais le sourire d'accueil s'éteignit au récit de l'étrange découverte. Le front du notaire se rembrunit et, les sourcils froncés, il lut, relut, tourna et retourna le testament :

— Il est parfaitement valable, déclara-t-il enfin. Tout entier de la main du défunt comte, sans ratures, daté et signé... Mais c'est évidemment un brouillon dont l'auteur par la suite n'a pas tenu compte, et a dû oublier, puisqu'il ne m'en a jamais parlé... La veille de sa mort, il m'a même écrit pour me demander si, en vue de vous éviter de grands frais, il ne conviendrait pas de consentir à une donation entre vifs qui aurait pour objet le palais l'oscarno où son état de santé ne lui permettait plus de résider, et certains immeubles de New-York. Si vous attaquiez ce testament, je pourrais déposer cette lettre au procès, et peut-être obtiendriez-vous gain de cause.

— Je suis bien décidée à ne pas disputer leur fortune aux Salvère, répondit Amielle d'une voix ferme. Il me suffit que ce testament contienne des dispositions, postérieures à celles qui m'étaient favorables pour que je m'incline devant lui.

Le notaire la considérait avec une curiosité ardente où il y avait peut-être plus d'étonnement que d'admiration.

— Peu de personnes montreraient votre désin-

téressement, mademoiselle, remarqua-t-il enfin.

— Croyez-vous ? Il me semble qu'on ne peut vivre en désaccord avec sa conscience... Si j'agissais autrement, je me inépriserais... Du reste, j'ai averti le marquis et la marquise de Salvère... Vous recevrez très prochainement leur visite... Veuillez leur confirmer que je désire disparaître sans bruit... Donc, qu'ils ne viennent pas sonner à ma porte... qu'ils n'essaient pas de me rejoindre là où je serai... D'ici huit jours, le temps de me ressaisir un peu, j'aurai quitté l'hôtel Rozan.

Elle parlait avec décision. Cette fois, chez son interlocuteur, l'admiration l'emporta :

— Une maîtresse femme ! pensa-t-il.

Puis il reprit :

— Que comptez-vous faire, Mademoiselle ?

— Je ne le sais pas encore, mais je vous tiendrai au courant.

La voix s'étranglait dans les larmes. Il comprit que le calme apparent cachait une détresse profonde, et, remué plus qu'il ne voulait le laisser deviner, il s'inclina très bas devant celle qui sortait.

V

En descendant de chez le notaire, Amielle renvoya son chauffeur.

— Je rentrerai à pied ! annonça-t-elle.

Naguère, c'était l'heure de ses haltes à l'église, si négligée depuis qu'elle habitait Paris. Elle se dirigea vers la Madeleine et se réfugia devant l'autel où la lampe allumée lui annonçait la présence du Maître, et, à genoux, la tête entre les mains, elle s'efforça de rassembler ses idées comme le chef d'une armée en déroute essaie de ramasser ses troupes éparses.

Qu'allait-elle devenir ? A qui s'adresserait-elle pour trouver une situation ? Au curé de la paroisse ? Elle le connaissait à peine ! Aux Bergerreau-Limaise ? Sans doute, ils lui tourneraient le dos. A quelqu'une de ces jeunes filles, rencontrées chez eux, qui s'occupaient d'œuvres et avaient toujours des protégées à caser ? Elles avouaient elles-mêmes que leurs recherches étaient rarement couronnées de succès. Alors, à qui ? Elle ne savait plus !

Et cependant, d'ici une semaine, elle devrait avoir pris une décision, transporté son mobilier de Montréal dans un autre logis...

Une semaine ! Combien ce délai était court. Elle l'avait fixé comme on fixe une date très prochaine pour une opération qui vous épouvante. Elle voulait ainsi échapper au cauchemar de paraître encore riche alors qu'elle ne l'était plus... Mais, à présent, elle se rendait compte de toutes les difficultés, accumulées sur son chemin...

Certes, elle savait d'avance que Niévès et Boson seraient les premiers à lui demander de rester à l'hôtel Rozan le temps qu'il lui plairait. Au besoin même, en souvenir de l'élan de cœur, montré aux premières heures de son héritage, ils lui offriraient d'assurer son indépendance; mais elle était bien décidée à ne rien leur devoir, et, pour n'avoir pas besoin de lutter, à s'éloigner sans laisser derrière elle son adresse.

Sa disparition ferait quelque bruit dans le petit cercle des Bergereau-Limaïse et même au-delà. Une pierre, jetée dans l'eau, dessine de grands cercles qui vont toujours en s'élargissant; mais qu'on repasse, le lendemain, il n'en reste plus trace. Il en serait de même pour elle. On aurait tôt fait de l'oublier.

A cette pensée elle sentit se creuser en elle un grand vide qui, peu à peu, la rendait incapable de toute réflexion. Elle avait déclaré un jour que la vie devait être vaincue, et la vaincue, c'était elle, puisqu'elle n'avait plus la force d'envisager sa destinée.

Dans cette détresse, une prière s'échappa de ses lèvres, humble, suppliante, presque instinctive :

— Je n'y vois plus clair... Mon Dieu ! éclairez-moi...

Plusieurs fois elle répéta l'appel angoissé. Il lui semblait être dans une de ces caves de maisons effondrées — comme elle en avait vu, lors de son court passage au front, — où un étroit soupirail permettait seulement aux malheureux ensevelis d'appeler à l'aide.

Par l'étroit soupirail, c'était Dieu qu'elle appelait. Elle savait que, désormais, elle n'avait plus rien à espérer des hommes !

Le temps passa... Ses larmes, peu à peu, se séchèrent. Elle s'assit et resta paisible, les mains nouées. Il lui semblait que, maintenant, elle avait

moins peur, que quelqu'un viendrait à son secours.

Et, en effet, dans l'apaisement de son âme, une figure, rencontrée naguère, se présenta tout à coup au soupirail.

Elle la reconnut aussitôt, pour celle d'un ancien camarade de son père qui, très jeune encore, et par raisons de santé, avait dû quitter l'Armée pour entrer dans l'Administration.

M. Dorgeray l'enviait souvent :

— Le veinard ! On lui a donné Montrouge, le 14^e ! Au moins, s'il est sur ses boulets, cela en vaut la peine !

Les anciens amis s'écrivaient au nouvel an. Une fois même, pendant la guerre, M. de Lorgis était venu en visite à Montréal, et Amielle se souvenait avec sympathie de sa physionomie douce et souriante, de ses façons courtoises d'homme bien élevé.

— Quelle précieuse employée, vous faites, Mademoiselle ! avait-il dit. Que n'ai-je votre pareille à Paris !

Paroles de politesse peut-être, mais dont, tout de même, il pourrait se souvenir.

— J'irai le trouver ! décida la jeune fille en se remettant à genoux... Il me donnera toujours un bon conseil !...

... Le lendemain, en effet, sans rien en dire à Demoise, elle prit le Métro et s'en fut à l'adresse indiquée dans le *Bottin*. A peine entrée dans la salle triste et grise où, derrière des guichets, griffonnaient des jeunes filles de son âge, la vue des registres et des cartons verts, des papiers chamois, lui donna l'impression que les derniers mois étaient abolis, qu'elle s'éveillait d'un rêve d'or pour se replonger dans la plate réalité des chiffres...

Le percepteur recevait dans son bureau particulier. Elle attendit sur un banc qu'il lui plût de lui donner audience. Il écrivait encore quand elle fut introduite. Après s'être poliment soulevé, il lui indiqua un siège en lui demandant la permission d'achever son travail.

Elle eut le temps de le considérer. Il lui rappelait son père. Même maigreur fine et nerveuse des grands cavaliers, même profil accusé, même courtoisie, mais avec, en plus, un masque administratif, grave et un peu solennel, que le métier, pratique depuis longtemps, lui avait appliqué.

Un paraphe, un coup de timbre pour que le petit commis, préposé aux courses extérieures, vînt emporter les plis, puis M. de Lorgis se tourna déferent, mais visiblement pressé...

— Madame, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur, vous ne m'avez sans doute pas reconnue. J'étais très jeune encore lorsque vous êtes venu à Montréal...

— M^{lle} Dorgeray ?

— Elle-même, Monsieur !

Sous le masque subitement arraché, le visage du percepteur apparut affable et souriant. Il n'était plus l'homme officiel, mais le vieil ami qui se souvient.

— Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il, quelle joie de recevoir votre visite ! Si je vous avouais que, bien souvent, la tentation me prenait d'aller sonner à l'hôtel Rozan pour vous demander de m'en faire les honneurs, car, à mes heures, j'aime tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à un musée, mais je craignais de vous déranger, d'être indiscret... Tant de gens doivent vous entourer... Ce pauvre Dorgeray ! Dire qu'il n'a pas pu profiter de cet héritage dont il m'avait longuement entretenu et auquel il revenait sans cesse, tout en prétendant ne pas l'escompter... Comme Moïse, il est mort en vue de la Terre Promise !

— Dieu fait bien ce qu'il fait ! Cela valait mieux ainsi !

Il la regarda, surpris :

— Pourquoi, Mademoiselle ?

C'était la porte ouverte à l'aveu, retenu jusqu'ici par les lèvres frémissantes. Sans hésiter, la jeune fille entra dans le vif de son sujet : un second testament, qu'elle avait découvert, la dépouillait de sa fortune. Elle devait travailler.

Il l'écouta comme le notaire, sans l'interrompre ; mais aucun étonnement ne se mêlait à sa visible approbation. Il trouvait évidemment naturel que la fille de son vieux camarade eût agi comme elle l'avait fait.

— Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il quand elle eut fini, que vous avez donc eu raison de venir vers moi ! J'ai justement une situation à vous offrir : ma première employée me mécontente fort depuis quelque temps. Elle se peint, elle se poudre, elle ne rêve que théâtre, dancings ou cinéma, et ce qui est plus grave encore, elle détraque les autres en leur prêtant de mauvais livres ou en leur donnant des

conseils pernicious. Je lui ai dit ma façon de penser. Elle n'en a pas tenu compte. Alors, je lui ai signifié qu'à la fin du mois je me priverais de ses services... Consentiriez-vous à accepter sa succession ?

Amielle n'aurait eu garde de refuser : une perception c'était l'atmosphère qu'elle avait respirée, l'endroit où, tout de suite, elle se trouverait au courant. Ailleurs, on exigerait une longue préparation, des diplômes... Jamais elle n'avait posé les doigts sur une machine à écrire, et elle avait oublié le peu d'anglais, appris en pension.

— Je suis à votre disposition, Monsieur, déclarait-elle d'une voix émue.

Il lui indiqua ses émoluments, un peu plus d'une journée de ses immenses revenus de naguère. L'expérience acquise au temps de la médiocrité lui montra cependant qu'ils suffiraient à assurer le nécessaire pour deux personnes, Hilaire et Marion étant évidemment destinés à reprendre leur liberté pour se placer à gros gages chez les Salvère ou les Bergereau-Limaïse.

Restait le logement ! Question angoissante à notre époque de déménagement impossible !

— Ne connaissez-vous rien dans le quartier ? demanda M^{lle} Dorgeray.

Le percepteur se pinça deux ou trois fois l'oreille, puis, tout à coup, prit une décision :

— Je vais vous faire une proposition, annonçait-il. Je possède rue Gazan un vieil immeuble, sans beauté, habité en majeure partie par de petits employés ou des retraités... Un appartement est justement vacant — oh ! pas bien grand, quatre pièces en tout ! — j'ose à peine vous l'offrir... Si cependant vous vouliez vous en contenter, peut-être vous y plairiez-vous ? Il a pour seul vis-à-vis le parc de Montsouris.

Amielle loua sans tarder, et, quand elle revint à midi, elle annonça à M^{lle} Réault d'une voix qui s'efforçait d'être joyeuse :

— J'ai trouvé du même coup situation et logement ! N'est-ce pas un beau résultat pour l'époque où nous sommes ? De votre chambre, vous respirerez des odeurs de fleurs, vous entendrez des chants d'oiseaux. Et ensemble, aux heures de détente, nous nous promènerons dans le parc.

Elle faisait semblant de ne rien regretter, mais l'aveugle sentait que des larmes se cachaient derrière cette joie factice : elle attira contre sa joue le

jeune visage penché qu'elle devinait tout près d'elle.

— Ma chérie, ne craignez pas que je m'ennuie. Montrouge, c'est le quartier que j'habitais avec ma petite sœur. Il me sera doux d'y revenir, de retrouver dans le parc le banc sous un marronnier où, le dimanche, je m'asseyais auprès de sa voiture. Je ne redoute qu'une seule chose : être à votre charge !

— Mais, Demoise, je vais être presque riche, et, de plus, M.^r de Lorgis se montre un propriétaire des plus accommodants. Une seule chose me peine : me séparer d'Hilaire et de Marion ! Ils seront navrés !

Les vieux serviteurs tombèrent en effet de leur haut lorsqu'ils apprirent la nouvelle, et dire qu'ils ne furent pas déçus serait manquer à la vérité : eux aussi n'avaient pas bu impunément à la coupe d'or ! Mais ils se ressaisirent vite, et Marion déclara tout net qu'une femme de ménage coûterait beaucoup plus cher à Mademoiselle que ses services ; bien entendu, elle n'avait pas la prétention de gagner les gages de l'hôtel Rozan ; mais elle n'aurait pas aussi l'ennui de supporter d'autres domestiques : les deux femmes de chambre étaient des pimbêches ; la fille de cuisine, une engeance, encore plus désagréable que les Vénitiennes ! Le valet de chambre se moquait de son accent périgourdin et des faux cols d'Hilaire ! Quant au chauffeur, c'était un monsieur à qui il n'aurait fallu parler qu'en mettant des gants !... En somme, il ne lui déplaisait pas de penser qu'elle serait seule maîtresse dans sa cuisine comme à Montréal.

Hilaire abonda dans le sens de sa femme.

— Moi, je travaillerai, déclara-t-il, très digne... Oh ! je ne serai pas en peine !... Les hommes de confiance se font rares à notre époque !...

Il présida d'abord à l'installation nouvelle où il se révéla menuisier, tapissier, et même électricien ; il disposa sur les murs de la salle à manger et de l'étroit vestibule les panoplies, les gravures anglaises, les photographies de *May-Flower*, de *My Boy*, et de *Black-Fellow*, fit entrer les sièges au petit point dans la chambre qu'Amielle partageait avec Demoise ; puis, lorsque tout fut achevé, que, sur les consoles brillèrent les coupes d'argent, souvenirs des triomphes d'autrefois, il se cacha chez un dentiste du quartier, désireux de se bien poser et se rendit indispensable en inventant un élixir

dentifrice, à base de simples, qui ne coûtait pas cher, se vendait un bon prix et certainement en valait bien d'autres.

L'oubli recouvrit M^{lle} Dorgeray comme la mer recouvre les corps qui sombrent. Ainsi qu'elle l'avait prévu, les Salvère essayèrent bien, par l'intermédiaire du notaire, de lui faire accepter quelques parcelles de leur fortune; mais devant son refus obstiné, ils ne s'entêtèrent point et la laissèrent au silence qu'elle réclamait.

Aucune des personnalités, rencontrées chez les Bergereau-Limaise, ne tenta de poursuivre des relations qui, naguère, semblaient si désirables, et les Bergereau-Limaise eux-mêmes profitèrent d'un voyage en Poitou pour briser là un cousinage qui, désormais, présentait de sérieux inconvénients. Le beau Renaud ne chercha donc pas à renouer la chaîne rompue de ses souvenirs d'enfance, et toutes ces piqures d'amour-propre eussent beaucoup fait souffrir la jeune fille si elle avait eu le temps ou la disposition de s'y appesantir.

Mais, dès le matin, avant l'ouverture du bureau, elle accompagnait Demoise à une petite chapelle de secours qui met un peu d'idéal dans ce quartier, tout bruisant de vie matérielle.

Au lieu de se pencher sur elle-même pour écouter les conseils de sa présomption qui félicitait, une fois de plus, son caractère de ne pas s'être laissé vaincre par les événements, elle abandonna aux mains divines son âme nouvelle que l'épreuve avait meurtrie, comme le blessé s'abandonne à celui qui le panse pour le guérir.

Elle ne se demanda même pas ce qu'elle deviendrait dans ce grand désert qu'est Paris lorsque ses trois chers vieux ne l'envelopperaient plus de leur affection; elle jugeait dangereuse cette inquiétude et puis trop humaine! Elle aspirait à s'élever au-dessus des choses créées, pour atteindre la pure région où les cœurs ne trahissent plus, où ils sont tout baignés par l'amour de Dieu, cette région que Demoise habitait déjà, et dont, quelquefois, par un mot, un sourire, elle lui donnait l'avant-goût et le désir.

Venaient ensuite les heures de travail. Son titre de première employée lui imposait des responsabilités qui absorbaient son attention, tendaient sa volonté. Elle était souvent très lasse lorsqu'elle rejoignait sa compagne pour la promenade du soir.

Bras dessus, bras dessous, elles longeaient le lac

où barbotaient de nombreux canards, et elles s'en allaient jusqu'au banc sous le marronnier que l'aveugle affectionnait. Là, elles s'asseyaient. Amielle tirait de son sac une broderie, Demoise son tricot.

Elles parlaient peu, comme les personnes que leur élévation morale défend contre les paroles inutiles. Autour d'elles, des enfants jouaient que surveillaient des mères en cheveux. Quelques couples passaient : petits employés qui respiraient avant de remonter à leur sixième; solitaires à la recherche du banc où ils seraient bien pour lire ou rêver, et ni les uns ni les autres ne supposaient que ces femmes, très simplement mises, pouvaient avoir connu une autre existence que la leur, mesquine et sans large horizon.

Par moments, le sifflet du chemin de fer de Ceinture, qui traverse le parc, déchirait le silence, ou bien le roulement lointain d'un autobus. On se fût cru dans un coin de province, très loin de la capitale.

Jamais Amielle ne songeait à monter vers l'Observatoire pour y jouir de la vue de Paris, Demoise, qui s'essouffait vite maintenant, n'aurait pu la suivre, mais, parfois, elle regrettait de ne pouvoir davantage user son activité, se replonger dans la foule et oublier dans le spectacle des choses, les idées qui montaient à la surface de son esprit, comme évoquées par le calme trop grand.

Bernard savait-il ce qu'elle était devenue. Elle se le demandait souvent quand elle lisait le compte rendu des séances où il avait parlé... Et avec quelle éloquence ! De plus en plus, la personnalité du jeune tribun s'affirmait : dès qu'il ouvrait la bouche, on savait que c'était le bon sens, le désintéressement, la clairvoyance, la fermeté qui allaient donner leur avis sur la question du jour. Autour de lui, ses adversaires faisaient figure étriquée. Leur esprit faux, leur avidité, leurs courtes vues ou leur faiblesse ressortaient sans qu'il eût besoin de les marquer d'un trait vil, par le seul fait du rapprochement.

Un jour, une « manchette » en gros caractères annonça qu'au sortir d'une réunion contradictoire, un énergumène avait tiré sur lui à bout portant. C'était miracle qu'il eût échappé à la mort !

Amielle rentra les jambes molles, le cœur bouleversé, incapable de raconter à Demoise l'odieux

attentat, et n'ayant qu'une seule idée : écrire son admiration à celui qui la méritait.

Mais la lettre ne partit pas. Elle avait pensé :

— S'il la reçoit, il viendra, — j'en suis sûre — et je ne veux pas lui laisser croire qu'après l'avoir ignoré au temps de la prospérité, j'essaie de le reprendre, aujourd'hui que je suis pauvre, rejetée à une existence obscure.

Car maintenant elle ne se disait plus :

— Pourquoi a-t-il gardé le silence ?

Son âme, transformée par les contacts divins, envisageait toutes choses sous un jour nouveau : Bernard s'était tu parce que les millions d'Amérique lui paraissaient une infranchissable barrière. Elle en avait pour preuve cette prière douloureuse, dans l'ombre de Saint-Marc, qui l'avait empêché de voir celle qui le frôlait, et aussi ce regard, cueilli au vol sur le pont de la Concorde, qui lui en avait révélé long sur l'intime du cœur.

Mais elle garda pour elle sa découverte, presque étonnée qu'il n'en découlât point une plus grande lassitude de vivre. Cette simple constatation lui permit de mesurer le progrès accompli. La douleur, suivant les cas, ramène vers Dieu ou en éloigne, mais elle ne nous laisse jamais pareils à ce que nous étions avant sa visite. Elle avait ouvert devant Amielle des perspectives infinies qui lui montraient que, si la vie ordinaire, la vie toute naturelle doit être vaine, ce n'est point par l'énergie humaine, comme l'avait cru sa jeune ignorance, mais par une vie plus haute, coulée des sommets, qui la domine et la commande.

Maintenant, elle sentait le désir de rayonner autour d'elle, et, par ses complaisances, sa douceur, une bonne parole, surtout l'exemple de sa personne, elle exerçait sur ses compagnes de bureau la plus heureuse des influences.

Celles-ci ne savaient rien d'elle, et, d'abord, l'avaient surnommée la *Carmélite* parce qu'elle ne riait pas des propos légers; mais, à présent, on l'aimait, comme à Montréal, et une toute jeune qui avait des yeux de feu, un peu semblables à ceux de Niévès, lui avait même dit un jour :

— Ah! vous ne ressemblez pas à votre devancière! Elle ne cherchait qu'à nous entraîner à sa suite, et avec vous, au contraire, depuis que vous êtes là, c'est drôle! on se sent meilleure! Et pourtant vous ne prêchez pas!...

Amielle avait gardé pour elle la réflexion naïve; mais elle en avait éprouvé une joie inconnue où n'entrait point d'orgueil et dont la douceur l'avait réconfortée.

Elle en avait besoin : sa lassitude était grande. Malgré toute sa volonté, malgré le secours divin, elle se remettait mal de la grande secousse qui avait ébranlé sa sensibilité...

Le temps passa. La féerie de l'été céda le pas aux pourpres et aux ors glorieux de l'automne.

Dans le parc, des équipes de balayeurs, chaque jour, amoncelaient par tas les feuilles mortes.

Puis les arbres se dépouillèrent et, perdus dans le brouillard, prirent l'apparence morte d'algues desséchées entre deux feuilles de papier buvard.

Seuls, maintenant, les moineaux sautillaient par les allées à la recherche de miettes introuvables. Les promeneurs préféraient les rues, parées pour la fête du nouvel an, et, plus d'une fois, Amielle soupira en croisant des groupes joyeux, chargés de volumineux paquets dont les enveloppes, déchirées par endroits, laissaient apercevoir une *patinette* ou la crinière d'un cheval de bois.

Peu de gens se souvinrent d'elle pour lui envoyer leurs souhaits. Rose Dujarry fut du nombre des fidèles. Elle ne comprenait rien au silence de sa petite amie qu'elle attribuait à sa nouvelle existence, surchargée d'obligations.

La jeune fille répondit à ses reproches affectueux par un mot très court qui n'expliquait rien. Plus elle allait, plus elle désirait que Bernard n'apprît point par elle la vérité.

Le printemps revint fleurissant les arbres de Judée, et les promenades à petits pas recommencèrent. Demoise à présent ne demandait plus à aller jusqu'au banc sous le marronnier. Elle s'asseyait tout près de l'entrée, et Amielle ne la pressait pas de faire un effort plus grand, car elle-même n'éprouvait plus le besoin d'user ses forces qu'une grippe, contractée à la fin de l'hiver, avait fortement diminuées.

Les premières chaleurs, un emprunt d'État, achevèrent de l'épuiser. Marion grogna :

— Mademoiselle se fatigue trop ! Elle se rendra malade !

Alors, Demoise s'inquiéta :

— Il faudrait consulter, ma chérie !

La jeune fille se récria : jamais elle ne s'était

mieux portée ! Et ce fut pour l'aveugle que bientôt le médecin dut être appelé. Comme elle ne se plaignait jamais, on ne s'était pas aperçu autour d'elle que sa santé, restée fragile depuis le terrible incendie où elle avait perdu la vue, s'altérait chaque jour davantage, que son teint achevait de se décolorer. Un matin, son tricot lui échappa des mains. Son fin visage se renversa en arrière, et Marion eut grand'peine à la ranimer. Le docteur déclara que le cœur était complètement usé, qu'il allait essayer des piqûres, mais sans beaucoup espérer la réussite.

Demoise envisagea la mort avec la sérénité des âmes qui, toute la vie, ont fait leur devoir sous le regard de Dieu. Ce fut elle qui consola « sa chère petite enfant », celle dont elle pouvait se croire un peu la mère puisqu'elle lui avait conservé la vie au prix du plus cruel des sacrifices.

— Ne pleurez pas, ma chérie... Vous verrez que, de là-haut, je pourrai plus pour vous que lorsque j'étais sur la terre.

— Oh ! Demoise, vous m'étiez un tel exemple ! Mon chemin sera si sombre sans vous !

Un sourire qui, déjà, semblait venir du Ciel, glissa sur les pauvres lèvres sans couleur.

— Non, il ne sera pas sombre... Vous portez en vous la lumière...

Toujours calme dans cette lutte suprême où la seule action de l'âme consiste dans l'acceptation absolue, l'aveugle attendit, sans une plainte, l'appel de son Maître. Elle s'endormit, un soir, sous une dernière bénédiction, après avoir dit dans un murmure :

— Je vois...

D'abord, Amielle ne comprenait pas, mais le prêtre lui fit signe d'abaisser les paupières sur les beaux yeux sans regard qui, à présent, découvraient les horizons éternels. Elle se releva, pour accomplir ce dernier devoir, puis se laissa retomber, effondrée sous sa douleur...

... Ce choc imprévu acheva d'ébranler son organisme, et le médecin s'en émut :

— Il vous faudrait changer d'air, mademoiselle...

Mais où aller en ce temps de villégiatures coûteuses ?

Marion suggéra :

— M^{lle} Dujarry désire Mademoiselle à Mont-réal.

Justement, sur la table, il y avait une lettre

encore cachetée de la vieille receveuse; on eût dit qu'à distance elle avait deviné la peine qui endolorissait le cœur d'Amielle.

Petite amie, écrivait-elle, que devenez-vous? Le mot si bref du nouvel an n'a pas contenté mon affection. L'aut-il croire que votre nouvelle fortune vous fait oublier le vieux Montréal? En vain je visite les courriers de Paris! Toujours, je suis déçue... Et cependant je vous aime trop pour me froisser, vous battre froid... J'ose même espérer qu'un télégramme m'annoncera bientôt votre visite et celle de M^{lle} Réault. J'ai recouvert les sièges de votre chambre d'une jolie cretonne fleurie, assortie aux rideaux et à la tapisserie... Certes, ce ne sera pas le grand luxe qui vous environne, mais cela plaît à l'œil, c'est accueillant. Je me berce de l'illusion que vous serez bien!... Tous les matins, Liline m'apporte des fleurs pour mettre dans les vases de la cheminée, de peur, dit-elle, que vous n'arriviez sans être attendue. L'puvre chérie!... Après l'institutrice aux grosses lunettes que vous avez connue et toutes celles qui lui ont succédé, elle a, maintenant, une jeune institutrice, très recommandée par les Sevestre de Paris dont elle est un peu parente. Celle-là, très jolie — une veuve de guerre! — ne songe qu'à se bichonner, et, dans le pays, on lui attribue des intentions sur le cœur de Bernard... Je ne sais si celui-ci correspond à ses désirs, les hommes sont si faibles quelquefois, même les plus forts! Et elle est si habile!... En tous cas, il est absent pour plusieurs semaines... Une tournée de conférences en Alsace!...

La jeune fille n'alla pas plus loin : Bernard était absent. C'était le moment de retourner en Périgord.

— J'irai à Montréal, Marion, annonça-t-elle. M^{lle} Dujarry me réclame encore!

— Mademoiselle ne peut pas mieux faire! Et je l'aurais volontiers accompagnée s'il n'y avait pas Hilaire que je ne voudrais pas laisser seul dans l'appartement...

M. de Lorgis fut consulté, et, avec son habituelle bienveillance, il approuva le projet. D'ailleurs l'emprunt était clos : c'était le bon moment pour prendre un congé.

Le soir même, Amielle envoya à sa vieille amie ce très simple télégramme :

Notre sainte Demoise retournée au ciel. Arriverai demain, huit heures du soir. Douloureusement à vous...

VI

Rose Dujarry suffoqua d'émotion lorsque, dès l'ouverture du bureau, elle vit la signature d'Amielle au bas de la dépêche qui lui était transmise. Toute la journée, elle raconta la grande nouvelle à ceux qui se présentèrent au guichet, et, le soir, à peine l'horloge de l'église avait-elle sonné sept heures que, laissant sa jeune auxiliaire achever le travail, elle descendit à la gare par le raccourci dont l'été séchait les fondrières.

Sur le quai, dans la joie de l'attente, son imagination, toujours en éveil, se demandait :

— Vais-je la trouver bien changée? On dit que la fortune modifie les âmes!... Sans doute, elle sera en premières, et très élégante!... Et qui sait? une femme de chambre l'accompagnera, une belle demoiselle de Paris à qui je ne pourrai offrir qu'une mansarde et qui tournera la tête à ma petite bonne...

Son étonnement fut vif de constater que le long du train s'ouvrait seulement la portière d'un compartiment de secondes.

— Elle n'a pu oublier ses habitudes d'économie, pensa-t-elle, déçue. Ou bien ne veut-elle pas éblouir le pays?

La toilette — un deuil discret qui disait la peine du cœur — était très simple, mais l'émotion de l'arrivée mettait du rose aux joues de la voyageuse. Elle embrassa sa vieille amie avec un véritable élan de tendresse.

— J'ai beaucoup à me faire pardonner, murmura-t-elle. Mais j'ai eu tant d'épreuves, tant de tristesses. Plus tard, je vous raconterai...

Elles confièrent la valise à l'omnibus de l'hôtel et montèrent à pied la longue côte. D'abord, elles ne parlèrent que des derniers moments de Demoise.

— Je ne l'ai comprise qu'à l'heure de la séparation, avoua M^{lle} Dorgeray. Elle avait sacrifié pour moi sa jeunesse, sa beauté, tous ses espoirs humains, et moi, je n'ai su que la faire souffrir...

— Oh! vous exagérez...

— Non, je sens très bien que pendant longtemps je ne cherchais qu'à échapper à son influence...

Elles atteignirent le tournant, gardé par la touffe épineuse de génévriers. La vieille receveuse qui n'aimait pas à s'appesantir sur les idées pénibles, en profita pour dire :

— C'est là que vous avez été assaillie, petite amie, vous rappelez-vous ?

Oui, Amielle se rappelait, mais elle ne le dit pas. Elle se recueillait : il lui semblait qu'elle rouvrait un livre, fermé depuis longtemps, et dont naguère les caractères lui paraissaient mystérieux, inintelligibles, et elle s'étonnait maintenant d'en comprendre le sens.

Était-ce la lassitude du voyage ? Elle dut s'arrêter pour souffler un instant. Ses yeux se levèrent vers les remparts, soudés aux rochers des Fourches : derrière, se cachait le pittoresque décor de sa vie printanière. Elle se revit dans le rôle de ses vingt ans, si fière de son indépendance, de son énergie, si persuadée que le bonheur viendrait un jour, qu'elle y avait droit, et, quand ce bonheur frappait à sa porte, ne sachant pas le reconnaître, parce qu'il portait un autre visage que celui de ses illusions.

Un soupir involontaire lui échappa.

Rose Dujarry crut en deviner la cause, et elle se hâta de dire :

— Line ne m'a pas apporté de fleurs, ce matin. Elle est malade. On a envoyé une dépêche à son père...

Oh ! cette fois, un battement de cœur plus fort étouffa la jeune voyageuse. Elle devint très pâle.

— Vous êtes fatiguée, petite amie ? Nous aurions dû prendre l'omnibus de l'hôtel.

— Oh ! ce n'est rien... Un peu d'anémie... Le grand air me remettra... J'étais si épuisée que le docteur me déclarait à la merci de la première épidémie.

Elles franchirent la porte du Roy où, déjà, de l'ombre s'amassait sous la voûte entre les deux tours, et elles s'engagèrent dans la Grand'Rue.

Rien n'avait changé depuis le départ d'Amielle. Les vieilles maisons croulantes n'avaient pas une pierre neuve, et l'on eût même dit que les fusains de l'hôtel n'avaient pas poussé un rameau de plus.

Les femmes, sur les portes, se levèrent pour saluer la voyageuse :

— Ah ! Mademoiselle, c'est vous ! Qu'on est heureux de vous revoir !

Déjà, on savait la mort de M^{lle} Réault; on exprimait des regrets :

— Une si bonne demoiselle... Si charitable ! On aurait cru qu'elle voyait, tant elle comprenait bien la peine des autres !

Les enfants interrompirent leurs jeux pour offrir leurs joues roses. Les hommes qui revenaient des champs touchèrent les bords flasques de leurs chapeaux de feutre. Tout Montréal que la soirée tiède mettait dehors fêtait à sa manière celle qui, après les avoir nourris de la manne des allocations, leur avait, par sa douceur, sa bonne grâce, rendu un peu moins dur le paiement des impôts.

La jeune fille émue s'arrêtait pour dire un mot à chacun, demander des nouvelles des absents. Après l'année qu'elle venait de passer où elle s'était sentie tellement isolée au milieu de la foule hostile, elle jouissait de cet accueil spontané qui réchauffait son cœur...

Elles atteignirent enfin l'Esplanade. Les derniers rayons du couchant incendiaient la façade sans relief de l'église et mettaient aux troncs des tilleuls des rougeurs de braises. Le fabuliste lui-même semblait ragaillardir par les flamboyantes caresses.

En revanche, la maison du Gouverneur, qui regardait le levant, s'enveloppait d'ombre, et la lumière, brillant derrière une fenêtre, faisait songer à ces cierges funèbres dont, en plein jour, on aperçoit le tremblant reflet à travers des persiennes closes.

La respiration courte, Amielle demanda :

— Mais, au moins, la vie de Lina n'est pas en danger ?

Rose Dujarry eut un haussement d'épaules qui exprimait l'incertitude...

— Peut-on savoir ? Ces menues existences ne tiennent qu'à un fil. Ce matin, elle avait de la fièvre et se plaignait beaucoup de la gorge.

La Poste offrait son perron, élevé de quelques marches; elles le gravirent et pénétrèrent dans le large corridor au plancher inégal, soulevé par endroits et toujours poussiéreux, qui portait bien le cachet administratif.

Le couvert, déjà dressé dans la salle à manger, était coquet, tout paré de roses; lui aussi semblait dire :

— Je suis heureux de vous recevoir...

Sans se préoccuper de l'heure officielle, les serins

gazouillaient encore; ils remplissaient de gaieté la courrette au vieux puits.

Amielle essaya d'oublier tout ce que lui rappelait cette pièce sans beauté, où, un jour, par orgueil, elle s'était raidie contre son propre cœur. Elle s'assit en face de sa vieille amie qui, pour exciter son appétit, avait commandé un menu des plus fins, et elles causèrent des choses du pays, elles formèrent des projets pour le lendemain : après la fermeture du bureau, elles se rendraient au cimetière, réservant pour le dimanche une plus longue promenade par des chemins connus et aimés.

Par moments, la vieille receveuse essayait d'amorcer la conversation sur la vie nouvelle de sa jeune compagne :

— Vous devez nous trouver bien *province*, maintenant que vous avez tâté du grand monde.

Où bien :

— Excusez ma petite bonne!... Je n'ai pas un personnel stylé comme le vôtre...

Et encore :

— Vous ne devez plus savoir marcher ! Toujours en auto !

Il était bien évident qu'elle ne savait rien de la vérité. Les Salvère avaient passé l'hiver à Nice, le printemps à Venise. Ils n'étaient pas venus en Périgord... Ils n'avaient pas donné de fêtes retentissantes dans leur hôtel de l'avenue du Trocadéro. Les carnets mondains n'avaient donc pas eu l'occasion de souligner leur héritage... Amielle put éluder les questions et continuer à se taire.

Après le dîner, elle ne prolongea pas la soirée. Le médecin lui recommandait de se coucher de bonne heure. Sa vieille amie la conduisit à la jolie chambre fleurie où un second lit attendait celle qui ne viendrait jamais l'occuper. Elle ne voulut pas s'abandonner à ses larmes et loua le choix de la cretonne, l'heureuse disposition des meubles :

— Tout cela est bien piètre auprès de vos merveilles ! s'écria M^{lle} Rose.

Amielle commençait à déboucler sa valise. Elle s'arrêta :

— Ces merveilles, comme vous dites, ne m'appartiennent plus, chère Mademoiselle.

— Vous voulez rire ?

— Pas du tout !

— Vous êtes ruinée ?...

M^{lle} Dorgeray ne put s'empêcher de sourire :

— Non, je me suis dépouillée, ce qui est différent!...

Et, en quelques mots, coupés par les exclamations de sa compagne, elle raconta l'incroyable aventure.

— Et alors, vous travaillez?

— Mais oui... chez un percepteur!... C'est tout ce que je sais faire!

— Aussi je me disais : « Comment peut-elle être si fatiguée. Elle n'a qu'à se soigner, à se laisser vivre! » A présent, je comprends! Et tenez, petite amie, quoique je sois un peu triste pour vous, surtout à la pensée que M. de Salvère mordra à belles dents dans la fortune de sa femme, tout de même, je ne vous en aime que mieux!

Et avec la fougue qui la caractérisait, elle déposa deux baisers sonores sur les joues pâlies où se voyaient des traces de larmes.

A ce moment, la sonnette, tirée par une main frémissante, retentit bruyamment. Les deux femmes sursautèrent : qui pouvait venir si tard, lorsque toutes les veillées étaient finies?

— Pourvu que ce ne soit pas quelque rôdeur, chuchota la receveuse. Depuis quelque temps, on rencontre beaucoup de figures louches dans le pays.

— N'ouvrez pas! ou demandez à travers la porte le nom de la personne qui sonne...

— Vous avez raison, petite amie! Je ne tirerai les verrous qu'à bon escient!

Elle descendit, et Amielle se pencha sur la rampe de l'escalier, prête à porter secours à sa compagne si la chose était nécessaire.

A la question de M^{lle} Rose répondit une voix d'homme, timbrée, mais visiblement émue, celle de Bernard à n'en pas douter :

— C'est moi, ma cousine, ouvrez vite!

Les lourds verrous glissèrent dans leurs crampons, et l'invisible, toujours penchée, aperçut à la clarté de l'ampoule électrique, qui éclairait la boîte aux lettres, le jeune député, pâle, défait, hors d'haleine.

— Mon Dieu! Bernard, qu'y a-t-il? s'écria M^{lle} Rose.

— Linc est plus mal! Le docteur vient de nous dire que c'est le croup. Il a fait une piqûre! Et, depuis, la pauvre petite, exaspérée par la souffrance, ne cesse d'appeler M^{lle} Dorgeray dont sa bonne lui a révélé la présence à Montréal...

— Je suppose que tu ne viens pas la chercher...

— J'avais pensé qu'elle pourrait se montrer à travers une porte vitrée... Cela contenterait Line...

— Je ne puis le permettre. Le médecin d'Amielle la trouve très déprimée, à la merci de la première épidémie... -

— Oh! alors, ne dites rien! Je ne sais pourquoi j'étais venu... Entendre pleurer cette enfant me rendait fou!.. Mais la sacrifier! Oh! non, non! Jamais... je n'y consentirai!

Cachée dans l'ombre, la jeune fille comprimait les battements de son cœur. Elle sentait aux inflexions troubles que le jeune père était pris entre son amour paternel qui voulait apaiser sa fille, et cette autre affection qui, naguère, l'avait bercé de l'illusion qu'il pourrait recommencer sa vie, rallumer le feu endormi sous les cendres.

Elle descendit une marche de plus.

— Et ton institutrice? interrogeait la vieille receveuse. Qu'en fais-tu? Ne s'occupe-t-elle pas de son élève?

Il haussa les épaules :

— Ce matin, quand je suis arrivé, je l'ai trouvée à la gare qui partait. Elle a balbutié je ne sais quelle excuse, mais j'ai fort bien compris la vérité : elle ne se souciait pas d'attraper la diphthérie... Pour m'aider, je n'ai donc que la pauvre tante Sevestre qui n'y voit plus, et Miette qui n'y entend goutte!

Amielle descendit une autre marche. Tout son cœur la poussait en avant, mais la présence de Bernard retenait son élan. Elle avait peur qu'il ne l'empêchât de le suivre. Elle attendit donc que les verrous se fussent refermés sur un dernier chuchotement passionné qui, sans doute, recommandait :

— Surtout, qu'elle ne sache rien! Ce serait une folie de la laisser venir! J'avais perdu l'esprit...

Rose Dujarry, persuadée que sa jeune amie n'avait rien surpris du colloque, se retourna, prête à inventer une histoire quelconque; mais, à son vif étonnement, elle la découvrit derrière elle, et déjà enveloppée d'une longue écharpe de laine blanche, comme quelqu'un qui a l'intention de sortir.

— Où allez-vous? s'écria-t-elle.

— Où l'on m'attend, bonne amie!

— Je ne vous laisserai pas partir. Vous ne devez pas risquer votre vie pour un caprice d'enfant.

— Ce n'est pas un caprice... C'est le désir ardent, continu, d'une petite âme qui ne peut ou-

blier... Rappelez-vous les fleurs qu'elle apportait, chaque jour, pour les vases de ma cheminée... Je souffrirais trop de ne pas répondre à son appel...

— Mais si vous attrapez le mal?...

— A présent, hélas ! personne n'a plus besoin de moi ! Hilaire et Marion se tireront bien d'affaire tout seuls !

Elle glissa entre les vieilles mains nerveuses qui voulaient la retenir, débarra la porte, et, en courant, traversa la place déserte.

M^{lle} Rose, stupéfaite, jugea qu'elle n'avait plus qu'une chose à faire : suivre sa jeune compagne, et aussi vite que le lui permettait sa personne replète, elle remonta au premier étage pour y chercher la cape qui la défendrait contre les fraîcheurs de la nuit.

... Bernard avait refermé derrière lui la porte de sa maison. Amielle dut tirer l'anneau rouillé qui mettait en branle une lourde cloche. Il n'était pas loin encore. Elle entendit son pas qui résonnait dans le large vestibule dallé, et ce fut lui qui ouvrit. A sa vue, il devint un peu plus pâle.

— M^{lle} Dorgeray ? Oh ! quelle imprudence !

— Pourquoi ? Si souvent, pendant que j'habitais ici, j'allais visiter des enfants atteints du croup ! Menez-moi vite vers Line !

— Je vous la montrerai seulement à travers une porte vitrée...

— Elle ne serait pas satisfaite... Et moi non plus !

— Je ne dois pas accepter... Ce serait mal de ma part !

Sa voix tremblait. Il y avait dans ses yeux une ardeur fiévreuse qui révélait la lutte secrète. Il ne savait plus ce qu'il fallait vouloir...

Elle l'écarta doucement :

— Puisque vous refusez de me conduire, je monterai seule...

— Non... Vous ne connaissez pas le chemin... Et la lampe de l'escalier refuse de s'allumer. Laissez-moi vous guider.

Il lui prit la main et l'entraîna, comme s'il ne désirait pas poursuivre le tête à tête, comme s'il se méfiait de lui-même. Dans l'obscurité, elle entendait sa respiration haletante.

Ils atteignirent enfin la grande chambre à poutrelles que le père avait essayé d'égayer par des meubles laqués et des tentures claires. Ce soir-là, le plafond de chêne noirci pesait sur la gaieté des choses comme une menace de deuil.

Amielle s'approcha du lit où l'enfant reposait, un instant, les yeux clos, la respiration gênée et sifflante.

— Appelez-la, Mademoiselle ! conseilla le médecin, encore au chevet de la malade.

La jeune fille, alors, se pencha :

— Line, ma petite Line chérie !...

Les paupières lasses révélèrent le regard luisant qu'elles cachaient ; les bras se tendirent, enlacèrent le cou incliné pour forcer la visiteuse à s'agenouiller, à mettre son visage plus près, toujours plus près...

— M'Amielle... m'Amielle ! murmurait en même temps la pauvre petite voix éteinte.

La tête brûlante s'appuyait sur l'épaule secourable, s'y roulait comme pour trouver un rafraîchissement, s'offrir mieux aux jeunes lèvres frémissantes.

— M'Amielle ! M'Amielle...

— Mademoiselle, ordonna le docteur, d'une voix grave, je vous en prie, relevez-vous. Il n'est pas prudent de rester dans la situation où vous êtes.

Mais la jeune fille ne parut pas l'entendre ; à ce moment, elle ne songeait plus qu'elle pouvait être victime de son dévouement ; elle ne se souvenait même pas de celui qui, de l'autre côté du lit, joignait ses instances aux injonctions du médecin :

— Je vous en supplie, mademoiselle...

Elle n'avait qu'une idée : donner à Line, en cette heure d'agonie, le réconfort d'une tendresse, presque maternelle ! Et, tout naturellement, elle trouvait les mots que les mères disent à leur enfant malade, les baisers qui apaisent et consolent, les caresses qui endorment la douleur.

Peu à peu, la respiration se fit moins sifflante et plus calme. Alors, une autre idée s'éveilla dans le cerveau douloureux de la jeune fille à genoux...

— J'ai assombri la vie de Bernard, le jour où ma sotte obstination de pensionnaire l'a repoussé. Si je meurs après avoir aidé à sauver Line, j'aurais en partie réparé ma faute puisque je lui laisserai de la joie.

Le docteur se disposait à partir. Il donnait toutes les explications pour les soins nécessaires. Amielle releva la tête pour le mieux écouter.

— Il faudrait vous dégager, Mademoiselle, conclut-il ; si l'enfant toussait, ce serait un grand danger pour vous !

Elle essaya d'obéir; mais Line la tenait bien. Sans ouvrir les yeux, d'un geste instinctif, elle resserra son étreinte.

— C'est trop tôt encore ! murmura M^{lle} Dorgeray.

— Il le faudrait pourtant !

— Laissez-moi vous remplacer ! supplia Bernard qui avait fait le tour du lit.

Ils ébauchèrent le mouvement; mais ils durent l'arrêter. Déjà, la petite malade soulevait les paupières :

— Non, non, m'Amielle ! Je veux m'Amielle !

Et la toux retentit, pénible et sifflante...

— Ce n'est pas raisonnable, grogna M^{lle} Rose qui était entrée dans la chambre. Vous étiez déjà si fatiguée, mon enfant.

— Je ne le suis plus, bonne amie... je vous assure...

— Ma cousine a raison, Mademoiselle, balbutia Bernard. Si vous attrapiez le terrible mal, je ne m'en consolerais jamais.

La voix tremblante était presque un aveu. Amielle ne voulut pas s'y attarder, et ce fut à la receveuse qu'elle répondit presque gaiement :

— Bonne amie, ne vous tourmentez point et reposez-vous. Il y a deux fauteuils au coin de la cheminée, l'un pour vous, l'autre pour M^{lle} Sevestre...

Les deux vieilles filles se laissèrent convaincre, et, bientôt, leurs yeux, appesantis par les lourdes années de vie, se fermèrent.

Seul, Bernard resta auprès du lit, et debout, comme s'il ne voulait pas prendre une situation plus commode, du moment que M^{lle} Dorgeray restait à genoux, l'enfant toujours entre les bras.

Et les heures s'égrenèrent sans autres paroles que les cluchotements, nécessités par les soins — lavages de gorge, gargarismes — ou les accès de toux qui provoquaient de pénibles étouffements.

De temps en temps, le jeune père murmurait :

— Mademoiselle, combien vous devez être fatiguée !...

Où bien encore :

— Laissez-moi prendre votre place !...

Toujours des essais infructueux qui forçaient à garder la position première. Enfin, à l'aube, une détente se produisit. Les petites mains crispées s'ouvrirent, et Amielle, un peu étourdie, presque chancelante, put se relever.

Bernard lui avançait un fauteuil. Elle le remercia d'un sourire, et, prenant sur un siège l'échaie

blanche qu'elle-même y avait jetée, elle s'en enveloppa :

— Je vais respirer l'air, annonça-t-elle. Rien n'est meilleur après une nuit sans sommeil. Si Line se réveillait, vous m'enverriez chercher...

Elle descendit à pas de loup le grand escalier de pierre où, déjà, des lueurs blafardes permettaient de voir le danger des marches usées, infléchies vers le milieu, et comme l'église était fermée encore, au lieu de sortir par la place, elle traversa le jardin pour gagner le chemin des Jouvencelles.

Le soleil n'était pas levé, mais, en amont de la vallée, vers l'âpre Auvergne, il s'annonçait par des clartés roses.

La plaine, avec ses prairies hautes, ses champs de blé mûrissant, conservait encore cet aspect un peu mystérieux des choses lorsqu'elles se dégagent des linéals d'ombre où les roule la nuit; mais on la sentait bruisante de vies humaines, et vaguement, ici et là, un peu partout, Amielle distinguait des gestes larges de faucheurs, elle entendait le crissement net des faux qui mordent mieux sur l'herbe, alourdie de rosée.

Le jour qui commençait promettait d'être magnifique. On eût dit que l'air était tout parfumé de joie et d'espérance.

La promeneuse alla jusqu'à la croix de Mission. La vue des bouquets desséchés lui rappela la folie de ses vingt ans.

— Comment ai-je pu me laisser prendre à ce mirage? pensa-t-elle. De loin, j'avais cru voir l'eau qui rafraîchit, et, de près, je n'ai trouvé que la stérilité des sables.

Elle s'agenouilla sur les marches pour une fervente prière qui ne demandait rien pour elle; puis elle s'assit, vaincue par la fatigue; et, d'abord, ses yeux se portèrent sur la maison qui avait été sienne si longtemps, et qui de ce côté ne lui offrait que le grand mur, presque aveugle de l'écurie; ils allèrent ensuite plus loin vers les croix blanches, les cyprès noirs qui, à distance, lui indiquaient les sépultures de ses parents et de M^{me} Bernard Leygonie.

En évoquant celle-ci, elle fut ramenée vers la jeune veuve qui, la veille, s'était dérobée à son devoir par la fuite. Si Line eût été sa fille au lieu d'être son élève, elle n'eût pas agi de la sorte, malgré toute sa peur de la contagion : quand on aime, est-ce qu'on s'inquiète de soi?

L'étrangère n'aimait pas sans doute les petits confiés à sa charge. Elle ne les considérait que comme les moyens de réaliser ses visées ambitieuses, et, plus tard, n'était-il pas à craindre qu'elle les trouvât de trop dans sa vie?

— Si je m'étais mariée, il y a deux ans, pensa la jeune fille avec humilité, ne les aurais-je pas rendus malheureux, moi aussi! Devenir la mère des enfants d'une autre! C'est une si grave responsabilité! Comme il doit falloir se surveiller pour ne pas laisser transparaître l'attrait plus vil, et si naturel, qui vous fait préférer les êtres de votre sang... Et cependant peut-on donner du bonheur au père si l'on fait souffrir ses enfants?

Elle s'étonna de réfléchir à ces choses, se reprocha même de préjuger l'attitude de Bernard devant la lâche conduite de l'institutrice, et, pour ne pas s'appesantir sur des idées qui remuaient trop en elle le passé, elle se releva et reprit le chemin de la maison où elle était attendue.

La porte du jardin de la perception était ouverte maintenant. Sans oser entrer, elle s'arrêta pour glisser un regard furtif sur le cher décor de ses souvenirs : le bassin aux rayons de lune, le perron moussu où, dans le crépuscule, son père aimait à sonner de la trompe, et la façade elle-même, encore plus zébrée de lézardes, malgré les crampons de fer qui la maintenaient.

Quelques années encore et il faudrait jeter bas la vieille demeure du fabuliste! Elle ne résisterait pas au temps comme sa voisine!

Elle soupira et poursuivit son chemin : le soleil apparaissait dans un ciel, couleur d'aile d'ibis. Il dissipait les dernières brumes qui traînaient encore sur les coteaux. Bientôt il serait trop tard pour faucher.

La jeune fille se disposait à pousser le battant de bois lorsqu'il s'ouvrit devant elle, et Bernard parut. Les clartés du levant l'enveloppèrent comme d'une gloire qui, mieux encore, mit en relief l'expression radieuse de sa physionomie.

— Elle est réveillée! annonça-t-il. Et plus calme. La voix est aussi moins éteinte... Sans doute l'effet du sérum!...

— Me demande-t-elle?

— Oh! naturellement! Et je viens vous chercher!... Pardonnez-moi d'abuser de vous ainsi. Mais il me semble que votre seule venue a suffi pour sauver mon enfant.

Au lieu de s'effacer pour la laisser entrer, il

l'avait rejointe sur le chemin. Ils firent quelques pas en silence. L'Angelus sonnait...

Tout à coup, le jeune député s'arrêta :

— Amielle, murmura-t-il, je ne savais pas...

Elle tressaillit : c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi, et jamais elle n'avait trouvé autant de douceur à ce vieux nom que, chez les La Morlière, tant de femmes avaient porté !

Il continua :

— C'est ma cousine Dujarry qui, en s'éveillant, vient de tout m'apprendre. Je suis si peu mondain que j'ignore ce qui se passe dans la société parisienne.

Elle leva les yeux vers lui et rencontra le regard qui l'avait émue, lors de son douloureux voyage, ce regard que, dans la foule de Paris, elle avait encore cueilli au passage.

— Oui, murmura-t-elle, en essayant de sourire. C'est vrai ! Je suis redevenue modeste employée de perception.

Il lui prit la main :

— Amielle, quand votre père est mort, je ne pouvais supporter la pensée que vous restiez seule dans la vie ; alors, malgré mon orgueil qui voulait me le défendre, j'avais résolu de vous parler encore... Il me semblait que, cette fois, vous m'écouteriez... Mais j'ai appris la mort du comte Rozan... Et, dans le doute, je suis parti...

— Je vous ai compris, avoua-t-elle, mais pas tout de suite !... Plus tard !...

— Vous songiez donc à moi ? J'avais cru cependant...

— Un moment, moi aussi, j'avais cru !... Mais ce n'était qu'une illusion passagère dont j'ai reconnu vite le peu de consistance... Mon imagination a pu errer... Jamais mon cœur ne l'a suivie...

— Alors, vous consentiriez ?...

Elle le regarda bien en face.

— D'abord, répondez-moi, Bernard... Hier soir, quand je suis arrivée...

— On vous a raconté que j'allais épouser l'institutrice de mes enfants. Mon oncle et ma tante Sevestre m'y poussaient en effet, et elle était si habile, elle prétendait tellement aimer Line et Tino que j'y eusse peut-être consenti si Dieu n'avait permis qu'elle se montrât telle qu'elle est : une faible et une égoïste !

— A Venise, y songiez-vous déjà lorsque je vous ai vu priant dans la chapelle du Saint-Sacrement ?

— Vous m'avez vu...

— J'étais auprès de vous...

— Et je ne m'en suis pas douté ! Je luttai à ce moment contre moi-même ! Si vous saviez l'énergie qu'il m'a fallu pour ne pas amarrer ma gondole devant le perron du palais l'oscarno

— Je n'ai pas eu votre courage, moi... Je suis allée vous entendre dans le vieux palais où des camarades de guerre vous fêtaient, assister à votre triomphe...

— Vous étiez dans la loggia?... Alors, je ne m'étonne plus... Il me semblait que quelque chose me soulevait, que je trouvais sans peine les mots qui touchent les âmes et les grandissent... Mais, puisque vous étiez venue, était-ce donc que vous m'aimiez un peu, Amielle ?

— Je vous ai aimé depuis le jour où je vous ai vu si malheureux derrière le cercueil de votre femme... Certes, je ne rêvais pas alors de vous consoler ; je vous en aurais même voulu d'oublier, mais à mes yeux de toute jeune fille vous représentiez l'idéal auquel je mesurais ceux qui pouvaient faire figure de fiancé.

— Amielle, vous vous apercevrez vite que l'idéal n'est qu'une conception de l'esprit. Certes, je fais ce que je peux pour accomplir ma tâche ; mais il y a des heures lourdes... Je reviens exténué, dégoûté, parfois aigri par certains échecs... Il vous faudra beaucoup de patience, de renoncement à vous-même pour me supporter.

Tout cela, elle l'avait vaguement pressenti, mais elle ne s'en effraya point : elle sentait en son âme des forces nouvelles qui l'aideraient à vivre son existence future.

Le jeune député poursuivait sa confession :

— Depuis deux ans surtout, je devenais plus irritable, plus accessible aux tentations... Mon état d'esprit me rappelait un de mes souvenirs d'aviation : mon observateur avait été tué. J'étais blessé moi-même, et pourtant je ne voulais pas abandonner les commandes, mais je sentais que le froid m'envahissait, j'étais tout près de défaillir... Alors, je criai vers le Ciel d'où seulement je pouvais attendre un secours, et le Ciel répondit à mon appel : je vins me poser sur une prairie... Que de fois j'ai fait de même lorsque je surprenais mon être moral prêt à s'enfoncer dans un abîme...

— Et nous continuerons, Bernard... Toujours nous regarderons plus haut que nous ! N'est-ce pas

le meilleur moyen de nous pardonner nos faiblesses mutuelles ?

Il prit sa main et l'éleva jusqu'à ses lèvres comme ce soir où, au milieu des ruines de la guerre, elle avait vaguement compris qu'il l'aimait.

— Petite Line sera bien heureuse, murmura-t-il. Et quelle joie pour moi de me dire qu'en suivant le penchant de mon cœur, j'assurerai le bonheur de mes enfants... Il me semble que, de là-haut, celle qui n'est plus doit vous sourire...

Elle ne lui avoua point ce que, quelques instants auparavant, elle avait pensé dans sa solitude, mais du fond de son âme, une prière très humble s'éleva :

« Mon Dieu, donnez-moi la force de toujours remplir la tâche que j'accepte!... »

C'était maintenant l'aurore triomphante : du rose partout, du rose qui exaspérait les verts frais de la plaine, les verts plus profonds des bois dont les cotéaux étaient fourrés, qui traînait dans la rivière, se reflétait dans toutes les vitres, habillait de tons frais les métairies éparses, les séchoirs de tabac.

Que ce ciel matinal, riant et prometteur, semblait peu aux nuées d'or si vives et si mélancoliques qui...

— de T...

AMOUR ET FIERTÉ

malheureux événements avaient brusquement amené la ruine.

Au sortir de l'Université, le jeune homme s'était trouvé sans transition aux prises avec la pauvreté absolue, à laquelle son éducation ne l'avait pas préparé.

Sa profession était plutôt de nature à élever son esprit vers les sphères éthérées qu'à le ramener au positif des difficultés matérielles de l'existence.

Aucun sentiment vénal n'avait de place dans l'âme du jeune professeur, et son premier acte d'indépendance fut d'épouser une ravissante jeune fille, dénuée de fortune. Des dettes vinrent bientôt assombrir le bonheur de cette union.

Incapable d'établir sagement son budget d'après ses appointements, le chef de cette malheureuse famille élargit chaque jour le gouffre vers lequel l'entraînait la banqueroute. Les privations et les inquiétudes minèrent la santé de la belle jeune femme; elle mourut de consommation, lasse de souffrir. Aussi, pendant les années qui suivirent, Queenie n'eût pu évoquer le souvenir d'une poitrine qui ne fût pas trouée!

— *Et toi, Bernadette, en se vif, vite que l'idéal n'est qu'une conception de l'esprit. Certes, je fais ce que je peux pour accomplir ma tâche; mais il y a des heures lourdes... Je reviens exténué, dégoûté, parfois aigri par certains échecs... Il vous faudra beaucoup de patience, de renoncement à vous-même pour me supporter.*

Tout cela, elle l'avait vaguement pressenti, mais elle ne s'en effraya point : elle sentait en son âme des forces nouvelles qui l'aideraient à vivre son existence future.

Le jeune député poursuivait sa confession :

— Depuis deux ans surtout, je devenais plus irritable, plus accessible aux tentations... Mon état d'esprit me rappelait un de mes souvenirs d'aviation : mon observateur avait été tué. J'étais blessé moi-même, et pourtant je ne voulais pas abandonner les commandes, mais je sentais que le froid m'envahissait, j'étais tout près de défaillir... Alors, je criai vers le Ciel d'où seulement je pouvais attendre un secours, et le Ciel répondit à mon appel : je vins me poser sur une prairie... Que de fois j'ai fait de même lorsque je surprenais mon être moral prêt à s'enfoncer dans un abîme...

— Et nous continuerons, Bernard... Toujours nous regarderons plus haut que nous ! N'est-ce pas